

L'épouse des ténèbres
par Sarah Diemer

Description du livre :

Il y a trois mille ans, un dieu a dit un mensonge. Maintenant, seule une déesse peut apporter la vérité.

Perséphone a tout ce que la fille de Zeus pourrait vouloir... tout sauf la liberté. Elle vit sur la terre verte avec sa mère, Déméter, grandissant sous le regard toujours averti des dieux et déesses du Mont Olympe. Mais quand Perséphone va rencontrer l'énigmatique Hadès, elle découvre quelque chose de nouveau : le choix.

Zeus appelle Hadès "le seigneur" des morts, comme une blague. En vérité, Hadès est la déesse des Enfers, et nullement l'amie de Zeus. Elle offrira à Perséphone un sanctuaire dans le royaume des morts, permettant à la jeune déesse d'échapper à son destin olympien.

Mais Perséphone trouvera bien plus que la liberté dans les Enfers. Elle découvrira l'amour, et elle se trouvera elle-même.

Copyright 2011 par Sarah Diemer

Tous droits réservés.

Édité par Jennifer Diemer

Couverture de Laura Diemer

Traduit par Touweny

Pour Jenn.

AVANT

Je ne suis pas la fille de ma mère.

J'ai renoncé à mon héritage, à mon droit de naissance. Je n'ai pas eu l'honneur de la vérité. Les histoires que l'on raconte au coin du feu, le mythe de mon rapt et de mon viol est tout ce qui reste de moi. On me connaîtra toujours comme la fille qui a été enlevée pour devenir la femme d'Hadès, seigneur de tout ce qui est mort. Mais rien de tout cela n'est vrai. Ou plutôt, la vérité est tellement fragmentée qu'elle n'est devenue qu'une ombre déformée. Les histoires sont fausses. Je ne suis pas celle qu'on dit que je suis.

Je suis Perséphone et mon histoire doit commencer par la vérité. La vérité, la voici, ou du moins ce qui s'en rapproche le plus.

*

"Oh, Déméter." psalmodiaient-ils en déposant des fleurs devant sa statue dans les temples et les bosquets sacrés. Ils oignaient son front adoré de miel et de lait, s'agenouillant devant ses pieds de marbre, en proie à une béatitude fervente.

Dans la Grèce d'il y a fort longtemps, les dieux s'élevaient et choyaient selon le bon vouloir des humains. D'abord, Hestia fut adorée, puis ce fut Hermès, puis Arès, puis tout autre dieu ou déesse qui convenait à leur inconstance de mortels. Aucun ne restait le favori pendant très longtemps. Mais ça n'inquiétait pas ma mère. Tous l'adoraient. Et pour être honnête, elle aimait les gens tout autant qu'ils l'aimaient.

Et par dessus tout, elle m'aimait moi.

"Tu seras reine parmi tous les dieux." me murmurait-elle à l'oreille alors que nous étions assises sous sa charmille verte et fragrante. Tout ce que ma mère touchait était transformé en or, prenait vie. Je l'admirais énormément.

"Tu seras reine." me répétait-elle sans cesse. Et je la croyais presque, même si je ne le voulais pas. À chaque fois qu'elle le disait, mon cœur se serrait et je changeais de sujet de conversation. Je lui montrais une ruche particulièrement forte, ou la courbe parfaite d'un nid de mouette, fait avec leurs plumes d'argent. Son visage se refermait et elle me faisait répéter que je serais la reine de tous les dieux, surpassant largement toutes mes concurrentes en beauté, en influence et en charme. Je faisais partie d'une nouvelle évolution, d'une génération de jeunes dieux et déesses nés, non pas de l'écume ou par un autre procédé mystérieux, mais à travers le pouvoir de nos mères immortelles. La fille d'Héra était Hébé, la fille d'Aphrodite était Harmonie, et la fille de Déméter était Perséphone. Perséphone. Moi. Nous répétions la litanie alors qu'elle huilait et brossait mes cheveux. C'était écrit dans les étoiles : je serais la plus formidable d'entre toutes. Et bien entendu, Déméter serait plus formidable, elle aussi.

J'appréhendais cela de tout mon être.

Je ne voulais pas être plus grande que les autres déesses. Ce que je voulais par dessus tout, c'était qu'on me laisse tranquille. J'étais une enfant calme. Je déambulais dans les bois avec les nymphes de ma mère, je pouvais jouer avec les petits des loups ou des tigres, je grimpais aux plus hauts arbres et je pouvais manger tous les fruits vénéneux, jamais rien ne me blessait. En cela, au début, j'étais la fille de ma mère. La terre prenait soin de moi comme si j'étais son propre enfant.

J'ai poussé lentement, grande et sauvage. Les rivières me renvoyaient l'image d'une créature belle et caressée par le soleil. Après tout, j'étais l'enfant de Déméter, une déesse, la perfection incarnée. Je vivais dans le vert sauvage, me couchant pendant des heures au soleil ou cavalant avec les lapins dans les prés. C'étaient mes jours bucoliques, j'étais libre et pas encore une femme. Ma vie était simple et idyllique, même si elle était étonnamment vide, avant.

Encore aujourd'hui, il m'arrive de rêver d'elle.

Elle s'appelait Charis et c'était l'une des nymphes de la forêt de ma mère. La plupart des nymphes étaient des créatures douces qui fréquentaient les festivals de Pan à la recherche d'autres créatures terrestres pour leur plaisir. Elles étaient toujours heureuses dans les jardins parfaits de ma mère, qui étaient alors connus comme la forêt des Immortels.

Charis n'était pas comme les autres. C'était une nymphe, oui, mais elle portait en elle la profonde tristesse commune chez les mortels. Elle me fascinait continuellement. "Pourquoi es-tu si triste ?" lui demandais-je, encore et encore. Mais elle ne répondait pas, tressant des fleurs dans mes cheveux longs et rebelles. Ses doigts étaient doux, ses yeux emplis de larmes.

Elle ne parlait jamais à personne.

Bientôt, ça allait être l'anniversaire de ma naissance. La plupart des dieux ne comptaient pas leur âge, à quoi bon compter l'infini ? Mais ma mère calculait jalousement mes années. Bientôt, ce serait le moment de me présenter au Mont Olympe. Le moment de rencontrer les autres dieux et, surtout, les déesses avec lesquelles on me comparait en permanence. Je n'avais jamais quitté la forêt, mon foyer, et rien que la pensée de partir de ce sanctuaire adoré réveillait en moi une vive angoisse.

Mais j'essayais de ne pas y penser. Je tressais des couronnes de fleurs tandis que le soleil se levait et se couchait, marquant l'approche de ce futur que je craignais tant. Les instants fuyaient, beaucoup trop rapides, à présent qu'ils m'étaient précieux. Mon voyage vers le Mont Olympe, quand tout changerait, était prévu dans trois mois.

Les nymphes grattaient les cordes de leurs lyres au bord de lacs cristallins, parlant des héros et partageant les ragots du Mont Olympe. J'étais assise près de l'eau et de leur monde, regardant passer les nuages. Charis se tenait assise à côté de moi. Nous ne parlions pas, sa présence étant compagnie suffisante. La journée était jeune et tiède (les jours étaient toujours tièdes) et l'air chargé de l'odeur de plantes qui germaient et des poires mûres.

Charis me prit la main et me tira jusqu'à un arbre.

Je ne savais pas ce qu'était l'amour. J'avais bien entendu les chansons, j'avais vu des nymphes s'éprendre de satires et de mortels (de ceux qui étaient assez fous pour braver la colère des dieux en s'aventurant dans la forêt des Immortels). J'avais été témoin des cœurs brisés lorsque les amants passaient à autre chose, ou pire encore, quand ils étaient transformés en arbres ou en constellations parce qu'ils avaient provoqué le courroux de tel ou tel dieu. Si c'était ça, l'amour, ça ne m'intéressait absolument pas. Il me semblait trop vain, inconstant et destructeur.

Ça, bien entendu, c'était avant qu'elle ne m'embrasse.

"J'ai peur." lui ai-je dit. Nous regardions le ciel, assises dans les bras du grand chêne. J'étais pelotonnée près des racines et elle se trouvait sur les branches basses, assez près pour que je

sente sa chaleur et son odeur verte et mousseuse. Mon ventre papillonnait, sans que j'en comprenne vraiment la raison. Sans doute était-ce à cause de l'angoisse, de la préoccupation de mon voyage vers le Mont Olympe. Les jours passaient rapides comme un tourbillon et j'avais la sensation que j'allais perdre tout ce que j'avais connu jusque-là.

"Peur ?" demanda-t-elle en prononçant les premiers mots que j'eus entendus d'elle. Mes yeux s'ouvrirent grands, alors qu'elle se pencha plus près de moi, secouant la tête. Ses larmes toujours présentes brillaient entre ses cils. "N'aie pas peur, fille de Déméter. Tu n'as rien à craindre."

"Charis." murmurai-je. "Ta voix..." C'était le son de deux pierres qu'on aurait frottées ensemble. Rugueuse, profonde, le grognement d'un ours.

"On m'a punie pour mes indiscretions passées" me dit-elle avec un sourire triste. "J'avais peur qu'en entendant ma voix, tu cherches une autre nymphe pour te tenir compagnie."

Nous nous fixâmes pendant un long moment. Je me sentais en proie à une sorte de rage... j'étais triste qu'elle ait gardé le secret pendant si longtemps, ne me faisant pas confiance, supposant que j'allais, que je pourrais me débarrasser d'elle comme ça. Je ne savais pas comment lui répondre, mais je me forçai à murmurer : "Tu n'es pas un jouet dont on se débarrasse. Je ne ferais jamais une chose pareille."

"D'autres l'ont fait." Ses larmes coulèrent le long de son visage. C'étaient des traînées argentées, comme celles des comètes. Je la touchai, comme nous l'avions fait des centaines, des milliers de fois. Je posai un doigt sur sa joue, dans un geste réconfortant. Elle se tenait assise, immobile, les yeux fermés et me permit de sécher ses larmes. Quand j'eus fini, d'un geste simple et doux comme une prière, elle enlaça ma taille et me tira vers elle pour pouvoir m'embrasser.

J'avais vu des nymphes faire cela entre elles et j'avais surpris le rendez-vous galant d'un héros et d'une dryade près des églantiers. Je savais ce qu'était qu'un baiser. Mais je ne savais pas ce que c'était vraiment.

Il y avait contre mes lèvres de la douceur. Je pouvais sentir son odeur, faite de choses vertes et sauvages, d'herbe et de feuilles d'arbres. Elle me tira davantage contre elle, me serrant avec force contre sa poitrine. Je sentis un feu s'allumer en moi. Ce nouveau battement de cœur était tellement chaud qu'il brûlait mon corps, ma peau, répandant une chaleur qui descendait jusqu'à la pointe de mes doigts, jusqu'à mes pieds pour remonter de nouveau. Elle était chaude et agréable. Elle approfondit le baiser et il avait une grande émotion en moi, en chaque partie de moi. C'était une joie passionnée et débridée.

Alors, c'était ceci, l'amour. J'avais enfin compris.

Nous nous sommes retrouvées cette nuit-là, sous la lune d'argent. Le croissant d'Artémis se trouvait près de l'horizon dans le ciel de l'Est. Nous nous rejoignîmes près des églantiers, le clair de lune dessinant les lignes et les courbes de son corps.

"Tu es tellement belle." dit-elle en effleurant ma peau de ses mains jusqu'à ce que j'aie la chair de poule, jusqu'à ce que chaque partie de moi se languisse. Elle tira le drap, découvrant mes jambes, puis mes hanches alors que nous nous couchions ensemble, murmurantes. Dans ses bras, j'ai senti des choses que jamais encore je n'avais ressenties et elle m'a touchée à des endroits dont je n'avais même pas encore conscience. Peut-être était-ce de la naïveté, j'étais pratiquement une femme, et je n'avais jamais connu tout ce qu'il y avait à connaître sur moi, sur le réconfort qu'on

peut trouver dans les bras d'un autre. Mais je ne le regrette pas. Cette nuit, sous les étoiles, sous elle, j'ai connu l'amour. Tout se résumait à ça : à cet instant, à ce toucher, à ce baiser. C'était facile et parfait et jamais, de toute mon immortalité, je ne l'oublierai. Sous les églantiers, sous le clair de lune, j'ai aimé Charis de tout mon être.

"Nous partirons." lui dis-je plus tard, alors que nous étions allongées ensemble, enlacées, nous serrant d'aussi près que le lierre serre le mur. Elle caressa ma joue avec son nez et m'embrassa tendrement. J'avais la sensation de tout savoir, l'impression que je pouvais échapper à mon vil destin et être heureuse. Vraiment heureuse à tout jamais. "Nous partirons avant que ma mère ne me fasse aller au Mont Olympe." murmurai-je et elle acquiesça. Le plan avait été fait et mon cœur chantait de bonheur. Nous serions toutes les deux libres.

Chaque jour, nous nous retrouvions, nous explorions de nouveaux sentiers dans la forêt et chaque nuit je quittais le refuge de ma mère pour rencontrer Charis sous les étoiles. Les jours passaient et nous perfectionnions notre plan. Un mois avant ma présentation au Mont Olympe, par une nuit de pleine lune, nous partirions dans un petit coracle fabriqué par les nymphes. Nous suivrions la rivière et nous quitterions le jardin béni de ma mère. Nous irions dans les cavernes des montagnes du Nord. Là, nous allions vivre ensemble et nous aimer.

Dans ces après-midis dorés, où les cheveux sombres de Charis décoraient mon giron, où j'écoutais battre son cœur, entrelaçant nos doigts, le projet nous semblait sans faille. Parfait comme sa peau, son odeur et son rire. Je ne m'inquiétais pas du fait que chaque endroit sur cette terre appartenait à ma mère et qu'il n'y avait pas vraiment de lieu où nous puissions nous cacher sans que Déméter ne soit au courant et puisse me ramener. Je ne pensais pas à l'abri ou à la nourriture, car les dieux n'ont pas besoin de manger. Mais les nymphes, elles, doivent s'alimenter. Charis et moi pensions que le monde pourvoierait à nos besoins, comme il l'avait toujours fait ici, dans la forêt des Immortels. Ici, où j'étais une déesse et où tous les êtres, qu'ils soient animaux ou végétaux, s'inclinaient devant moi. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que je pourrais ne pas avoir les doux privilèges que j'avais connus depuis ma naissance.

Le dernier matin était semblable à tous les autres. Je m'étais réveillée en saluant le soleil et m'étais assise avec impatience pendant que ma mère coiffait mes cheveux en me faisant répéter sa phrase préférée : "Je serai la plus formidable de tous les dieux, plus grande qu'Hébé et qu'Harmonie. Je serai reine du Mont Olympe." Je marmonnai les mots sans conviction alors qu'elle tressait des vignes dans mes cheveux, appliquant sur ma peau des huiles et nectars de fleurs. J'esquivai ses étreintes, déposai un bisou sur sa joue et pénétraï dans la forêt à la recherche de ma bien-aimée.

Tout brillait. Ça brillait toujours. Les oiseaux chantaient et les animaux étaient allongés près de la fraîcheur des sources. Les nymphes chantaient des ballades sur les amours éternelles et se nourrissaient les unes les autres de raisins, leurs doigts noircis par les fruits. "Avez-vous vu Charis ?" leur demandai-je en passant. Elles me répondirent qu'elles ne l'avaient pas vue, aussi m'enfonçai-je plus profondément dans la forêt.

Être absente de notre lieu de rencontre préféré, le vieux chêne où tout avait commencé, ne ressemblait pas à Charis. Mais elle n'était pas là. Elle n'était pas près du lac, ni des rivières. Elle n'était pas non plus près du bosquet de saules, un autre des endroits où nous aimions nous rencontrer. Mon cœur martelait dans ma poitrine alors que j'élargissais le champ de mes recherches dans la forêt des Immortels, criant son nom. Je me tenais debout en plein milieu du

pré, les poings serrés. Pour la première fois, je sentis la peur s'installer profondément dans mon ventre, des papillons désagréables tordant et torturant mes os. Charis n'était nulle part.

Je me traînai jusqu'à la charmille de ma mère, le cœur lourd, quand je l'ai entendue. Si je n'avais pas été aussi tendue, chaque respiration venant avec difficulté, je n'aurais jamais entendu un bruit si faible, si discret. Je me suis arrêtée, tendant l'oreille. Le voilà encore une fois : un gémissement. Il ne semblait pas provenir de loin et, même si mon cœur s'était arrêté pendant quelques secondes, je m'immobilisai, écoutant jusqu'à ce que je sache d'où il venait. Là, là... il venait de là.

Je n'avais pas encore pensé à chercher Charis dans les buissons feuillus. Le bruit provenait de par delà la bordure de verdure. Je me suis approchée et j'ai regardé à travers les épines et les fleurs roses, m'attendant à surprendre une nymphe et un satyre. Je m'attendais à tout. Tout sauf ce que j'ai vu.

Charis était allongée sur notre sol sacré, son ventre pressé contre la terre, sa bouche bâillonnée par les mêmes vignes qui ligotaient son corps, la serrant, l'emprisonnant. Derrière elle, sur elle, en elle, était un homme. Un homme brillant, étincelant de mille éclairs, alors qu'il poussait et grognait. Encore et encore, il poussait. Les larmes coulaient, et les vignes serraient d'avantage, mordant dans des chevilles et des poignets parfaits. Ma Charis était prisonnière et il faisait d'elle ce qu'il voulait.

La fureur est montée en moi et avant que je ne puisse me rendre compte de ce qui se passait, je poussai un hurlement si puissant que je suis sûre qu'on put l'entendre jusqu'au Mont Olympe. Je traversai les buissons, prête à blesser et à déchirer. Quand l'homme se tourna vers moi, qu'il me regarda, je suis tombée à genoux.

Il sourit, ses dents blanches étincelantes. Il me lorgna, sa bouche dégoulinante alors qu'il se retirait d'elle. Il se leva et grandit. Il était plus grand que le plus grand des arbres de la forêt de ma mère. Avec un grand rire, il éclata en un million de rayons lumineux, mille fois plus brillants que les rayons du soleil. Je criai, cachant mon visage derrière mes mains et quand j'ai pu voir de nouveau, il avait disparu.

Charis avait disparu, elle aussi.

J'étais frappée de stupeur. Là où elle avait été, où ce violent blasphème avait eu lieu, se trouvait à présent un petit rosier. Les roses étaient blanches, couvertes de rosée et elles s'agitaient, poussées par un vent inexistant.

J'avais entendu des histoires sur les conquêtes de Zeus. Il descendait sur terre, lascif en quête de quelque chose que sa femme Héra ne pouvait pas lui donner. Ou peut-être le pouvait-elle, mais qu'elle trouvait son mari tout simplement trop méprisable. Il assouvissait ses désirs avec toute personne qui suscitait son intérêt et, si elle n'était pas coopérative, il la punissait. Il avait fait ça des centaines de fois, peut-être même des milliers. Je connaissais ces histoires, les nymphes les murmuraient entre elles. Mais je n'y avais jamais vraiment prêté attention. Elles ne m'avaient jamais concernée directement. Mais là, c'était un cauchemar. La fille que j'aimais avait été violée devant mes yeux et maintenant elle n'était même plus.

En un instant, simple et ordinaire, j'avais tout perdu.

Je courus vers la charmille de ma mère jusqu'à ce que mes poumons soient en feu. "Perséphone, qu'y a-t-il ?" me demanda-t-elle en ouvrant grand ses bras pour moi. Ma mère. Ma mère qui pouvait faire pousser une forêt à partir d'une simple graine et qui pouvait apporter la vie sur la terre. Je désirais, espérais tellement qu'elle puisse défaire ce qui avait été fait. Je lui ai tout raconté et elle m'a écoutée en pâlisant.

Quand j'eus fini, elle me serra davantage, tapotant mon épaule avec raideur. "Perséphone... je suis désolée... tellement désolée. Zeus obtient tout ce qu'il désire... et la pauvre créature ne peut pas être ramenée."

"Elle est perdue à jamais ?" murmurai-je. "Mais..."

Toute ma vie, j'avais cru que pour ma mère rien n'était impossible. Dans mes rêves d'enfant, elle pouvait faire descendre la lune, changer la disposition des étoiles, démonter le monde et le remonter de nouveau, par sa seule volonté.

Déméter lâcha mes épaules et s'éloigna de moi.

"Il n'y a rien à faire." Ses mots étaient lourds de résignation. Son visage n'avait aucune expression, ses mains tremblaient. "S'il te plaît, oublie-la. Oublie Charis. C'est ce qu'elle aurait voulu. Tu ne connais pas Zeus. Tu ne sais pas ce dont il est capable..."

Les larmes brillaient à ses yeux. Je n'avais jamais vu ma mère pleurer. Elle tendit la main vers moi, mais je fuis son contact, reculant d'un pas, puis de deux. Ma mère pleurait. C'était inhabituel, effrayant. Elle m'était devenue une étrangère.

"Zeus l'a fait" crachai-je, enfonçant mes ongles dans les paumes de ma main. La colère grandissait en moi, durcissant comme un nœud invisible. "Zeus..."

La bouche de Déméter s'ouvrit et se referma. Son expression se fronça. "Zeus obtient tout ce qu'il désire." répéta-t-elle d'une voix sourde.

"Comment peux-tu dire ça ? Et si c'était à moi que c'était arrivé ?" Je ne pouvais pas respirer, je posai une main sur ma poitrine comme pour empêcher mon cœur de tomber, de tomber sur l'herbe verte impeccable. "Tu ne serais pas là, plantée à dire ça. Tu viendrais me chercher, tu..."

Elle fixait le sol et soudain, ça me frappa comme une gifle. Je me tus, regardant ma mère, clignant des yeux.

"Tu viendrais... tu viendrais me chercher." murmurai-je. "N'est-ce pas ?" Les mots flottèrent entre nous pendant quelques instants. Puis elle secoua la tête, frottant ses yeux de ses longs doigts tremblants.

"Il ne ferait jamais ça à l'une de ses filles." dit-elle. "Je ne pense pas."

Il y eut un long silence. Un des silences les plus lourds et les plus pénétrants que j'aie connus jusque-là. Ma mère gardait ses yeux fixés sur le mur végétal et je sentis un millier de choses qui changeaient entre nous. Il y avait tant de mots non dits, déchirants et déchirés.

J'étais la fille de Zeus.

"Tu ne me l'avais jamais dit." murmurai-je. "Je pensais que tu m'avais juste créée... comme un de tes arbres ou de tes champs."

"Je ne suis pas assez puissante." Elle triturait le haut de son vêtement, le tirant à gauche, puis à droite. Ses yeux fixaient le tissu, elle ne me regardait pas. "Perséphone," murmura-t-elle. "Je suis désolée. Nous ne pouvons rien faire."

"Zeus est mon père." Répétai-je d'une traite, ma respiration rapide, comme si je manquais d'air. "S'il était en train de me violer, tu ne viendrais pas m'aider. Mon aimée est partie, tuée par Zeus, et tu ne vas rien faire pour m'aider."

"Ce n'est pas comme ça. S'il te plaît..." Elle leva une main pour me toucher mais la laissa retomber quand je reculai de nouveau. Des larmes créaient des sillons brillants et silencieux sur ses joues. "Il peut être tellement cruel, Perséphone. Tu ne sais pas à quel point. Il n'y a rien que je puisse faire. Rien que qui que ce soit puisse faire. Je suis désolée. Crois-moi, je suis tellement désolée." Là, ma mère, Déméter, me tendit la main. Sa voix se brisa quand elle ajouta : "Pardonne-moi... je suis heureuse que ce soit elle et non pas toi."

Que pouvais-je faire ? Que pouvais-je dire ? Elle avait dit la vérité et nous étions vides toutes les deux. Tout la colère, la rage, la douleur abyssale quitta mon corps pour s'enfoncer profondément dans la terre. J'étais vide.

Je fis demi-tour, quittai la charmille de ma mère. Elle essaya de me dire quelque chose, mais je ne l'ai pas entendue, peut-être n'ai-je pas voulu l'écouter. Je commençai à courir dès que je sentis le sol de la forêt sous mes pieds. Je courus jusqu'aux églantiers. Je me suis agenouillée devant le petit rosier, et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Les feuilles des roses s'agitaient doucement, bien qu'il n'y ait toujours pas de vent, et je sentis que tout se brisait en un millier de morceaux. J'avais perdu Charis, j'avais perdu notre magnifique futur ensemble.

Mon estomac se souleva alors que je serrais les poings, sentant la douleur des ongles qui s'enfonçaient sans répit dans mes paumes. Je ne pouvais pas penser à ma mère, ma mère avec sa pâleur et ses grands yeux pleins de larmes. Tout ce que je pouvais voir c'était son visage, sa bouche formant ce mot détesté : Zeus.

Je caressai du doigt l'un des pétales blancs d'une des roses. Je la tins dans ma main jusqu'à ce que moi aussi je sois blanche, vidée et sans la moindre forme, jusqu'à ce que je sois devenue une page blanche. Puis, éteinte, je me suis relevée et j'ai fait demi-tour, voyant sans voir les étoiles qui apparaissaient à la fin du jour dans la voûte céleste.

Dans le ciel brillaient la lune et une multitude de constellations. Ma mère m'avait raconté un jour qu'il était impossible de compter les étoiles. Que Zeus les avait créées infinies... infinies comme moi.

La douleur s'estompa peu à peu, remplacée par quelque chose d'autre dans mon cœur et dans mon corps. Quelque chose que je ne connaissais pas encore ; et il me faudrait un moment avant de vraiment comprendre ce que c'était. Mais la graine avait été plantée, s'enroulant autour de mon être, réorganisant les pièces dans un semblant d'ordre qui ressemblait à ce que j'avais été.

Zeus, mon père, était le roi de tous les dieux, et il pouvait faire ce qu'il voulait.

Et un jour, il allait payer pour tout ce qu'il avait fait.

Moi, Perséphone, je le jurai.

Je laissai Charis là où elle était, les roses et les feuilles tremblant sous le sourire de la lune. Bientôt, bientôt je serais amenée sur le Mont Olympe, présentée à mes pairs, loin du seul foyer que j'avais connu pour passer une soirée dans cet endroit brillant qui abritait Zeus. Zeus le dieu joyeux et rayonnant qui violait et détruisait sans regrets.

Qu'allais-je faire quand je le verrais ? Qu'allais-je dire ? Allait-il me punir pour la vérité qui sortirait de ma bouche ? Ma mère m'avait semblé tellement effrayée.

Il fallait que j'arrête tout cela.

Je pris ma tête entre mes mains, m'appuyai contre le vieux chêne, tentai de mon mieux de calmer les douleurs éparses tout à l'intérieur de moi.

À qui une déesse peut-elle bien prier ? Je me tenais immobile, ma tête tournant avec violence. Nous n'avions personne à qui demander de l'aide, à part nous-mêmes. Et je ne croyais pas assez en moi.

Les étoiles brillaient, silencieuses, comme à leur habitude. Je me recroquevillai sur la terre noire, sentant les parties vides et solitaires en moi s'effondrer. Il ne resta en moi que les ténèbres et l'odeur de roses blanches que je ne pouvais pas voir dans le noir.

LA VÉRITÉ

Un : Le Mont Olympe

"Ne parle que lorsque c'est nécessaire," murmura-t-elle à mon oreille, ses mots tendus par l'anxiété. "Ce sera fini avant même que tu ne puisses t'en rendre compte."

Je me mordis la lèvre, mais gardai la tête haute alors que Déméter me poussait vers l'immense gueule dorée qui allait nous avaler pour nous cracher dans le Mont Olympe. J'inspirai et expirai, forçant mes mains à cesser leur tremblement. Je n'ai pas regardé ma mère.

Un pas, puis un autre nous rapprochèrent de l'ouverture qui allait nous mener dans le royaume de Zeus. Aucun dieu ni demi-dieu, nymphe ou satire n'étaient visibles près de la porte. Ils devaient être tous dedans, me dis-je, buvant de l'ambrosie et riant à gorge déployée de n'importe quel tour qu'ils avaient inventé dans leur fête débauchée. C'était la nuit que j'avais appréhendée pendant toute ma vie. C'était la nuit où on allait me présenter en tant que déesse au Mont Olympe.

Ma mère me poussant légèrement à chaque pas, je m'avançai.

Des colonnes s'élevaient jusqu'aux nuages, montant toujours plus haut et plus loin. Il n'y avait pas de plafond dans le palais du Mont Olympe, juste un ciel sans fin qui pouvait changer, selon le bon vouloir des dieux, en jour, en nuit, en éclipse ou en une voûte éclairée par un million d'étoiles. Les rires et une mélodie de lyre distante chatouillaient mes oreilles. J'entendis avec horreur une voix invisible et tonitruante proclamer alors que nous nous avançons dans le palais : "La déesse Déméter, accompagnée de sa fille, Perséphone !"

D'innombrables paires d'yeux, posées comme des bijoux dans des visages parfaits, se tournèrent vers ma mère et moi.

Je voulais disparaître, rapetisser jusqu'à devenir plus petite qu'une goutte de rosée et m'enfoncer dans les entrailles de la terre. À ce moment, j'aurai donné n'importe quoi, échangé n'importe quoi pour être à des lieux de cet endroit. Ma mère s'arrêta, salua quelqu'un de la main et me serra légèrement l'épaule. "Courage." me murmura-t-elle. Je descendis les escaliers de marbre, la tête haute, tentant de mon mieux d'ignorer les murmures, m'imaginant que j'étais de nouveau chez moi, dans la forêt des Immortels. Que j'étais avec Charis et que la foudre qui s'était abattue sur nous ne nous avait jamais frappés.

"Déméter, elle est aussi charmante que tu nous l'avais dit. Plus charmante encore."

La déesse qui s'était approchée en riant doucement, m'éblouit. Elle était belle. Tellement belle, que c'en était presque impossible, irréel. Elle était habillée avec la longue tunique blanche commune dans la mode grecque, mais son vêtement était tissé dans un matériau diaphane et révélateur. Des fleurs roses étaient tressées dans ses cheveux et son sourire était coquet, contagieux.

"Tu es une créature tellement belle." roucoula-t-elle en me serrant contre elle. Elle posa un baiser sur ma joue et je sentis sa puissante odeur de roses. "Tu as les yeux de ta mère."

Par-dessus son épaule, je vis une fille comme moi. Cet endroit, ce jeu, tout ça était nouveau pour elle. Elle était jolie, avec des yeux fins dirigés vers le bas, ses cheveux emplis de bourdons de roses, comme sa mère.

"Perséphone," me dit ma mère bien que la présentation ne soit pas nécessaire, "voici Aphrodite et sa fille, Harmonie."

Je souris, me demandant si je devais dire quelque chose. J'allais le faire, mais Harmonie ne leva pas le regard vers moi, elle n'avança pas et ne tendit pas la main. Elle se tenait, immobile comme une statue alors que sa mère pétillante riait, caressant les boucles de sa fille de sa main blanche.

"Ah, je dois retrouver Arès, je vous laisse profiter des festivités. Amuse-toi bien, Perséphone. On ne revit jamais deux fois notre première fois." Aphrodite me fit un clin d'œil, mais son sourire avait une pointe d'amertume. Elle jeta un regard aux alentours, prit le bras d'Harmonie et serait partie si elle n'avait pas été arrêtée par une silhouette chatoyante.

"Aphrodite, présente-moi ton adorable rencontre !" Sa voix était douce et agréable, mais il y avait derrière le ton quelque chose que je n'arrivai pas à définir. Je leva la tête juste à temps pour recevoir un baiser en plein sur la bouche.

"Oh !" Je reculai, portant ma main sur mes lèvres, mais il riait. Aphrodite et ma mère riaient elles aussi. Harmonie resta debout toujours immobile. Je sentis ma gêne prendre possession de mon visage en un rougissement de jeune vierge.

"Perséphone, voici ton demi-frère, Hermès." me dit ma mère en cachant son amusement derrière sa main.

Ses cheveux étaient noirs et bouclés et il y avait des petites ailes sur ses sandales. "Vous êtes aussi charmante que votre mère nous l'a dit." dit-il en parodiant Aphrodite. Il s'inclina profondément et prit ma main pour y déposer un baiser. "Et moi, je suis le dieu des voleurs, de la flatterie et de tout ce qui ne va pas dans le monde. Faire ta connaissance est vraiment quelque chose de divin !"

Je n'avais jamais encore rencontré quelqu'un qui parle aussi vite que lui. Ses mots se fondaient les uns aux autres, voletant hors de vue en une ligne imprécise, tremblant comme une feuille au vent.

"J'ai un autre nom." me murmura-t-il à l'oreille avant d'apparaître juste derrière moi. Du coin de l'œil, je vis apparaître une rose blanche, qu'il m'offrit de sa main chatoyante. "C'est Vif-argent." Il rit et je me secouai pour aller vers la longue rangée de tables qui croulaient sous le poids des plats de raisins, de gâteaux, de fruits brillants et de gobelets débordants.

Une rose blanche. Charis était devenue une rose blanche. Charis, que j'avais perdue à jamais.

Je m'appuyai sur l'une des tables et pris une gorgée de l'une des coupes pour m'éclaircir les idées. Jamais encore je n'avais goûté l'ambrosie. Elle avait un goût de raisin et de fruits exotiques, broyés dans un mélange rendu parfait par la pensée des dieux. C'était le bonheur, mais ce n'était pas réel, ils créaient la boisson avec leurs pensées, leurs désirs. Je fixai le fond de ma coupe me rendant compte que sans doute Aphrodite et sa statue de fille, Harmonie, avaient dû me trouver fort mal élevée. Je ne m'étais même pas excusée. J'avais été indélicate, me comportant comme si rien ne m'intéressait. Je dois dire que c'était bien le cas.

Je les ai quand même cherchées du regard, mais elles avaient disparu dans la marée d'immortels.

Je soupirai et portai de nouveau la coupe à mes lèvres. Mais je m'arrêtai, figée sur place avant même que le liquide n'ait touché ma langue. Là, cet homme... vu de dos et pendant un battement de cœur, je l'avais pris pour Zeus. Mon sang s'échauffa dans mes veines. Ce n'était pas lui. Peut-être était-ce Arès ou Poséidon. Mais Zeus était quand même là. C'était son palais et il en était le souverain. Il était notre souverain à tous. Quelque part dans cette salle, il respirait, parlait, riait, regardait.

"Je m'excuse si je t'ai offensée." Hermès était apparu de façon si soudaine que je fis un bond, renversant de l'ambrosie sur mon vêtement. Il passa sa main au-dessus du tissu et le liquide se réunit en petites gouttelettes, qui parcoururent ma poitrine, suivant mon bras pour retourner dans la coupe.

Je le fixai du regard et il s'inclina de nouveau, "Je ne voulais pas te faire peur."

Ne sachant pas quoi dire, je gardai le silence. Il me tendit la main, mais je refusai de la prendre, serrant davantage mon gobelet. Hermès secoua la tête, fronçant les sourcils.

"J'ai entendu ce qui est arrivé à Charis." Encore une fois, il me murmurait à l'oreille, si près que ses lèvres touchaient pratiquement ma peau.

Je me raidis. Il avait dit son nom. Le nom de ma bien-aimée. Personne ne l'avait prononcé devant moi depuis que c'était arrivé et, moi-même, je ne le murmurais qu'au plus sombre de la nuit. J'aimais prononcer son nom dans les eaux mouvantes de la rivière. Les remous emportaient avec eux le son privé de ma douleur.

"Que sais-tu sur Charis ?" Dis-je dans un souffle. "Comment pourrais-tu le savoir ?"

Il prit la coupe de ma main tremblante et la posa sur la table. "Je sais que Zeus prend tout ce qui lui plaît. Toujours. Je sais ce qu'il a fait à ton aimée, qu'il t'a brisé le cœur." Ses yeux fixaient le sol et quand il les leva vers moi, j'y vis briller un feu féroce. "Moi aussi, j'ai pleuré par sa violence, Perséphone. Tu n'es pas seule." Son expression se radoucit. "Tu as trouvé un ami en moi."

"Un ami ?"

"Oui." Il me tendit sa main de nouveau, et cette fois je la pris, posant des doigts hésitants sur sa paume volage. Il la secoua avec force et me traîna pratiquement jusqu'à deux colonnes qui semblaient tenir le ciel. Nous étions sur un balcon étroit et, en bas, on pouvait voir la terre tourner, brillant de sa couleur bleu-verte. C'était tellement beau, le mélange des couleurs de la vie. En ce moment même, tant de mortels vivaient leur vie sur l'orbe brillante. Tant de souffrance, d'amour et d'épreuves, tant de vie. Je m'accoudai sur la balustrade du balcon, regardant avec fascination.

"Zeus m'a volé énormément. J'ai appris à vivre avec la perte. Une existence qui en vaut la peine est encore possible." Il se tourna vers moi, les coudes posés sur la balustrade, ses yeux cherchant les miens. "Mais tu ne dois pas les laisser," dit-il en jetant un regard amer sur son épaule, "te dicter comment les choses doivent être, Perséphone."

Ces mots... c'était comme s'il connaissait mon cœur. J'ouvris la bouche puis la refermai, des larmes apparaissant au coin de mes yeux. Je ne pouvais pas pleurer, pas ici, pas sur le Mont

Olympe. "Mon chemin est tracé." murmurai-je entrelaçant mes doigts comme la toile de ma vie. "Je suis la fille de Zeus et je suis donc olympienne, avec tout ce que cela implique." Je secouai désespérément ma tête. "J'ai perdu mon amour, je me sens tellement vide. Je ne sais pas quoi faire."

Pendant un moment, je crus qu'il riait et c'est en effet ce qu'il faisait. Mais sa bouche était plutôt ouverte comme celle d'une créature qui cherche à respirer. Il se pencha vers moi et les coins de ses lèvres remontèrent dans un sourire alors qu'il me souffla une réponse, un défi, une clé : "Rebelle-toi."

Rebelle-toi.

Comme si je pouvais le faire, comme si c'était possible.

"Ça l'est." Ses yeux s'étaient enflammés, brillant d'une passion telle que pour la première fois depuis un mois, je ressentis dans mon cœur quelque chose d'autre que de la tristesse. Une lueur d'espoir commença à briller en moi, sous les fragments épars de mon cœur brisé.

"Peux-tu entendre ce que je pense ?" murmurai-je. Son hochement affirmatif me surprit.

"Pas tout. Pour la plupart, je ressens les sentiments. C'est un don utile." Il scintilla pendant un moment, disparut pour réapparaître aussitôt avec une grappe de raisin à la main. Il prenait les grains un à un, les jetant dans sa bouche et me fixait avec son énorme sourire.

"J'espérais pouvoir faire quelque chose, aller quelque part pour échapper à tout ceci." dis-je en montrant d'un geste la foule derrière nous. "Mais le domaine de ma mère est partout sur la terre et ma mère craint Zeus." Ma voix s'étrangla et je toussai dans ma main. "Moi aussi, j'ai peur de Zeus."

"Oh, ma douce, douce Perséphone," me dit Hermès en se penchant davantage comme pour me dire un secret, "notre père est violent, égoïste et n'existe que pour assouvir ses désirs. Tu dis que ta mère craint Zeus et que toi aussi. Tu voudrais échapper à tout ceci, mais tu n'as nulle part où aller."

Hermès scintilla et apparut instantanément de l'autre côté. "Tu dis que toute la terre est le royaume de ta mère."

"C'est le cas." répondis-je perplexe, "Même les enfants le savent."

"Tout ce qui est sur la terre." Il haussa ses sourcils, me fixant avec un regard significatif.

Je croisai mes bras. "Oui, oui, bien sûr."

"Mais..." Il mâcha un raisin, puis un autre. "Pas ce qui se trouve dessous."

"Qu'est-ce que... dessous... ?"

"Perséphone !"

Alors même que je sentais la main fraîche de ma mère m'attraper par le bras, me tirer entre les colonnes, me parler, les mots d'Hermès résonnaient en moi. Je marchais comme à travers un brouillard. Je trébuchai, regardai bouche-bée Hermès. Lentement, délibérément, il m'envoya un clin d'œil et un baiser.

Puis il disparut.

"Perséphone, est-ce que tu m'entends ?" s'exclama Déméter en retirant quelques boucles rebelles de son front pâle. Elle me tapotait la main et la frottait, fort, trop fort. C'était son habitude quand elle était stressée.

J'aurais dû entendre le tremblement de sa voix, mais ce n'est que lorsqu'il rentra dans mon champ de vision et que je clignai des yeux une fois, deux fois, que je me rendis compte de ce qui se passait, de ce qui allait arriver.

"Chérie, je voudrais que tu rencontres ton père, officiellement." Elle inspira profondément. Je la fixais, je regardais la façon dont le tissu de sa robe tremblait sur l'espace au-dessus de son cœur. "Perséphone, voici Zeus."

La peur et la colère bouillonnèrent en moi lorsque je levai le regard, plus haut, plus haut, jusqu'à voir la contenance brillante du roi de tous les dieux. Zeus. Zeus, qui avait détruit toute ma vie.

Zeus, mon père.

"Elle est belle." Tonna-t-il, chacune de ses syllabes résonnant comme le son de cloches géantes. Ses mots parcoururent tout le palais, rebondissant encore et encore. Les conversations s'arrêtèrent, les mots furent coupés en plein milieu. Tous les dieux et les déesses s'avancèrent pour voir qui recevait les compliments de Zeus. Il prit ma main, l'embrassa et tout ce que je sentis en ce moment furent ses lèvres humides. Je fixai pendant trop longtemps la trace qu'elles avaient laissé sur ma peau. Je frissonnai, cachai ma main derrière mon dos et il haussa ses sourcils, épais et argentés. Il inspira, comme pour parler, mais ma mère se mit entre nous. Je contemplai bouche-bée sa main sur le poignet de Zeus, caressant les poils brillants.

"Elle te ressemble, Déméter." Zeus ouvrit ses bras, son expression rayonnante. "Bienvenue au Mont Olympe, ma fille !"

Je me recroquevillai, souhaitant pouvoir disparaître aussi rapidement qu'Hermès.

Mais je ne le pouvais pas et mon père m'enlaça avec tellement de force que tout mon souffle en fut coupé et que je vis des ronds noirs danser devant mes yeux. Il riait... oh, comme je connaissais ce rire. Ce fut comme si on m'avait donné un coup au ventre. Mes poings se serrèrent avec force.

Il avait rit aussi quand il en avait fini avec Charis.

À ce moment, je le haïssais tellement que je ne savais pas quoi faire.

Ce fut instinctif, je me débattis hors de son étreinte et je me perdis dans la foule. Je retournai vers colonnes du balcon, J'attendis un long moment dans le petit espace entre le marbre, la balustrade et la noirceur infinie entrecoupée d'étoiles. Mon cœur battait la chamade, un bourdonnement sourd à mes oreilles. Je ne savais pas ce que je devais penser ou comment je devais me sentir. Hermès avait dit "rebelle-toi", comme si repousser Zeus et échapper à son pouvoir infini était quelque chose de simple. Comment pourrais-je le faire ? C'était impossible, tout était impossible et j'étais tellement fatiguée, tellement en colère, tellement triste.

Je frottai mes yeux et fixai le globe brillant qui tournait. D'ici, on aurait dit un caillou que je pouvais prendre dans ma main. Petit. Tellement vulnérable.

Je ne pouvais rien faire. J'étais prisonnière.

Ni Zeus, ni Déméter ne sont venus me chercher, et c'était tant mieux. Si je l'avais offensé, s'il était en colère contre moi, son courroux m'atteindrait bien assez vite, n'est-ce pas ? Je reposai ma tête entre mes mains.

J'entendis des rires juste derrière la colonne et malgré moi, je me retournai pour voir, épiant derrière la surface de marbre.

J'avais croisé Athéna une fois, quand elle avait rendu visite à ma mère. Je me souviens m'être dit qu'elle riait beaucoup pour quelqu'un à la réputation aussi sombre. Elle avait embrassé ma mère avec beaucoup de tendresse avant de partir. Là, ses boucles d'un noir de jais étaient retenues par un bandeau brillant et elle posait son bras sur les épaules d'une jeune mortelle. Une coupe apparut entre elles et Athéna but le contenu, rejetant sa tête en arrière jusqu'à ce que le récipient fut vide. Elle le jeta par-dessus son épaule et rapide comme un faucon, elle tira la bouche souriante de sa compagne vers la sienne, l'embrassant.

Je regardais, ensorcelée, le souffle coupé, mon cœur battant à un rythme que j'avais presque oublié. Athéna et la fille se séparèrent en quête d'air, riant, les bras entrelacés. Je rougis, transpirant légèrement. Je respirai deux fois et retournai vers ma cachette derrière la colonne, sur le balcon qui surplombait la terre.

Charis.

Je serrai les poings jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans mes paumes et me concentrai sur ma respiration.

Ce ne fut pas brusque, la salle derrière moi s'obscurcit, projetant les longues ombres des torches sur le sol du balcon. Ce fut tellement graduel que j'aurais facilement pu ne pas m'en rendre compte si ce n'était par le soudain silence. Plus personne ne riait ni ne parlait. On n'entendait plus le tintement des coupes ni le son des lyres. Tout, tout fut soudain submergé par un silence qui s'insinua dans mes oreilles, rugissant.

Je secouai la tête, me redressai, épiant de nouveau derrière la colonne vers la grande salle. Partout dans la salle, un silence profond s'était glissé, glacé comme un frisson. Je vis les dieux et les déesses frémir et les ténèbres tombèrent comme un rideau. Les étoiles elle-mêmes semblèrent s'éteindre pendant trois terribles battements de cœur.

On entendit le bruit de pas sur le marbre et la lumière revint.

"Hadès est là." J'entendis le murmure d'Athéna et je sursautai. Hadès ? Je me mis sur la pointe des pieds, tentant d'avoir un aperçu.

Nous avons tous été touchés d'une manière ou d'une autre par la cruauté de Zeus. Nous n'étions rien pour lui, rien d'autre que de simples jouets avec lesquels il pouvait s'amuser et qu'il pouvait jeter après. Mais l'histoire de l'ultime trahison de Zeus était bien connue.

Zeus, Poséidon et Hadès étaient nés de la terre, avant que le temps lui-même n'existe. C'était l'ère des Titans. Ils avaient tiré au sort pour déterminer qui parmi eux allait régner sur le royaume des mers, le royaume des morts et le royaume des cieux. Poséidon et Zeus choisirent les bâtonnets les plus longs et Hadès n'eut d'autre choix que de régner sur le royaume des morts, l'Enfer.

Ce ne fut que plus tard qu'on sut que Zeus s'était arrangé pour s'assurer la place de souverain du plus grand des royaumes. Ainsi que la place de souverain de tous les dieux. Il n'aurait jamais pris le risque d'un jeu honnête. Il n'aurait jamais pu cacher sa splendeur dans le monde des ténèbres éternelles.

Je frissonnai, serrant ma taille. Hadès n'apparaissait que très rarement sur le Mont Olympe. Généralement, il choisissait de passer son temps dans ce lieu d'ombres, isolé du reste du monde.

Mes yeux cherchèrent dans la foule murmurante. Bien que je ne sois pas sûre de l'apparence d'Hadès, je me suis dit que je reconnaîtrais le dieu des Enfers quand je le verrais.

Mais où était-il ? Là-bas, il y avait Poséidon et Athéna, murmurant derrière leurs mains. Je vis Artémis et Apollon s'écarter lorsque Zeus passa entre eux pour monter les marches immenses et s'asseoir sur son énorme trône. Il leva sa coupe d'ambrosie.

"Perséphone." Je fis un bond, le cœur martelant dans ma poitrine. Hermès m'adressa un de ses grands sourires, son visage à quelques centimètres du mien.

"Tu as pris l'habitude de me faire sursauter." murmurai-je. Il secoua la tête et porta un doigt sur ses lèvres. Je fronçai les sourcils alors qu'il prenait ma main et me tirait vers la grande salle, entre les dieux. Je me sentais nue, comme si je n'étais pas à ma place, mais Hermès se tenait debout derrière moi. Soudain, il me poussa vers l'avant. Je trébuchai, fit un pas, puis deux. Frustrée, je me tournai pour l'admonester, mais je m'arrêtai bientôt parce que j'avais percuté quelqu'un.

La vie ralentit, ralentit, ralentit. Je murmurai : "Excusez-moi." Je regardai la femme que je ne connaissais pas. Jamais encore je ne l'avais vue. Mon cœur ramollit, il ramollit jusqu'au moment où il explosa, cognant avec violence contre mes côtes.

Le temps avait suspendu sa course.

Ses yeux étaient entièrement noirs, sa peau blanche comme du lait. Ses cheveux retombaient jusqu'au creux de ses reins. Ses boucles noires et brillantes comme la nuit coulèrent en cascade alors qu'elle penchait la tête, qu'elle baissait son regard vers moi, sans la moindre expression. Elle n'était pas belle, les lignes de sa mâchoire et de son nez étaient trop fières, nettes et droites. Mais elle était fascinante, comme un tourbillon d'eau sombre qui cache de nombreux secrets.

Je levai mon regard vers elle et me perdis dans le noir de ses yeux. Je n'avais pas le souvenir qu'elle ait pris ma main, mais je sentis qu'elle la tenait entre le berceaux de ses doigts, comme si c'était sa place naturelle.

"Bonjour," dit-elle d'une voix plus faible qu'un murmure. Je clignai des yeux, une fois, deux fois, tentant de mon mieux de me débarrasser de l'impression que je l'avais déjà entendue parler quelque part... peut-être dans un rêve.

Et puis : "Je suis Hadès."

Le monde s'écroula autour de moi.

Hadès... Hadès le seigneur des enfers... était une femme.

"Mais, mais..." balbutiai-je. Elle me fixait avec une curiosité féline. Sa tête s'était penchée au son de ma voix, alors que je tentais de regagner mes esprits. "Ils t'appellent le seigneur des Enfers. Je pensais que..."

"C'est une calomnie que l'on raconte sur moi." laissa-t-elle échapper dans un souffle. Je devais m'approcher d'elle pour entendre ce qu'elle disait. Son visage restait immobile, placide, comme si elle portait un masque.

Je ne savais pas quoi dire... que j'avais été trop protégée dans mon domaine ? Devais-je m'excuser de ne pas avoir su ? Elle retenait encore ma main, ses doigts enlaçant ma paume comme du lierre. "Je suis désolée." dis-je enfin. Il n'y avait rien d'autre en moi et l'instant s'éternisa, mon cœur battant contre ma poitrine.

J'avais oublié qu'Hermès était là. Il s'avança vers nous, et s'éclaircit la gorge en regardant ma main dans celle d'Hadès.

"Hadès." murmura-t-il le menton incliné et un sourire remontant le long de son visage. "On dirait que tout a commencé maintenant que tu l'as rencontrée."

"Quoi ?" Ma tête commençait à tourner. Tout était en train d'arriver trop vite. Ses yeux n'avaient jamais quitté les miens, comme deux étoiles noires qui m'attiraient vers elle. Mon sang coulait rapide et chaud et je ne comprenais pas ce qui se passait, même si mon corps, lui, comprenait. Elle n'était pas belle, mais elle n'avait pas besoin de l'être. J'étais attirée par elle, ensorcelée comme une plante qui cherche le soleil. Immobile, elle n'avait pas encore lâché ma main.

"Hermès, puis-je avoir un moment seule avec elle ?" demanda-t-elle en se tournant vers lui." Dès que ses yeux eurent quitté les miens, je ressentis un vide, un trou, une douleur sombre et profonde.

Hermès fronça les sourcils, secoua la tête, une fois, deux fois, puis se volatilisa.

Elle leva ma main, puis avec une lenteur qui me coupa le souffle, elle porta ses lèvres sur ma peau. Elles étaient beaucoup plus chaudes que ce à quoi je m'attendais et beaucoup plus douces. Quelque chose en moi se brisa alors qu'elle m'aspira de nouveau dans ses yeux sombres. "Tu es charmante, Perséphone." dit-elle.

Mon regard était aimanté sur le visage penché vers moi, comme envoûté.

"Merci." murmurai-je. Elle se releva.

Les lèvres de Zeus avaient été humides, forçant contre ma main presque au point d'y laisser un bleu... avec elle, c'était tout l'inverse. Elle était douce. Et pourtant, elle était partout. Je frémis, fermai les yeux. Elle ne lâcha pas ma main mais la retourna, traçant la ligne de ma paume avec son pouce.

"C'est un honneur de t'avoir rencontrée. De t'avoir vue. Tu dépasses tout ce que j'aurais pu imaginer." Un petit sourire jouait sur ses lèvres alors qu'elle secoua la tête, traçant ma paume de ses doigts. "J'espère que nous nous reverrons."

Elle me regarda comme si j'allais dire quelque chose. Elle semblait pleine d'espoir. Mais quelque chose changea et ses yeux vacillèrent. Elle soupira, serra les lèvres et serra ma main. Hadès fit demi-tour et disparut dans la foule d'olympiens.

"Non..." Je portai une main sur mon cœur, inspirai, expirai.

"Devant tout le monde." Hermès papillonnait à côté de moi, penché tout près. Il secoua la tête. "Elle est soit très stupide, soit très courageuse."

J'avais la sensation de me réveiller d'un sommeil très long. Je fixai le sol, me demandant ce qui avait été réel et ce que j'avais rêvé. "Je ne comprends pas. C'était... elle était Hadès ?"

"En chair et en mort." Il ricana et leva sa coupe d'ambrosie en mon honneur. "Ça a commencé."

"Je ne comprends pas..."

"Eh bien, il faudrait que tu commences à comprendre et vite, petite fille." Hermès rit, souriant d'oreille à oreille. Rapide comme l'éclair, il prit ma main et la retourna. À l'endroit où Hadès avait déposé son baiser, où sa peau avait touché la mienne, on pouvait voir une fine couche de poussière dorée. Elle brillait sous les étoiles.

"Toi, Perséphone, fille de Déméter, fille de Zeus... Tu auras des choix à faire. Bientôt." Je pouvais sentir l'odeur trop douce de l'ambrosie se dégager de sa bouche. "Tout ce qui sera ou qui pourra être dépendra de tes choix." me dit-il. "Tu dois choisir avec sagesse."

"Mais pourquoi... ?"

Il enlaça les épaules d'Artémis qui s'était approchée, son frère à ses côtés. Les deux m'adressèrent un sourire d'excuses.

Comme une même personne, Hermès, Artémis et Apollon se tournèrent vers les tables pleines d'ambrosie, se parlant à voix basse. Je fus reconnaissante pour ce moment, le moment que j'attendais depuis le début de la soirée : le moment où je pourrais enfin être seule.

Je regardai ma main, vis la poussière d'or. Au-dessus, au-delà des colonnes du gigantesque palais olympien, les étoiles brillaient et chantaient toujours.

Étais-je ensorcelée ? Pendant tout le reste de la nuit, personne ne me parla ni ne me toucha. Je n'avais pas encore rencontré Hébé, la fille d'Héra. Avec Harmonie, elles étaient mes rivales, d'après ma mère. Rivales de quoi ? Tout ça semblait tellement absurde, tellement hors de propos, toute cette opulence, cette fausse camaraderie.

J'étais assise hors du palais et fixais mon giron, espérant, désirant qu'Hadès me trouve. C'était la seule entrée et la seule sortie. Sûrement, tôt ou tard, elle viendrait. Peut-être me prendrait-elle de nouveau la main. Peut-être me décorerait-elle de sa poussière d'or.

Mais elle ne vint pas. À la fin, quand les dieux jonchaient le sol, l'ambrosie tellement épaisse que mes sandales collaient à chaque pas, je déambulai, avec précaution jusqu'à trouver Zeus inconscient, étalé sur son trône, une jambe pendant sur le bras de son fauteuil. J'étais en sécurité. Pour le moment.

Hadès n'était pas là.

Je réveillai ma mère, la levai, l'aidai à monter sur son char tiré par des vaches et nous descendîmes à travers les cieux, vers notre chère terre.

Je me déplaçais sans vraiment voir, à travers l'air tiède, à travers la forêt, chez moi, dans mon foyer chéri. Je me couchai et fixai le plafond.

J'étais ensorcelée, je ne pouvais pas penser à autre chose qu'à la déesse des morts.

Deux : La visite

"Pour être honnête, je ne me souviens pas trop de la nuit dernière." dit Déméter en souriant et en secouant la tête. "Mais ce n'était pas désastreux, n'est-ce pas ? Zeus t'était favorable, je pense."

Nous étions debout dans la charmille, le soleil de fin de matinée brillant entre les feuilles vertes des vignes. L'odeur de l'air était enivrante, mélange de terre chaude et de fruits sucrés. Mais quand je mis un des raisins dans ma bouche, son goût était amer.

"Ce n'était pas désastreux." Je n'en dis pas plus en ce qui concernait Zeus. Ma mère savait combien je le détestais. Mais il y avait un sujet qui m'intéressait. "Hadès." Je me surpris à dire son nom à voix haute. Notre rencontre, les mots que nous avons échangés il y avait à peine quelques heures, ça me semblait presque un secret. Un secret que j'avais envie de garder jalousement. "C'est une femme. Tu ne me l'avais jamais dit."

Déméter soupira, s'asseyant dans le vert luxuriant. Elle écarta ses mains, étudia mon visage. "Ça n'avait pas d'importance, Perséphone. Je ne te le cachais pas."

"Je n'ai pas dit que tu le faisais." Je lissai mes vêtements et m'assis face à elle, mon regard dirigé vers le sol. "Est-ce que Zeus... est cruel avec elle ?" Je ne voulais pas savoir si c'était le cas, mais je devais poser la question.

"Oh..." Ma mère laissa échapper le souffle qu'elle retenait et me tapota la cuisse. "Il la raille. Il l'appelle "le seigneur" des morts parce qu'elle préfère la compagnie des femmes. Elle n'est pas comme lui ou Poséidon. Hadès est quelqu'un de bien."

Ma bouche s'ouvrit, surprise. "Tu es proche d'elle, alors ?"

"Oh..." Elle hésita. "Non, personne ne l'est vraiment. Excepté je suppose, les morts. Mais voilà des discussions bien trop sombres pour une matinée aussi radieuse. La matinée qui suit ton grand début. Je suis tellement fière de toi, ma Perséphone." Elle me tendit ses bras et je me sentis de nouveau comme une petite fille en posant ma tête sur son épaule. Mais, au fond de mon cœur, je n'ai pas senti de réconfort dans son étreinte. Elle tremblait légèrement.

"En parlant... de Zeus..." elle parla dans mes cheveux, d'une voix hésitante. Pendant un long moment, elle fit une pause pendant laquelle aucune de nous ne parla ou ne respira. "Comme il n'a pas pu te parler très longtemps hier soir, il espérait remédier à cela..." Elle tissait ses mots ensemble comme les fruits rouges d'un arbre empoisonné. Je m'écartai d'elle, horrifiée.

Il y avait une telle tristesse dans ses yeux.

"Il va descendre plus tard pour te bénir. Pour mieux te connaître."

"Ici ?" murmurai-je, "Zeus va venir ici ?"

"Perséphone, je n'ai pas pu l'en dissuader. J'ai essayé. S'il te plaît, crois-moi, j'ai essayé. Mais une fois qu'il a une idée en tête..." Elle semblait tellement petite, tellement abattue.

Je me suis levée, toussant. J'ai fermé mes yeux, les peurs de ma mère se heurtant aux miennes. "Je suis désolée, mais je ne serai pas ici quand il viendra. Je ne peux pas. Sinon je vais commettre une erreur, je vais provoquer sa colère. Il la dirigera contre toi."

Ma mère acquiesça muettement de son beau visage pâle.

"Ça vaut peut-être mieux." murmura-t-elle en caressant la vigne qui s'enroulait comme un chien sur son giron. "Je... je penserai à une excuse. Ça ira. Ça ira." Elle n'avait pas l'air convaincue et ses yeux brillaient comme deux lunes. "Je suis désolée, Perséphone."

Je restai debout pendant un long moment, désarmée, en regardant ma mère. Ma mère qui allait mentir au roi de tous les dieux pour moi. Pour moi. Ma mère. Après Charis, j'avais douté d'elle. Mais je savais, j'avais toujours connu la profondeur de son amour pour moi. Il était encore plus profond que les racines les plus profondes. Plus profond que les Enfers eux-mêmes. Les mots serraient ma gorge. Je pouvais les dire, je pouvais dire n'importe quoi, mais rien ne serait jamais vraiment suffisant.

Elle se leva, haute et sereine. Je ne pouvais pas l'aider, je ne pouvais pas la sauver. Je ne pouvais pas me sauver moi-même.

Mon cœur se brisa. J'avais besoin de partir, d'échapper à sa gentillesse et à son courage. À ses mains tremblantes, à la peur cachée derrière le calme de ses yeux. Alors, lentement j'ai déposé un baiser sur la joue fraîche de ma mère, puis j'ai fait demi-tour, laissant les vignes s'accrocher dans mes cheveux.

Sous les nuages roses, sous le bourdonnement des choses qui grandissent, j'ai serré les poings me maudissant moi-même. Je me sentais lâche et traître. J'aurais dû rester. Mais me retrouver dans une réunion père-fille avec Zeus ? Mon corps se raidit à cette pensée.

Je ne me souviens pas comment je me déplaçai à travers la forêt, mais je dois avoir couru car mes jambes saignaient du sang bleu des immortels. Le sang s'accumulait sur mes tibias et je trébuchai et tombai, encore et encore. Je ne savais pas où aller. Les nymphes me regardaient passer. Elles devaient penser que j'étais devenue folle. Je voulais juste être seule, qu'on me laisse tranquille, être en sécurité dans un monde nouveau. Un monde où Zeus ne pourrait jamais venir. Une idée se réveilla dans mon cœur et je suivis la courbe du soleil dans le ciel, créant mon propre chemin à travers la forêt gigantesque.

Finalement, les arbres s'éclaircirent, le sol s'adoucit sous mes pieds et je m'élançai vers la mer.

Mes jambes ne pouvaient pas me porter assez rapidement. Je courais entre les dunes, soulevant des nuages de sable. Je sentais un rythme à l'intérieur : celui du bruit des vagues, le bruit des battements de mon cœur. Je me laissai choir sur le sable chaud, enfonçant mes mains profondément dans le sol jaune et humide. Et je pleurai, je laissai échapper des sanglots lourds et humides. Je pleurais le désespoir, l'injustice et la prison des yeux de ma mère. Je pleurais alors que le vent chantait sur la mer d'herbe, alors que la vague grandissait, emportant avec elle la terre, emportant tout avec elle.

À travers mes larmes, je regardai le bleu infini de l'océan. J'étais déjà venue ici quelques fois, avant, mais pas souvent. Ma mère m'avait amenée une fois, quand j'étais toute petite, pour que je puisse jouer avec les nymphes de la mer. Leur rire avait été étrange, mais doux, aimable. Elles m'avaient fait un collier de perles et m'avaient dit que c'était le cœur des huîtres. Elles m'avaient

montré une huître, puis l'avaient chatouillée jusqu'à ce qu'elle sourie et que je puisse voir la perle qui brillait à l'intérieur. Ma mère et moi avions ri et le soleil brillait sur nous comme une pierre jaune polie. À ce moment, je connaissais la vraie joie.

Je me relevai, époussetai ma tunique et m'approchai de la mer. Les vagues frappaient sans relâche contre la terre. C'était un bruit fort et pourtant réconfortant. Un grondement qui calmait mon cœur.

Quand Zeus arriverait, qu'il se rendrait compte que j'étais absente, il ordonnerait à ma mère de me retrouver. Et elle n'aurait pas d'autre choix que de demander à ses fleurs, à ses arbres, à ses vignes et à l'herbe où je m'étais cachée. Et tous, traîtres, ils pencheraient, se courberaient, montrant le chemin que j'avais emprunté. Je me ferais prendre comme un lapin pourchassé par un renard.

Et quand je me trouverais devant Zeus, je lui cracherais dessus. Je crierai et pleurerai, je lui dirai : "Tu m'as pris la seule personne qui était importante pour moi. Pourquoi ma mère te craint-elle autant ? Que lui as-tu fait ?" Et il me regardera avec son sourire narquois et il rira jusqu'à ce que ses côtes lui fassent mal, alors que les mains de ma mère trembleront, alors qu'elle deviendra de plus en plus petite dans son ombre électrique. Alors, il me punira d'une façon habile. Peut-être deviendrai-je un rosier, comme Charis, ou un lac, ou une créature monstrueuse qu'aucune mère ou douce nymphe ne pourrait jamais aimer. Et je serai perdue à tout jamais.

Je dirai la vérité, mais cela ne changera rien. Zeus restera le même, ma mère s'inclinerait toujours devant lui et la spirale serait répétée encore et encore, à l'infini. Il n'y avait rien que je puisse faire pour l'arrêter.

Rien.

Je m'avançai dans l'eau salée, la sentis caresser mes pieds, me rafraîchissant. Je fermai les yeux, levant mon visage vers le soleil brillant. J'étais lasse, fatiguée du monde, de tout ça. Je voulais le retour de mes jours bienheureux, ces jours bien trop peu nombreux de rires sous le soleil, quand ma bien-aimée et moi nous marchions la main dans la main et que je pouvais sentir sa chaleur tout près de moi à la tombée de la nuit, quand les premières étoiles apparaissaient dans le ciel. Alors j'étais tellement ignorante de la douleur du monde, la douleur qu'un père cruel pouvait causer. La douleur de cœurs que l'on brise.

Je voulais que ma vie soit de nouveau belle. Je pensai aux choses qui se profilaient dans le futur, à ce que Zeus et ma mère me réservaient. Pourrais-je alors toujours me raccrocher au passé brillant et heureux, lorsque tout deviendrait bien trop lourd à porter ? Me souviendrai-je toujours qu'un jour ma vie avait été pleine et joyeuse, que j'avais senti, touché et vécu la beauté ? Cela me suffirait-il pour me consoler pendant toute mon immortalité ? J'étais tellement jeune, j'avais tellement peu d'expérience comparé à l'infinité qui m'attendait. Est-ce que les souvenirs de ces quelques mois, rendus flous par les siècles suffiraient ?

"Fille de Déméter..."

La voix était tellement faible, qu'au début je faillis ne pas l'entendre par-dessus le bruit des vagues. Mais les mots vinrent encore, comme de la musique : "Fille de Déméter..."

Jolies, tellement jolies... elles chevauchaient les vagues, leurs longs cheveux verts tressés avec des perles ou retenus par leurs peignes de corail. Leur yeux étaient laiteux et humides, leur peau élastique blanche comme le ventre des requins. Mes vieilles amies, les nymphes de la mer.

"Vous vous souvenez de moi ?" murmurai-je en tendant mes mains. "Ça fait tellement longtemps..."

Elle vinrent sur la rive, une par une. C'était une procession de demoiselles agiles aux sourires envoûtants. Elles m'enlacèrent, m'embrassèrent, murmurant à mon oreille et quand elles riaient, c'était le bruit de la marée.

"Nous n'oublions jamais, fille de Déméter. Tu nous as manqué."

Je les suivis dans l'eau et elles me tenaient surélevée, comme une reine sur son trône.

Quand j'étais enfant, elles emplissaient mes mains de morceaux de poterie polie par l'eau, de coquillages de toutes les couleurs et bien d'autres mystères des profondeurs. Elle le firent encore, amoncelant des choses étranges et brillantes sur moi. Bientôt, mes mains débordaient de trésors humides et luisants.

"Merci." murmurai-je. J'amenai le tout à la côte. Faisant un trou dans le sable chaud, j'enterrai tous mes trésors.

La peau mouillée de mon dos me picota et je me relevai, nettoyant le sable de mes mains et de mes bras. Le vent s'était levé et l'eau s'écrasait avec plus de force contre le sable et les rochers. C'était comme si en cognant contre la terre, l'eau pouvait donner forme à la poussière, à la pierre, la transformant en quelque chose de nouveau, de plus semblable à elle, liquide, transparente et changeante. Je me baissai et pris entre mes mains un peu d'océan. Les nymphes, silencieuses, me regardaient avec des yeux blancs qui ne clignaient jamais. Ça faisait tellement de temps que je ne les avais pas vues, mais elles se souvenaient de moi. Combien de temps faudrait-il pour qu'elles m'oublient ? Pour que le monde entier m'oublie ?

"Perséphone..." Une des nymphes de la mer effleura ma jambe de ses doigts palmés. Je frissonnai. Bien que la sensation n'était pas déplaisante, elle était surprenante.

"Nous n'avons pas de fleurs dans l'océan," me dit-elle. "Perséphone, pourrais-tu ramasser des fleurs pour nous ? Nous aimons tellement les belles choses, et les fleurs sont parmi les plus belles choses qui soient. Si tu nous ramènes des fleurs, nous pourrons faire des couronnes, pour nous et pour toi. Nous serions si belles ensemble." Encore une fois, elle toucha ma jambe. "Oh, ramasse-nous des fleurs, Perséphone !"

C'était un vœu facile à réaliser. L'eau coula le long de mon corps alors que je quittais l'océan. Je remontai ma tunique trempée sur mes cuisses. On pouvait voir les traces de mes pas à partir du rivage, comme si j'étais venue dans un coquillage géant, telle une créature nouvelle sortie des profondes écumes secrètes.

Il y avait une fleur près du rivage, étouffée par les herbes marines. Elle était blanche et simple. Elle n'était pas parmi les plus belles du royaume de ma mère, mais j'admirai sa ténacité, elle grandissait ici, sur le sable, loin de sa terre d'origine.

Qu'allait-il advenir de moi après ces instants volés ? Je ne pouvais pas y penser. Je ne pouvais pas.

Je trouvais des violettes et cueillis l'une des petites fleurs mauves.

Que me dirait Zeus ? Se souviendrait-il seulement de Charis ?

Je cueillis une autre fleur.

Hadès avait posé un baiser sur ma main... cette main. Elle l'avait couverte de poussière d'or. Je cueillis une autre fleur et regardai mes doigts. On pouvait encore y voir la trace dorée. Je voulais qu'elle y reste à tout jamais. Pour toujours.

Je cueillis une autre fleur.

"Rebelle-toi" m'avait dit Hermès.

Je cueillis une autre fleur.

Bientôt, ma jupe fut couverte de pétales et de feuilles dégageant des parfums doux et ensoleillés. Je serrais le tissu tout contre moi, les fleurs effleurant mes doigts et mes bras, douces comme de la peau. Je cueillis des fleurs et des fleurs, comme si j'avais été ensorcelée. Enfin, sortant de mon rêve, alanguie, je relevai la tête.

C'était une vallée qui m'était inconnue, un espace de terre rond, encerclé de toutes parts par des arbres. De l'herbe et des fleurs sauvages ornaient le sol. Je fis une pause au milieu, des fleurs s'échappant de ma jupe et fis demi-tour pour repartir. J'étais allée trop loin dans ma recherche enchantée. Je ne pouvais plus entendre le bruit de la mer.

J'avancai de quelques pas et c'est alors que je la vis.

Elle était rouge, d'un rouge brillant comme celui du sang des mortels. Je la voyais bouger, poussée par un vent que je ne pouvais pas sentir. Elle m'attira immédiatement.

J'avais besoin de cette fleur. J'avais besoin de la cueillir.

En avançant, je sentis la terre bouger sous mes pieds, comme du sable. Mais je tendis tout de même la main, pris sa tige verte entre mes doigts. Ses pétales étaient fins comme des parchemins.

Je la cueillis, la portai à mon nez, respirant son parfum. C'était une odeur douce, mais très légère, comme la lumière du crépuscule.

Je respirai son odeur encore et cette fois le sol céda sous mes pieds.

Je roulai, tombant dans un tourbillon de fleurs. La terre commença à se secouer comme un jument sauvage qui aurait voulu se débarrasser de moi. Je poussai un cri, m'agrippant d'abord à un buisson dentelé, puis à une racine brisée. Je lâchai prise, glissai, criai, certaine que j'allais être avalée par la terre de ma mère, comme si j'étais un grain de raisin. Le saurait-elle ? Pourrait-elle me retrouver enterrée si profondément ? Ou serais-je perdue à jamais, toujours consciente, telle une graine immortelle qui ne pousserait jamais ?

Mais soudain, les secousses et les dégâts cessèrent.

Ça s'arrêta.

Et je respirai, toussant un nuage de poussière.

La poussière semblait avoir un millier de tons différents et colorait les rayons du soleil couchant. Je me levai, ou plutôt essayai de le faire et remarquai que ma cheville droite formait un angle peu naturel. Les dieux ne sont pas invulnérables et mon os mettrait une heure ou plus à guérir. Je m'assis et retirai les pétales écrasés de ma jupe. J'avais déjà oublié la fleur rouge.

Je connaissais les tremblements de terre, j'en avais déjà ressenti avant. La terre se cabre et bouge comme un animal sauvage.

Mais ceci avait été différent... et étrange.

La poussière commença à retomber et j'étais assise à attendre, impatiente. Les ténèbres s'étaient formées au centre de la clairière. Lorsque mes yeux s'ajustèrent, je distinguai un trou gigantesque creusé dans la terre. Il était aussi grand que les portes du Mont Olympe.

Je l'entendis avant de le voir s'élever de l'ouverture béante avant de voir le métal tournant et les sabots luisants. Avec un bruit de tonnerre, je vis deux chevaux noirs harnachés sortir en trombe de l'énorme trou. Et derrière eux, un char lourd, noir comme une nuit sans étoiles.

Tenant les rênes était Hadès.

Je tombai à genoux, sentis ma cheville se tordre douloureusement sous moi. Les chevaux se cabrèrent, poussant leur cri vers le ciel noircissant, rejetant leur têtes en arrière comme des monstres. Quand le char se stabilisa, Hadès mit pied à terre et posa une main sur le cou de chaque animal, leur murmurant doucement. Leurs oreilles noires se tournèrent vers elle et peu à peu ils se calmèrent. Elle sourit avec une affection sincère.

De son char, Hadès sortit une volute, sombre et floue, enroulée sur elle-même comme une corde. Quand elle la toucha, elle se déroula, fine et longue comme un serpent. La volute brillait dans la lumière mourante alors qu'Hadès la serrait contre sa poitrine, avec autant de tendresse qu'une mère. Elle murmura quelques mots que je ne pus pas entendre et leva ses mains vers le ciel. La volute tourbillonna vers le haut et commença son ascension vers la voûte céleste. Elle scintilla, devint plus lointaine, puis finit par disparaître.

Hadès regarda le ciel pendant un long moment, alors que moi je la regardais, elle.

Quand elle ramena ses yeux vers le bas, pour voir les dégâts de la clairière, elle me vit par terre, sur un lit de fleurs mortes.

Son visage, était, comme la première fois, un masque de marbre blanc, impénétrable. Mais pendant une fraction de seconde, son masque laissa place à une expression, de la surprise ? De l'allégresse ? Je n'aurais pas pu le dire avec certitude, mais elle fit un pas vers moi, me saluant d'un geste de la main.

"Perséphone." dit-elle de sa voix qui était un murmure permanent. "Pourquoi... pourquoi es-tu ici ?"

"Je... cueillais des fleurs." Je rougis, me sentant puéride et d'un geste lamentable je lui montrai les pétales qui jonchaient le sol de la clairière. Elle fixa les tiges sans fleurs et les feuilles écrasées, sans comprendre.

"Cueillant des fleurs." répéta-t-elle.

"Pour faire des couronnes." marmonnai-je en me levant et faisant demi-tour pour repartir. Mais elle me retint en faisant deux pas et prenant mon poignet dans sa main. Je sursautai, surprise.

"Pardonne-moi." murmura-t-elle. Mais elle ne me lâcha pas, ses doigts souples et doux contre ma peau. Là, en étant si près l'une de l'autre et si loin de la foule du Mont Olympe, je sentis son odeur. Elle eut un effet apaisant sur moi. Elle avait l'odeur de la terre, douce et agréable, l'odeur d'étangs secrets et noirs, profonds et emplis de mystères. C'était une sensation obscure et familière.

Je me mordis la lèvre alors qu'elle baissait les yeux vers ma cheville. Ses sourcils se froncèrent et ses yeux s'emplirent d'inquiétude. "Mon arrivée t'a blessée."

Je secouai ma tête. "Je guérirai." Mais elle s'agenouillait déjà devant moi, touchant l'endroit enflé autour de ma cheville. C'était un toucher tellement doux qu'on aurait dit le battement d'ailes d'un papillon de nuit.

Sans un mot, Hadès se leva et s'éloigna de moi pour aller vers son char. Je la regardai, intriguée, alors qu'elle ouvrait une portière qui lui arrivait à la taille. Elle se pencha et prit une boîte grossière. Elle revint rapidement avec et s'agenouilla de nouveau devant moi.

"Ça ne te fera pas mal, je le promets." me dit-elle. Elle sortit de sa boîte la plus petite des fioles, ôta avec précaution le sceau. Elle fit couler sur ma cheville une petite quantité de liquide, froid et noir comme de l'encre.

Je regardai fascinée comment en quelques battements de cœur, ma peau bleue reprenait sa couleur naturelle et la blessure désenflait à vue d'œil. Je m'appuyai sur mon pied et ne ressentis aucune douleur.

"Remarquable." lâchai-je dans un souffle.

Hadès se releva et avec un sourire, remit le flacon dans sa boîte.

Je retins mon souffle en regardant la déesse de la mort. Je m'étais trompée. Elle était belle. La réalisation de sa beauté me fut presque douloureuse. J'eus peur qu'elle ne se rende compte de mon émoi, qu'elle me demande quel était le problème, alors je m'éclaircis la gorge, frottai mes yeux. Je cherchai des mots simples qui pourraient rompre le sortilège.

"Quel était ce liquide ?" demandai-je.

"Une simple goutte de la rivière Léthé, une rivière de mon royaume. Ses eaux sont imprégnées d'amnésie, d'oubli. Cette goutte," dit-elle en montrant d'un geste ma cheville guérie, "a fait que ton os oublie qu'il était brisé."

"Ah, astucieux ""

Elle se releva, la boîte sous le bras, et me sourit une nouvelle fois. C'était un sourire discret et timide, modeste. Je n'avais jamais rencontré un autre dieu ou une autre déesse aux manières aussi douces. Je la regardais fixement et je n'étais absolument pas désolée de le faire.

"Merci." murmurai-je. "Tu es vraiment quelqu'un de bon."

Elle haussa les épaules et son masque retomba de nouveau. J'en ressentis une douleur profonde comme une vieille racine. Je la regardai revenir vers son char, la boîte sous le bras. "Comme tu

l'avais dit, ta cheville aurait fini par guérir toute seule. Je n'ai fait qu'accélérer le processus. Après tout, c'est à cause de ma négligence si c'est arrivé."

"C'est... c'est comme ça que tu remontes depuis les Enfers ?" Je cherchais des mots, je voulais parler avec elle plus longtemps, la garder près de moi un peu plus, si possible. Je la suivis jusqu'au char, comme un chiot. Elle monta dedans. Je posai ma main sur le bord sculpté, comme si avec ce geste je pouvais la retenir.

"Non." me dit-elle, "Je ne monte à la surface que très rarement. La vraie porte vers les Enfers se trouve au cœur de la forêt des Immortels." Hadès fit un geste vers les arbres. Vers mon foyer. "Mais le chemin est long et j'avais une urgence sur les bras." Elle grimaça.

"Une urgence ?" Je me souvins de la volute qui serpentait, avec quelle douceur elle l'avait dirigée vers le ciel.

"Une âme est venue par erreur dans mon royaume. Son temps n'était pas encore venu. Alors je l'ai ramenée."

"Tu as fait tout ce chemin pour l'âme d'un mortel ?" Je ne pus pas cacher ma surprise. Je n'avais eu que peu d'interaction avec les humains, mais la plupart des dieux regardaient les mortels avec mépris, ou au mieux avec indifférence. Rares étaient ceux qui comme ma mère aimaient ceux qui les adoraient. Mais peu, et certainement aucun à ma connaissance serait prêt à entreprendre un tel voyage, depuis les Enfers jusqu'à la surface de la terre, pour le bien d'une seule âme.

"Bien sûr." me répondit-elle, "Son temps n'était pas encore venu."

Nous nous regardâmes pendant un long moment et je finis par sourire.

"C'était vraiment aimable de ta part." ma voix était venue faiblement, parce que je ne pouvais pas trouver de mots qui pourraient lui transmettre toute l'étendue de mon admiration.

Elle allait reprendre ses rênes, mais arrêta son mouvement. Elle approcha sa main du côté du char et prit l'une de mes mains, se pencha et effleura ma paume de ses lèvres.

Ma main était tâchée par la terre et le pollen jaune, et j'aurais voulu la retirer, gênée. Mais je ne pus me résoudre à rompre ce contact. Son visage se releva vers le mien, ses yeux noirs brillant.

Je contemplai ses yeux, me demandant quelles pensées ils pouvaient bien cacher.

Sa silhouette se dessinait sur les nuages. Les derniers rayons oranges et rouges du soleil couchant formaient un contraste avec la pâleur de sa peau, la noirceur infinie de son regard.

"Zeus va venir me voir aujourd'hui." mes mots me surprirent, ils m'avaient échappé. Mais je me sentais tellement en sécurité. Hadès avait été tellement bonne pour ce mortel et j'avais besoin de bonté. Alors, d'une voix hésitante, la tête baissée, je lui racontai mon histoire. Je lui parlai de Charis et de Zeus, des plans de ma mère pour moi. Je lui dis que Zeus tenait à me bénir et que je ne voulais rien qu'il puisse m'offrir.

Je lui dis que je n'avais nulle part où aller.

Quand j'eus fini mon histoire je ne me sentais pas mieux, mais il y avait quelque chose de nouveau et de clair parmi les ténèbres que j'avais en moi. Je le reconnus avec gratitude : c'était du soulagement.

Hadès n'avait pas dit un seul mot depuis le début de mon récit. Elle s'était contentée d'écouter. Mais elle ouvrit la bouche à présent, ses yeux brillants. Une seule larme coula sur sa joue et tomba sur ma main, où elle brilla. "Je suis tellement désolée, Perséphone."

Sa larme sur ma paume me sembla une chose précieuse.

J'étais épuisée, sans force, mais je la remerciai d'un geste de la tête et fis demi-tour. Quelqu'un d'autre savait, connaissait la fraude qu'était Zeus, ce qui était arrivé à Charis et ça, c'était déjà beaucoup.

"Attends."

Hadès me tira par la main et je sentis le battement de son cœur dessus.

"Crois-tu aux coïncidences, Perséphone ?" Elle pencha sa tête et je levai la mienne. Encore cette odeur, d'endroits sombres et mystérieux, d'eau calme. Les secrets de la terre. Elle n'attendit pas que je réponde, je ne savais pas comment le faire. Elle continua : "Je ne crois pas que les chemins se croisent par hasard. Je ne crois pas que deux personnes qui étaient destinées à voir leurs chemins entrelacés puissent tomber par hasard l'une sur l'autre, à peine un jour après leur première rencontre..."

Destinées ? Mon cœur martelait ma poitrine quand elle parlait, même si elle n'élevait pas sa voix au-delà du murmure.

"Perséphone," dit-elle sans me quitter des yeux, l'intensité de son regard me surprenant, "je peux t'aider."

"Mais... comment ? Il est impossible de... Zeus..."

"Viendrais-tu avec moi, en bas, dans les Enfers ?"

Mon cœur s'arrêta, cessa de battre le temps d'un souffle. Puis d'un autre.

"Viens dans mon royaume," me dit Hadès, "et tu seras libre."

"Hadès..." hoquetai-je.

Les implications du choix qu'elle m'offrait pesaient lourdement sur mon cœur. Voulais-je vraiment cela ? Pourrais-je quitter ma mère ? Ma forêt ? Est-ce cela qu'Hermès voulait dire, quand il me parlait de rébellion ? Sous la terre, on ne pourrait pas me retrouver. Zeus n'oserait pas me toucher là-bas. C'était sûrement ce qu'Hermès avait voulu dire. Mais comment pouvait-il le savoir ?

Je ne savais pas quoi faire et mon cœur battait lourdement contre mes côtes, attrapé, acculé.

Les problèmes de la journée me semblaient soudain insignifiants. Je reconnus dans ce choix le premier vrai choix auquel j'étais confronté de toute ma vie. Il était sacré, une chose nouvelle et jeune et je le pris avec soin entre mes bras, tout contre moi.

"Hadès." répétais-je. Je me perdis dans l'infini de ses yeux noirs, je voulais tomber dedans. Je voulais tomber dans la terre béante avec elle.

Mais je me souvins des mains tremblantes de ma mère.

"Je ne sais pas quoi faire. Puis-je avoir un peu de temps pour réfléchir ?"

J'eus peur qu'elle refuse. Je craignais qu'elle ne donne un coup sec à ses rênes et que la terre les avale tout entiers, elle et ses chevaux et qu'elle me soit perdue à jamais, laissant derrière elle uniquement son odeur et le fantôme de sa main sur la mienne.

Mais elle resta.

Elle se redressa et inclina la tête. "Bien sûr. Je t'en prie, excuse mon audace. Je suis consciente de ta douleur et j'ai du mal à la supporter. Si je peux t'apporter mon aide, de quelle façon que ce soit, Perséphone, je le ferai volontiers."

Je fermai les yeux quand ses lèvres effleurèrent ma paume. Même dans la lumière du crépuscule, je vis la fine couche dorée, marquant comme un tatouage sur ma peau les endroits où elle me touchait. Elle prit les rênes et les chevaux commencèrent à s'agiter, anticipant leur longue descente. Ils tenaient leurs têtes noires hautes, roulant des yeux.

"J'attendrai ta réponse." me dit-elle. Je mis ma main sur mon cœur.

"Merci." J'arborai un sourire, petit et triste. "Ma mère avait raison sur toi."

Elle inclina la tête, haussant un sourcil. "Déméter a parlé de moi ?"

"Elle m'a dit que tu étais différente. Que tu étais quelqu'un de bon. Tu l'es avec moi."

Quelque chose qui ressemblait à de l'amusement releva les coins de ses lèvres. "Si tu me le permets, Perséphone," murmura-t-elle d'une voix tellement basse que je dus m'approcher pour entendre ses mots, "je pourrais être encore meilleure."

Je pressai mes doigts sur mes lèvres.

Ses mots restèrent suspendus entre nous alors qu'elle leva sa main en signe d'adieu. Les chevaux hennirent et se cabrèrent et le char entier trembla alors qu'il disparaissait dans la fosse béante à mes pieds. Le cri des chevaux persista longtemps après que les animaux et Hadès aient disparu.

La terre trembla sous mes pieds, mais beaucoup plus calmement cette fois. La bouche géante ouverte dans la terre se referma, comme cousue par la main invisible d'une couturière.

Abasourdie, je quittai la clairière, recherchai l'océan. Avance, m'ordonnai-je. Ne regarde pas en arrière.

Je ramassai de nouveau quelques fleurs et les apportai aux nymphes des mers.

Elles me tressèrent une couronne, comme elles l'avaient promis et je la portai, acceptant leur flatteries et leurs accolades. Mais mon cœur était parti quelque part où je n'avais jamais mis les pieds. Les nymphes essayèrent de me ramener, me chantant des chansons sur la mer, caressant mes bras de leurs mains polies comme des coquillages. L'eau me chatouillait les jambes et je pouvais sentir le sel sur mes lèvres.

Je fis demi-tour.

"Reste un peu avec nous." me supplièrent-elles, "S'il te plaît, fille de Déméter."

"Je dois rentrer chez moi." dis-je. Puis je partis, les étoiles guidant mon chemin.

Trois : Le départ

Zeus ne vint pas ce jour-là, ni le suivant ou celui d'après. Déméter se rongea les sangs, faisant les cent pas dans sa charmille. La préoccupation la rendait distraite et ses fleurs produisirent des fruits vénéneux et ses vignes s'entrecroisèrent pour former des nœuds impossibles. Je pris de la distance, me réfugiant dans la forêt des Immortels.

J'avais trouvé un petit trou accueillant dans le tronc d'un arbre bienveillant, où je me pelotonnais, accumulant mes pensées comme un écureuil accumule des noisettes.

"Tu as la tête ailleurs." me murmuraient les nymphes de ma mère, me tirant par les mains et les vêtements. Elles s'inquiétaient pour moi. Elles savaient qui était mon père. Elles savaient que Zeus allait revenir tôt ou tard. Peut-être le savaient-elles encore mieux que moi, car certaines d'entre elles détournaient le regard quand elles me croisaient. J'essayais de rester seule, de me trouver des coins tranquilles où je pourrais m'isoler avec mes sentiments contradictoires.

Le quatrième jour, il revint.

Je rentrai dans la charmille de ma mère pour la voir en train d'embrasser passionnément un étranger.

Zeus.

Il se releva, grand, trop grand pour les dimensions modestes de notre petite maison. Mais les murs et le plafond grincèrent comme un être vivant, s'accommodant à sa taille. Zeus s'essuya la bouche du revers de la main, pendant que ma mère, le souffle court, raccommoiait sa tunique sans un mot ou un regard vers moi.

Je jetai un regard noir à Zeus qui me fixait avec une expression pour le moins peu paternelle. Mon ventre se souleva, empli de haine. Je serrai les poings et fit un pas en arrière pour chaque pas qu'il faisait vers moi. Il s'arrêta et nous nous dévisageâmes. C'était presque comique et un rire hystérique semblait bouillonner en moi. Je le retins.

"Fille de Déméter." laissa-t-il entendre d'une voix humide. Mes yeux se rétrécirent alors que je luttais de toutes mes forces contre le besoin de nier cette appellation, le besoin de lui dire que ce n'était pas mon nom. La tension entre nous grandit comme une vigne tenace.

Enfin, ma mère intervint.

"Dis bonjour à ton père, Perséphone."

Je me mordis la langue avec tellement de force que je sentis le goût du sang dans ma bouche. Je ne pouvais pas, ne voulais pas lui adresser la parole. Mais il interpréta mal mon silence.

"L'enfant est timide, Déméter." rit-il en tendant sa main vers mon épaule. Je tressaillis quand ses grandes mains tapotèrent mon dos, effleurant la peau dénudée et restant trop longtemps là. "Tu as grandi. Bien grandi. Je suis impatient de te faire part de ma surprise."

Je tournai mon regard vers ma mère et ses yeux rencontrèrent les miens. Ils étaient étrangement clairs... non, vides. Ses mains tremblaient tellement que les contours n'en étaient pas nets. J'inspirai, j'ouvris la bouche, mais juste à ce moment Zeus laissa échapper un rire tellement tonitruant que je dus couvrir mes oreilles, frappée d'horreur. La charmille vibra : les feuilles tremblèrent sur les vignes ; mon cœur trembla dans ma poitrine.

"Nous avons préparé une place pour toi au Mont Olympe." dit-il en souriant une fois que le vacarme eut cessé. "Tu viendras vivre avec moi, vivre dans mon palais au Mont Olympe avec le reste de ta famille immortelle." Il ouvrit large ses bras, avec la générosité de quelqu'un qui m'offrait un immense cadeau.

Je composai mon visage de mon mieux, mettant difficilement les mots dans l'ordre pour en comprendre le sens. Ma mère était debout et regardait avec ses yeux qui ne clignaient pas. Des larmes avaient commencé à couler sur ses joues, témoins de la vérité de ce qui venait d'être dit.

"Perséphone..." Elle toussa faiblement dans sa main lorsque sa voix se brisa. "Je t'ai élevée, je t'ai enlevée parce que je ne pouvais pas supporter l'idée d'être loin de toi. Mais maintenant tu dois apprendre l'histoire et les traditions du Mont Olympe, sa culture et comment te tenir correctement, toutes ces choses que tu ne pourrais jamais apprendre ici sur terre, avec moi."

En l'écoutant, je ne pus m'empêcher de penser à ces oiseaux parlants qui répètent des phrases sans qu'il n'y ait vraiment de sens dans leurs mots. Je savais qu'elle ne le pensait pas vraiment, qu'elle n'en croyait pas un seul mot et qu'elle ne voulait pas de cet avenir pour moi. Je la connaissais comme mon propre cœur. Ces mots étaient ceux de Zeus, pas les siens.

Malgré cela, elle continua avec tristesse : "Tu seras tellement plus heureuse sur le mont Olympe."

Je ne pus m'en empêcher ; j'éclatai de rire.

Déméter secoua la tête, comme pour nier ses mensonges et cacha son visage entre ses mains, fermant ses yeux.

Je reculai jusqu'à toucher la charmille, sentant les branches contre mes épaules.

J'allais devenir la nouvelle attraction des immortels. Le nouveau jouet brillant de Zeus. Ma mère le savait aussi bien que moi, mais que pouvait-elle faire pour l'éviter ? Dans sa tête, Zeus était un roi. Zeus obtenait ce qu'il désirait. Zeus avait gagné ma vie dans un jeu.

Encore des mensonges.

En réalité, Zeus avait rendu mon choix beaucoup plus simple.

La peur parcourut mon échine, mais ma langue s'activa avant même que je ne sache exactement ce que j'allais dire. "Père." Ce simple mot avait un goût de bile, mais je me forçai à rendre mon ton courtois. "S'il te plaît, je dois faire mes adieux. Permets-moi de rester une nuit de plus pour dire au revoir à ma mère, à mes nymphes. Je les aime tellement que je ne peux pas supporter l'idée de les quitter aussi brusquement."

Je n'avais jamais vraiment adressé la parole à Zeus avant et il m'examina pendant un long moment tendu. Ma mère pâlit, se mordit la lèvre en se tordant les mains.

"Très bien, tonna-t-il enfin, une nuit. Je reviendrai demain te chercher. Jusqu'alors..." Il disparut dans un nuage doré, suivi d'un éclair.

Il avait disparu si brusquement que j'aurais presque pu croire qu'il n'avait jamais été là, si ce n'était par la puanteur d'ozone qui brûlait mes narines. Si ce n'était par l'expression malheureuse de ma mère.

"Perséphone..." Elle avait l'air tellement fanée et perdue... Déméter déesse de toute la terre. Je fermai les yeux, et passai une main sur mon visage tentant de calmer les battements de mon cœur. Elle me prit dans ses bras. Elle pleurait. Tout allait si mal. Ma mère sentait comme lui, son odeur dorée. Cette puanteur faillit me rendre malade, mais je la serrai avec force.

"Je ne sais pas quoi faire." murmura-t-elle d'une voix tremblante, "Je ne sais pas comment te sauver."

"Je sais comment."

J'embrassai son front, entrelaçai nos doigts. Ses yeux me posèrent des questions mais je ne pus lui apporter aucune réponse. Quelles conséquences aurait pour elle l'acte désespéré que je m'apprêtais à commettre ? Zeus se vengerait-il d'elle ? Comprendrait-il (ou voudrait-il même savoir) que j'avais fait cela de mon propre chef et qu'elle n'y était pour rien ? Elle ne devait pas savoir où j'allais, ce que j'allais faire, parce qu'il fallait qu'elle reste innocente, au-delà du moindre reproche.

Je lui dis : "Je t'aime, mère.". Elle hocha la tête une fois, deux fois, puis prit ma main entre les siennes cherchant quelque chose au plus profond de mes yeux. Puis, sans un mot elle fit simplement demi-tour et partit.

Je tremblais. Je m'agenouillai sur le sol doux et humide de notre demeure, inspirant profondément le parfum vert.

Ce moment m'appartenait, à moi et rien qu'à moi.

Je me souvins de la façon dont Hadès avait pris ma main et avait pleuré.

Elle était étrange et c'était une étrangère que j'allais suivre dans le royaume des morts et des ténèbres. J'allais abandonner tout ce que je connaissais pour la possibilité...

La possibilité de quoi, Perséphone ?

Je me mordis la lèvre avec force, et comptai mes respirations. Il y avait quelque chose de rassurant dans la neutralité des chiffres.

La liberté.

C'était ce que je voulais. Allais-je la trouver dans les Enfers ?

Hadès était quelqu'un de bon, cela je le savais sans le moindre doute. Elle avait pris ma main comme si elle avait été cassée et qu'elle était la seule personne à pouvoir la réparer. Elle m'avait fait sentir comme une chose précieuse et rayonnante. Il y avait quelque chose de profond, de

sombre et de terriblement beau en elle. Quand je repensai à ses yeux tristes, mon cœur fit un petit bond.

Dans une vie sans choix, ce simple acte effronté pourrait me dévoiler le début du chemin vers la liberté à laquelle j'aspirais plus que tout autre chose sur (ou dessus) la terre.

"Rebelle-toi." murmurai-je en me relevant. Je regardai tout autour de la charmille, fixai un long moment les fleurs adorées et familières et toutes les belles choses, les bougies et les pierres précieuses que ma mère et moi avions accumulées pendant les années que nous avons partagées. Je savais que je n'allais rien prendre, il n'y avait rien dont j'eus besoin. Je n'aurais pas besoin du beau peigne en coquillages ou les colliers de perles que les nymphes des mers m'avaient offerts. Je n'avais pas besoin de la première fleur que ma mère avait fait fleurir pour moi et qui était encore aujourd'hui préservée, aussi parfaite qu'au premier jour. Peut-être serait-elle plus utile à ma mère. Peut-être pourrait-elle la consoler.

Je pris mon courage à deux mains et quittai la charmille, pénétrant dans la forêt des Immortels, seule et les mains vides.

Je ne pouvais pas me résoudre à laisser ma mère me voir partir et je ne pouvais pas lui dire au revoir. Son expression désespérée et ses mains tremblantes hantaient déjà mes souvenirs. Il valait mieux pour les deux que je disparaisse tout simplement, comme une étoile s'évanouissant avec la venue du jour.

Je parcourus la rangée d'arbres et trouvai le grand chêne. "Adieu." murmurai-je au tronc rugueux en l'enlaçant. Il m'avait soutenue du début jusqu'à la fin.

Je suppose que j'ai toujours senti où était l'entrée des Enfers. C'était le lieu que moi, ainsi que tous les autres habitants de la forêt, évitions instinctivement. Maintenant, je pénétrais dans la partie la plus profonde de la forêt des Immortels, sur ces sentiers sombres et pleins de ronces que d'habitude je contournais, où je ne m'aventurais jamais. La végétation était trop dense, étrange, et des animaux aux grands yeux s'immobilisaient et me regardaient passer comme si j'étais un fantôme.

Le sentier serpentait sous les branches noueuses qui s'entrecroisaient au-dessus de ma tête. Je me souvenais des moments où je riais et je courais avec les nymphes et comment le silence retombait entre nous lorsque nous nous approchions de ces chemins, comment nous ne pouvions jamais nous résoudre à y entrer, ou même à rester là.

À présent, mon cœur martelait dans ma poitrine alors qu'une force invisible me repoussait, m'exhortait à faire demi-tour, à retourner vers ma vie de lumière. Mais je continuai avec obstination. Les arbres autour de moi devenaient plus vieux et resserrés et du lierre me faisait trébucher à la moindre occasion.

Peu à peu, l'air lui-même changea. C'était la sensation d'une respiration que l'on retient, d'une grandeur imminente. Les arbres étroitement entrelacés laissèrent la place à une grande clairière dégagée.

Je m'arrêtai.

Les arbres aux alentours projetaient des ombres qui vacillaient sur le sol de terre battue, et là-bas au loin... je la vis à la lueur mourante du soleil et à celle naissante des étoiles. C'était une entrée

en pierre dont le chemin se perdait dans les ténèbres, assez large pour laisser passer un char tiré par une paire de chevaux. Les colonnes étaient vieilles, plus vieilles que ce que je pouvais imaginer. Le granite lisse et gris de la coupole semblait avoir été taillé avec la ressemblance d'hommes et de dieux du début des temps. Le début de tout. Une rafale d'air glacial s'éleva des profondeurs sombres et vint jouer avec mes cheveux, caressant mon visage des ses doigts glacés. On aurait presque dit qu'elle m'appelait.

Mon regard fut attiré, comme ensorcelé par le grenadier, seule plante qui fleurissait près de l'entrée, ou, pour être plus précise, qui faisait partie de l'entrée elle-même. Les racines et la roche étaient entremêlées, inséparables. L'anxiété de ma future descente inéluctable me serra le cœur, fit trembler mes genoux et je dus m'appuyer contre l'arbre en quête de soutien.

Mes doigts effleurèrent la douce courbe rouge d'un fruit et je sus avec ce seul contact qu'il était mur. Je le cueillis, le soulevant dans ma main, ressentant son poids rassurant. Ça appartenait au royaume de ma mère, oui, mais ça faisait partie du mien aussi. Alors que je laissais tout derrière moi, je rangeai le fruit dans un pli de ma tunique. De la nourriture pour mon voyage, me dis-je. Mais bien entendu, je n'avais pas besoin de manger. J'étais tout simplement effrayée et je voulais avec moi quelque chose que je pourrais tenir, sentir et goûter, qui me ferait penser à la terre, aux choses qui poussent, à la lumière. La lumière qui créait les grenades. J'avais besoin de porter un peu de cette lumière avec moi, alors même que je renonçais à elle et que je choisissais les ténèbres.

Je fis un pas à travers le seuil qui séparait le monde du haut et celui du bas. Il y avait une immensité devant moi et l'air me fit frissonner. Mais je ne reculai pas, je ne pouvais pas le faire. Les cheveux se dressèrent à la base de ma nuque et, une main sur la roche froide, je m'avançai, mon pas au début hésitant devenant un peu plus rapide. Je descendis, descendis, descendis.

Le temps passa, combien, j'aurais été incapable de le dire. Je fus bercée dans un état second, mes pas aussi involontaires que les battements de mon cœur. Je pouvais voir, mais à peine. Tout était froid et immobile. Soudain, un bruit me fit sursauter. C'était un bruit de sandales sur la pierre. J'attendis dans l'obscurité, plissant les yeux. Une silhouette se détacha du décor sombre, s'approcha de moi, se matérialisant en la forme scintillante et chatoyante d'un jeune homme qui s'avançait une main sur le mur de pierre.

Hermès. Il illuminait l'espace autour de nous d'une douce lumière.

"Tu as commencé sans moi." dit-il en époussetant sa tunique. "Ils ne commencent jamais sans moi."

Je tressaillis. "Que fais-tu ici ?" La peur monta le long de mes os s'y accrochant comme une sangsue. Un autre Dieu dans cet endroit perdu des dieux ? Zeus l'avait-il envoyé ? C'était peu probable, mais...

"Ne sois pas bête." Hermès me tapota le front et haussa un sourcil. "Hadès m'a envoyé te chercher. Je suis ici pour te prendre et t'amener aux Enfers."

"Je n'ai pas besoin que l'on me prenne, je suis déjà en route." Ma voix laissait entendre plus de bravoure que ce que je ne ressentais. beaucoup plus brave que ce que je ressentais. Quelque chose dans ses yeux brillants se radoucit.

"Dans ce cas, permets-moi de t'accompagner, Perséphone." J'étais sûre qu'il pouvait sentir ma peur, mon inquiétude. Il m'offrit un bras que je pris avec un sentiment de soulagement. J'étais contente de sa présence. La tension de mon dos diminua et je relâchai une respiration que je ne m'étais même pas rendue compte que je retenais.

Hermès m'adressa un clin d'œil et pointa vers ses pieds. Des ailes apparurent à ses sandales, blanches comme celles d'une colombe. Il m'attrapa par la taille, me posa sur sa hanche comme si j'avais été une enfant, et nous nous envolâmes. Ma vision devint trouble. Mon estomac resta en arrière et avec un petit cri, je cachai mon visage contre son épaule. Il rit : "Tu es totalement en sécurité, je te l'assure."

Et puis, un instant plus tard...

"Tu peux lâcher." Me dit-il en riant encore. Je me décrochai de lui, retrouvant un sol solide sous mes pieds et j'ouvris les yeux.

Nous étions dans une caverne étroite, éclairée par des torches qui brûlaient d'un étrange feu vert. L'espace devant nous s'étendait pour se fondre dans une masse noire sans fin. Je me demandai à quelle profondeur nous étions et le poids de la terre, ma terre, sembla tout à coup peser lourd sur mes épaules et ma tête. Une sensation d'étouffement m'envahit soudain, j'étais tellement loin des espaces ouverts et du ciel infini de ma forêt. En respirant de grandes bouffées d'air, je posai ma main sur mon cœur pour calmer ses battements.

Hermès tapa du pied et les petites ailes se replièrent.

"Nous y sommes ?" demandai-je. "C'est ici, les Enfers ?"

"Presque." Il s'étira de toute sa longueur, tendant ses mains au-dessus de sa tête et se pencha en avant en secouant ses bras. "J'ai un peu frimé," avoua-t-il avec un grand sourire, "normalement la descente dure un peu plus longtemps. Mais tu étais tellement tendue que je ne voulais pas prolonger le voyage."

"Oh, merci."

"C'était la moindre des choses que je pouvais faire pour toi." Il me fixa un moment en souriant. "Tu t'es bien débrouillée, Perséphone, tu y es presque."

"Où sommes-nous ?"

Il eut un geste large. "Ceci est le hall qui te mènera à la porte qui te mènera à la rivière qui te mènera aux Enfers," fit-il en montrant les interminables couloirs. "Toujours tout droit, tu ne pourras pas le rater."

Nous nous avançâmes ensemble et je comptai les torches au rythme de nos sandales battant la pierre froide. J'abandonnai au bout de deux mil quarante trois et nous semblions toujours aussi loin de tout.

"Je ne pourrai t'accompagner que jusqu'à la porte d'entrée," murmura Hermès au bout d'un moment.

"Est-ce encore loin ?"

Il pointa du doigt.

Mon visage était à deux doigts d'une grille en métal sombre. Elle n'était pas là l'instant d'avant, j'en étais sûre. Les barreaux qui se finissaient en pointe étaient couverts d'une sorte de mousse que je n'avais jamais encore rencontrée, elle avait une lueur verte sous les torches. Je touchai la grille, hésitante. Le métal brûla ma peau mais la porte s'ouvrit vers l'intérieur, sans le moindre bruit.

L'air avait une odeur d'eau sombre, de choses oubliées. L'odeur d'Hadès.

"Eh bien, c'est toujours un plaisir de te croiser, Perséphone. Bonne chance." Hermès commençait à se retourner pour partir, mais je l'attrapai par le bras avec tellement de force qu'il eut une légère grimace de douleur.

"S'il te plaît, Hermès, ne me laisse pas seule." murmurai-je. "S'il te plaît."

"Tu sais que tu es mignonne quand tu boudes ?" Il flottait légèrement sur le sol, les ailes de ses sandales battant rapidement. Il se pencha et posa un baiser sur ma joue. "Tu dois rentrer dans les Enfers seule, Perséphone. Comme un voyage symbolique, si tu veux."

"Mais j'ai peur."

Il rompit mon étreinte, recula dans les longs couloirs noirs, son visage se fondant dans la lumière verte fantomatique.

"Bien sûr que tu as peur." L'écho de ses mots parvint jusqu'à moi. "Tout ceci n'aurait pas la même valeur s'il n'y avait pas de prix à payer."

"Hermès !"

Il disparut.

J'étais seule, au commencement des Enfers.

J'attendis.

Je ne sais pas ce que j'attendais, mais j'attendais. Peut-être attendais-je qu'il revienne, qu'il me dise qu'il me taquinait et que bien sûr il allait me guider jusqu'à Hadès, jusqu'à son palais... ou sa caverne, ou quel que soit l'endroit où elle vivait là-dessous. Mon courage hésitant s'était évanoui avec mon demi-frère.

Il ne revint pas et je finis par me sentir ridicule à être là, debout, à attendre que l'on me sauve.

Je me mordis la lèvre, me retournai et traversai la porte, passant de pierre à encore plus de pierre. Rien ne semblait avoir changé, mais le tiraillement de l'air était plus pressant à présent, froid et appâtant. Il s'enroulait autour de mes jambes et j'obéis à cet ordre, impatiente d'en finir, d'être arrivée, de revoir Hadès. Bientôt, je commençai à courir.

Il n'y avait rien d'autre que la route interminable, le vent frais, le feu vert et le sol dur sous mes pieds douloureux. Je m'arrêtai une ou deux fois, tapant les murs escarpés avec mes paumes pour exprimer ma frustration. Mais pas une seule fois je n'envisageai de faire demi-tour. Si ce tunnel était infini, je marcherai à jamais.

Alors, je sentis l'eau.

Je faillis tomber dans la masse d'eau noire et tourbillonnante qui venait lécher mes pieds, mais je réussis juste à temps à me rattraper, serrant la paroi rocheuse avec tellement de force que les jointures de mes doigts blanchirent. Devant moi s'étendait une large rivière. J'arrivais à distinguer l'eau mouvante, et au-dessus une seule masse faite d'un néant de ténèbres.

Pour pénétrer dans le royaume des morts, il faut traverser la rivière Styx. Je savais cela, j'avais entendu ici et là des histoires là-dessus, mais je n'avais jamais prêté grande attention aux coutumes des mortels en ce qui concernait la mort. Il y avait des histoires sur un batelier mystérieux, Charon, qui assurait le passage contre deux pièces d'or. Je n'avais pas de pièces d'or, je n'avais rien de précieux. Je sentis la panique commencer à monter. Je ne pourrais pas traverser. Je serais coincée à jamais ici, au seuil entre deux mondes. Au milieu de nulle part.

Des murmures. Des murmures distants et vides. Graduellement, ils devinrent plus précis. Au début, il étaient étouffés mais bientôt mes oreilles furent envahies par le son croissant. Le bruit m'entoura comme le vent et je me sentis tour à tour attirée et repoussée par les minuscules voix pressantes. Quand les dernières syllabes ricochèrent, diminuèrent et disparurent, je ressentis leur absence, me sentant soudain effrayée par le silence. Je frissonnai m'éloignant de l'eau clapotante.

Il poussait, à l'aide d'une perche, une barque qui aurait dû couler mais qui flottait. Je ne pouvais pas le voir, pas vraiment. Son apparence changeait sans cesse. À un moment c'était un vieillard barbu, puis un squelette avec des lambeaux de peau qui pendaient de ses côtes, puis un petit enfant triste.

"Bienvenue dans les Enfers." dirent les murmures. Comme avant, je me rendis compte qu'ils étaient faits de centaines, de milliers de voix différentes amalgamées en une seule. Il/elle, Charon, me tendit une main squelettique. "Les pièces pour le passage."

Je reculai. C'était horrible, beaucoup plus que ce que j'aurai pu imaginer. Mon cœur semblait avoir oublié de battre. Ma bouche était sèche, ma langue inutile. Je toussai et balbutiai : "Je n'ai pas de pièces. Mais Hadès m'a invitée à..."

"Peu importe pourquoi tu ici, ce qui importe c'est que tu y sois." Il y avait de l'amusement dans le chuchotement lent. "Tu dois payer, sinon il n'y a pas de passage."

"Que puis-je vous donner ? Que prendrez-vous ?"

"D'un mendiant mort j'ai reçu un œil." Et dans le maelström de chair de d'os je vis un seul œil bleu qui me fixait, brillant. "D'un autre j'ai reçu un cœur." J'entendis soudain les battements, beaucoup trop lents. "Quelle partie de ton corps peux-tu me donner Perséphone, que je ne possède pas déjà en plusieurs exemplaires ?"

Je sentis le désespoir me gagner, pensai à toute vitesse. Mes mains pressées contre mes clavicules effleuraient mon cou. Je pris des poignées de cheveux ébène.

"Prendriez-vous ceci ?" Les cheveux ruisselaient sur les paumes de mes mains, leur teinte bleutée reflétant la lueur verte des torches derrière moi. L'œil bleu m'étudia longuement alors que j'offrais mes cheveux au batelier du royaume des morts.

"Marché conclu." Ce fut rapide, bien que non sans douleur. Je touchai ma joue et je sentis le sang couler de la fine coupure que Charon avait faite avec sa lame. Il tint les boucles sombres dans une main et les murmures s'élevèrent de nouveau, devenant beaucoup plus forts à présent,

beaucoup plus plaintifs, jusqu'à devenir une longue lamentation. Je me sentais nue, j'avais terriblement froid, mais je quittai la terre solide pour aller sur le bateau. Charon poussa son embarcation à travers l'eau sombre.

À un moment, j'entraperçus mes cheveux sur la tête toujours changeante de Charon alors qu'il naviguait sur la rivière. Cette vue me retourna l'estomac et j'écartai mon regard, le portant vers les ténèbres devant nous ou en bas, vers l'eau. Ce n'étaient que des cheveux. Ils repousseraient. Ils devaient repousser. En tout cas je l'espérais, n'ayant jamais coupé mes cheveux, je ne pouvais pas en être certaine.

Je me souvins des mots d'Hermès sur le prix du choix et je me rendis compte que j'avais effectué mon premier paiement.

Le trajet ne se passa pas totalement en douceur. Nous heurtions des choses qui faisaient trembler les planches de la barque et qui secouaient mes pieds. Le son des chocs était humide, ce que nous touchions était solide. Je pouvais voir des visages sous l'eau, des mains tendues, comme dans une prière. C'étaient des âmes noyées, des corps dans les vagues. Je fermai les yeux, me frottant les bras pour tenter de me réchauffer.

Quand nous fûmes proches de la côte, je quittai maladroitement la barque et descendis sur le sol rocheux. Charon, sans un murmure fit demi-tour et poussa la barque avec sa perche, se perdant dans les ténèbres de l'autre côté de la berge. Je restai debout, tremblante, à le voir disparaître. Une fois calmée, que mon cœur avait ralenti, je me tournai pour faire face à ma destination : le royaume des morts.

C'était une terre plate et vide qui s'étendait aussi loin que portait mon regard. Malgré les torches, il y avait des ténèbres sur et tout autour de moi. À l'horizon, on pouvait voir se dresser une structure haute et grêle, un rassemblement de tours, de donjons et de sentiers hauts et larges qui s'entrecroisaient comme s'ils avaient été dessinés par le rêve d'un architecte fou. Le Mont Olympe était quelque chose que les mortels avaient imaginé pour nous, rendu réel grâce à leurs croyances. Ceci était une création qui dépassait tout ce qu'un mortel pouvait conjurer. C'était tellement chaotique que lorsque je tentais de suivre le chemin de ce labyrinthe de ponts et d'escaliers, j'avais mal aux yeux. Les tours étaient étroites et hautes, pour la plupart inclinées. Était-ce du marbre ? Toute la structure semblait se courber, comme un animal estropié. Cette chose en ruines devait être la demeure d'Hadès. Le palais des Enfers.

J'hésitai, effrayée.

À travers la plaine sombre je pouvais entendre une avalanche de voix, encore des murmures, bien qu'ils aient quelque chose de moins désespéré que le langage chaotique de Charon. Je m'enlaçai moi-même, transie de froid et je forçai mes jambes à s'éloigner de l'eau pour se rapprocher du palais blanc. Et, je l'espérais, d'Hadès. La chair de poule recouvrait tout mon corps, un frisson me parcourait l'échine de haut en bas, comme si quelqu'un d'invisible frottait sa main glaciale contre mon dos. Il fallait que j'en finisse. J'avais besoin de me reposer. Tendue et fatiguée comme je l'étais, en entendant les voix décharnées, j'eus peur de perdre la raison. "Tu es bientôt arrivée." me murmurai-je en pressant le pas.

Le palais était en marbre, d'un blanc pur et, en m'approchant, je pus y voir des crevasses, tellement de crevasses... L'une des plus petites tours s'était effondrée et était réduite en miettes, formant à présent un triste chemin pavé. Je contournai les morceaux tranchants, puis m'accroupis

pour ramasser un éclat de marbre froid et doux qui se désintégra lorsque je le serrai. Ici, tout, même les pierres, était mort ou en train de mourir. Je pouvais sentir la mort, les morts tout autour de moi. Je sentais leur regard posé sur moi, j'entendais leurs voix qui parlaient de moi. Mais je n'en voyais aucun, pas encore, et je leur en savais gré pour cela. Je rentraï dans un tunnel bas dans la tour cassée et je me retrouvai devant un escalier qui montait vers l'entrée du palais.

Si j'avais pensé qu'Hadès serait à l'entrée pour m'accueillir, s'inclinant et me faisant entrer avec un sourire, j'aurais eu tort. Personne n'était là. Je m'arrêtai à la porte, hésitante, mon cœur battant plus rapidement que les ailes d'un colibri.

"Hadès ?" Je me maudis intérieurement lorsque ma voix trembla. J'inspirai profondément, me rappelant que j'avais accompli ma quête, que j'avais fait ce qu'aucun dieu avant moi n'avait osé faire. J'avais peur, mais j'étais ici, libre de Zeus, et ça c'était, ça devait être, assez.

"Hadès ? Es-tu ici ?" Je réussis à prendre mon courage à deux mains pour crier ma question. L'écho de ma voix me revint, comme une réponse qui voudrait me railler : es-tu ici, es-tu ici...

"Très bien." murmurai-je. Puis je rentraï sans invitation dans le palais des Enfers.

Les couloirs tournaient et pivotaient dans tous les sens comme les tunnels sinueux d'un terrier de lapin. Je pensais aller dans une direction, juste pour me retrouver à dévier le long d'une grande courbe jusqu'à ce que je me rende compte que j'avais tourné en rond et que j'étais revenue au point de départ. C'était à en devenir fou, mais je n'avais pas la force de ressentir de la colère. Je gardais ma main sur le mur de marbre et je marchais de haut en bas, de droite à gauche, espérant trouver Hadès, craignant de trouver quelque chose de terrifiant.

Quand je me rapprochai du tournant d'un couloir, j'entendis de la musique et je fis une pause pour l'écouter. C'était une mélodie de cordes, douce et apaisante. Elle m'attira vers l'avant. Je jetai un coup d'œil de l'autre côté du virage dans l'entrée d'une grande pièce.

Elle était habillée en noir, tout en noir, à la mode des hommes mortels. Ses pieds étaient nus sur le sol dallé de pierre et elle avait ramené ses cheveux en torsades à son dos. Elle ne m'avait pas vue. Elle bougeait en décrivant des arcs gracieux à travers la pièce. Elle dansait, me rendis-je compte en admirant ses gestes délicats et fixant comme hypnotisée le nuage de lumière qu'elle tenait entre ses mains, le faisant tourner, le lançant et le rattrapant. En l'air, il se séparait et se refusionnait, changeant sa forme en anneau, en orbe, en pluie de lumière, rompant la noirceur de l'espace. Et la musique, elle venait de partout et de nulle part. Je la sentais par terre, dans les murs, à l'intérieur de moi-même.

J'en eus le souffle coupé et sans doute dus-je faire un bruit, car soudain le silence retomba. Elle s'immobilisa, à demi tournée vers moi, son regard dirigé vers mes yeux, ses lèvres légèrement entrouvertes dans une expression de surprise. Surprise que je sois là, me dis-je, épiant dans les couloirs du palais de son royaume profond et ténébreux.

"Bonjour." murmurai-je. J'eus une soudaine envie de rire, ce mot semblant tellement ordinaire et déplacé. Mes jambes tremblaient mais je soutins son regard avec un demi-sourire. "Je suis venue."

"En effet." dit Hadès en se redressant. Avec un rapide mouvement de ses doigts, le nuage de lumière s'évapora. Elle resta debout, immobile pendant un long moment, puis hésitante, comme incertaine, elle ouvrit ses bras.

Ça me semblait être un rêve, tout ce qui était arrivé : ma descente, les horreurs du Styx, la danse de lumière d'Hadès. Mais le battement de mon cœur était tellement fort que je pouvais non seulement l'entendre mais aussi le sentir, ma tunique était humide et souillée et mes cheveux... je pressai le peu qui me restait contre ma nuque, soudain gênée de mon apparence alors que j'étais devant la déesse des Enfers.

Mais je n'en pouvais plus. Je traversai la pièce en courant et je calai mon visage contre son épaule. Je ne pleurai pas, je ne laissai sortir aucun sanglot, bien que j'en eus envie. Je sentais ma force me quitter, s'échappant par la plante de mes pieds pour se perdre dans le sol de marbre craquelé. Je pressai ma bouche contre le tissu sombre qui cachait son cou, respirant son odeur.

Elle me serra contre elle. Ce n'était pas une étreinte chaleureuse, mais c'était néanmoins une étreinte. Quand je relâchai un peu mes bras, elle recula, laissant ses mains sur mes épaules, et me regarda.

"Tu as choisi ceci." dit-elle simplement. Je hochai la tête. Elle me tira contre elle, mais précautionneusement, comme si elle ne savait pas comment m'apporter du réconfort mais qu'elle voulait quand même essayer. Ma tête posée sur sa poitrine, j'écoutai les battements de son cœur. Ce rythme me faisait penser à une chanson que je connaissais.

"Hermès t'a amenée ?" demanda-t-elle en se penchant pour capturer mon regard.

"Oui." Et parce que j'avais besoin de lui dire, de lui expliquer : "Zeus voulait m'amener avec lui sur le Mont Olympe."

"Je vois." Le choc d'abord, puis un sentiment proche de la colère troubla le puits calme de ses yeux. "Eh bien, maintenant, il ne t'aura plus."

"Non, il me m'aura pas." dis-je dans un frisson.

"Viens avec moi."

Hadès prit résolument ma main et me guida le long d'une série de couloirs longs et sombres. J'essayai de me rappeler le chemin parcouru mais j'abandonnai bientôt, confuse et perdue. J'étais reconnaissante du sens de l'orientation d'Hadès. Elle s'arrêta enfin devant une porte et derrière celle-ci il y avait une petite chambre avec un petit lit et une simple lampe à huile.

"Dors." dit-elle d'une voix basse et douce. "Tu es en sécurité ici."

En sécurité.

Je fermai les yeux pour savourer ces mots et la présence solide d'Hadès à mes côtés. "J'arrive à peine à croire que je sois ici." murmurai-je. "Je suis vraiment ici, sous la terre. Avec toi."

"Dors à présent, Perséphone." Elle dit ces mots comme s'ils étaient un sortilège et elle toucha mon bras avec tellement de douceur que je sentis une larme brûler mon œil.

"Bonne nuit." Avec ce murmure, sa peau quitta la mienne et je sus sans avoir à regarder qu'elle serait dorée, dorée partout. Puis elle partit en emportant avec elle toutes les parties d'elle : son odeur, ses yeux, sa voix qui était comme de la musique venant d'un autre monde. Je m'allongeai sur le lit et fixai la noirceur au-dessus de moi.

Ma tête et mon cœur étaient trop pleins, mais mon corps était épuisé et il ne me fallut que quelques instants pour m'endormir.

Quatre : Les Enfers

"Perséphone... où es-tu Perséphone ? Oh, ma fille chérie ! Zeus, où peut-elle bien être ? Est-ce toi qui me l'as prise ? Me l'as-tu prise ?" Ma mère se lamente, se frappe la poitrine et essaye de rattraper les cendres dans le feu, alors que le roi des dieux rit, hausse les épaules et la laisse pleurer toute seule.

Je me réveillai en sursaut, le souffle court. Mon cœur semblait vouloir briser mes côtes. Je pressai mes mains contre mon visage, surprise de sentir mes yeux gonflés et humides. J'avais pleuré dans mon sommeil. Et ma mère, ma mère avait pleuré pour moi dans mon rêve. Mais ce n'était qu'un rêve.

Vacillante, je m'assis, démêlant mes jambes des draps. Je savais où j'étais, pourquoi j'y étais, mais me réveiller d'un cauchemar dans ce lieu froid, sans la moindre trace de vert, sans le moindre rayon de soleil ou sans le moindre chant d'oiseau... je sentis de nouveau le poids de la terre peser sur mes épaules. Ce ne fut que lorsque je levai les yeux et vis la silhouette d'Hadès à l'encadrement de la porte que le poids s'évapora et que je pus respirer.

Je me levai, lavai mon visage et nous marchâmes ensemble. Nous ne parlions pas. Je n'avais aucune notion du temps parce qu'il n'y avait pas de ciel. Je me dis qu'ici, le temps devait être quelque chose de peu important étant donné que rien ne poussait, rien ne changeait. Les couloirs serpentaient de haut en bas, se terminant dans des escaliers tellement étroits que mes hanches touchaient les murs. Je me demandai le sens de tout ceci, de ma vie, de la vie en général, pour que la conclusion soit quelque chose d'aussi étrange et sombre.

Hadès me mena vers un balcon. Au lieu d'étoiles, mon regard ne trouva rien d'autres que des ténèbres interminables.

"Tes cheveux." dit-elle en effleurant les lambeaux qui caressaient mes oreilles. Un doigt doux frôla mon cou nu.

"Je les ai vendus."

Nous regardâmes le matin sans soleil en silence. Au bout d'un moment, j'arrêtai d'attendre l'aube.

"Je suis désolée." dit-elle, "Il y a tellement de règles dans les Enfers. Ce qu'on reçoit doit être de même valeur que ce qu'on donne. Ce sont des règles anciennes, beaucoup plus anciennes que moi, beaucoup plus anciennes que la terre elle-même." Ses mains attrapèrent la barrière de marbre. "Je ne pourrais pas te rendre les choses plus faciles, malgré toute ma volonté de le faire."

Je touchai son bras. Elle ne tressaillit pas, elle n'eut aucune réaction, aussi laissai-je retomber ma main et murmurai : "C'était mon choix. Je me suis rebellée."

"Qu'as-tu dit ?" Hadès me fixa avec des yeux d'une intensité que je ne lui avais jamais vue avant. Je me sentis clouée sur place, ensorcelée.

"Je me suis rebellée." répétai-je, obéissante. "Hermès m'a dit..."

"Hermès." rit-elle en portant une main à sa tempe, "Bien sûr." Son visage pâle, lumineux comme une lune pleine dans toute cette noirceur se raidit avec agitation. "C'est un ami qui m'est cher, mais c'est quelqu'un qui aime se mêler de tout. T'a-t-il dit quoi que ce soit sur... sur tout ceci ?"

J'hésitai. "Tout ceci ? Je ne suis pas sûre de comprendre."

Pendant un moment, Hadès eut un petit rire nerveux, se serrant la taille.

"Ceci..." Elle s'éclaircit la gorge et tenta de nouveau : "Quelque chose comme ceci n'était jamais arrivé avant. Personne, mortel ou immortel n'a jamais fait le choix de rentrer dans les Enfers. Nous ne sommes pas sûrs de ce qui s'en découlera."

Mon cœur se serra dans ma poitrine. Elle semblait différente de hier, loin de moi, perdue dans ses pensées. Je me sentis soudain très seule.

Je me souvins alors du visage de Charis. Je le vis clairement dans ma tête, me souvenant du viol impardonnable de Zeus, j'utilisai l'image d'horreur sur mon cœur, comme un bouclier. Il y avait des raisons pour lesquelles j'étais ici-bas, et si jamais je l'oubliais, je perdrais certainement tout espoir.

Hadès me regardait, mais je ne pus rien lire dans son regard fixe et sombre.

"Perséphone, quelle est la vraie raison de ta présence ici ?"

"La vraie raison ?" Je lui avais déjà parlé de Charis, de Zeus et de son intention de me forcer à aller sur le Mont Olympe. Sa question visait quelque chose de plus profond, j'en étais certaine, mais quoi exactement, je n'aurais pas pu le dire. Elle était trop loin de moi à présent. "Je suis venue pour avoir une chance." murmurai-je enfin, la résolution rendant mon ton plus dur que ce que j'aurais souhaité. "Je suis venue pour avoir un choix."

Elle hocha la tête, son expression toujours neutre. "Oui, eh bien... tu as fait un bon bout de chemin. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches." Elle se redressa, se secoua légèrement comme si elle sortait d'un rêve, puis elle fit demi-tour et s'engagea dans le couloir d'un pas vif. En se retournant, elle m'appela d'un regard par-dessus son épaule. Je trottai pour la rattraper. "J'attendais ton réveil pour pouvoir te montrer les Enfers." Nous marchâmes rapidement à travers les couloirs du palais. Je faisais trois enjambées pour chacune des siennes.

"Il y a tant de choses à apprendre, tellement de choses à voir. On peut même y trouver de la beauté. Ce n'est pas grand chose, mais c'est chez moi."

J'essayai d'imaginer ce que ça avait dû être pour elle, ce que ce devait être encore. Ces innombrables années passées sous la terre, se réveillant dans les ténèbres et les murmures et non au soleil et aux chants d'oiseaux. D'une certaine manière, elle semblait se contenter de cette noirceur et je ne pouvais du coup pas la plaindre... ou moi-même. Son monde était à présent le mien, et j'eus une soudaine envie de l'explorer à ses côtés.

Nous avons quitté le palais et marchions ensemble sur la terre dure, nos pas silencieux sous le flot de mots murmurés. Je pouvais distinguer les choses grâce à la lumière des torches, mais

soudain quelque chose retomba sur nous. C'était une sorte de brume et je fus aveuglée par l'épais brouillard de ténèbres. Hadès prit ma main et la serra fermement.

"Il y a ici des sortilèges de noirceur qui descendent sans crier gare." me dit-elle de sa voix basse, son haleine tiède contre mon oreille. "Ne les crains pas. Si tu attends un moment, que tu comptes jusqu'à dix, ils s'évaporent." Alors même qu'elle murmurait ces mots, les ténèbres commencèrent à se dissoudre, s'enfuyant comme une volée de chauve-souris apeurées. Je pus voir à nouveau les traits réguliers d'Hadès. Un sentier plus sombre encore que la terre sombre sur laquelle nous marchions s'étendait, long et large, devant nous. Je vis les murs de pierre lointains de la caverne se courber sur nos têtes, mais mes yeux ne pouvaient pas distinguer le dôme, le plafond où ils se rejoignaient. En regardant vers le haut, j'eus une sensation d'infini, mais cela ne pouvait pas être vrai. Quelque part au-dessus de nous, loin au-dessus, l'herbe poussait. À moins que...

Les Enfers... était-ce un endroit où l'on pouvait se rendre ? Pouvait-on les trouver physiquement sous la terre ? Ou s'agissait-il d'un autre monde, comme le Mont Olympe ? J'étais venue ici en marchant, j'avais trouvé la porte. Mais mon esprit ne pouvait pas comprendre cette immensité sombre, il ne pouvait pas relier cet endroit à quelle partie que ce soit de la terre à laquelle j'étais si intimement liée. Encore une fois, je m'imaginai enfermée dans un rêve éveillé. Rien ne semblait réel, ni ce sentier devant nous, ni la main d'Hadès dans la mienne, ni ces énormes amas de pierres devant nous, ni le son des clapotis de l'eau.

Ce fut le son de l'eau qui me tira de mes pensées. Je connaissais peu de choses, mais cet endroit, je le connaissais. Hadès me tira près d'elle, au bord rocailleux de la rivière Styx. Je cherchai Charon des yeux, tendis l'oreille en quête de sa présence, mais nous étions seules. Je relâchai un soupir de soulagement.

"Ici les rivières Léthé et Styx confluent, mêlant leurs eaux." dit Hadès en désignant d'un geste ample les vagues. "Tu as déjà testé les eaux de Léthé, leur capacités curatives. Mais une seule goutte de ces deux eaux mélangées, et tu oublierais tout ce que tu as jamais été, tout ce que tu as jamais su." Ses yeux étaient fixés sur les miens, le noir de ses pupilles brillant, lisse comme de l'huile. "L'oubli total."

Je frissonnai, glacée jusqu'aux os.

"Mais qui pourrait désirer l'oubli total, quelque chose d'aussi définitif, d'aussi absolu ?" Je posai la question, abasourdie. À ce moment même, nous fûmes rattrapées par un... être, une âme, pensai-je. Elle était fine et transparente, comme la fumée émanant des braises mourantes. Il n'eut aucun geste qui ne laissât penser qu'il eut conscience de notre présence, en fait, il marcha à travers nous et s'agenouilla dans l'eau, penchant sa tête pour boire.

Quand il se releva, il se tourna vers moi et me regarda avec des yeux tellement vides que je fis un pas en arrière, rompant mon contact avec Hadès, et me déplaçai pour qu'il ne passe pas une nouvelle fois à travers moi. Il ne semblait pas plus heureux dans son oubli qu'il ne l'avait été avant, et un gémissement s'échappa de sa poitrine. Le son était tellement désespéré que mon cœur se serra par sympathie.

"Tout ce que j'ai pu voir et tout ce que j'ai pu faire... je ne souhaiterais jamais l'oublier." dit Hadès en regardant l'âme traîner des pieds la tête basse, puis disparaître dans la noirceur. "Mais certains le désirent. Et c'est leur choix."

"Hadès." dis-je en me mordant légèrement la lèvre, "Il y avait... des gens dans la rivière, noyés dans la rivière quand je suis montée dans la barque... ils tendaient les bras vers moi. Leurs visages étaient tellement angoissés..."

Hadès hocha la tête, les yeux baissés, l'ombre de ses longs cils retombant sur ses joues.

"Encore une vieille règle. Les Enfers sont emplis de vieilles règles. Si jamais tu vas dedans, que tu t'immerges, le Styx te prend. Et il te garde. Tu ne peux jamais en sortir." Hadès prit mes deux mains, se plaça devant moi, tellement près que nos nez se touchaient presque. "Ces âmes ont tenté de traverser la rivière pour aller vers le monde des vivants, mais la rivière les a emprisonnés. Et ils resteront captifs à jamais."

Je déglutis, mon regard s'embuant alors que j'imaginai l'horreur. Et si jamais j'avais sauté de la barque de Charon ? Être perdue de cette façon, humide, froide, sombre... prisonnière à jamais. C'était pire que toutes les punitions que Zeus aurait pu imaginer.

"Ne va pas dans l'eau, Perséphone. Promets-moi."

"Je le promets." Ma voix était étrange, détachée.

Hadès me tira et je la suivis, fixant avec une appréhension nouvelle les vagues noires.

Nous marchâmes en silence jusqu'à atteindre les grands monticules de pierre. Ce n'était pas un amas de pierres, comme je l'avais d'abord supposé, mais des habitations. Des cavernes grises, petites et poussiéreuses, des centaines, des milliers, peut-être même des millions. Je ne pouvais pas voir la fin des bâtiments. Ils étaient tous alignés, comme la collection d'un enfant qui s'étalait à perte de vue. Alors que nous nous déplaçons parmi ces maisons, des volutes apparurent dans les encadrements des portes, s'assemblèrent devant nous. Il y avait des femmes, des enfants, des hommes. Ça et là, on pouvait voir l'esprit transparent d'un chat ou d'un chien, et une femme apparut même au-dessus d'une jument qui se rabroua. Les âmes nous fixaient, Hadès et moi, avec des visages inexpressifs et bien que leurs lèvres restent immobiles, les chuchotements se firent plus forts, plus aigus, devenant une tornade sonore.

Hadès salua la foule d'un geste de la tête. "Perséphone, voici le village des morts. Ces âmes sont celles des mortels qui sont décédés. Certains sont ici depuis quelques jours, d'autres depuis le début des temps."

Je ne savais pas quoi faire, comment réagir. Je me tournai vers la forme transparente d'une petite fille avec des cheveux de la couleur des nuages. Je lui adressai mon sourire le plus chaleureux, mais son visage se referma et elle se replia sur elle-même, faisant demi-tour, penchée comme un fleur trop lourde pour sa tige.

La voix d'Hadès s'éleva pour passer par-dessus les murmures et elle s'adressa aux présents avec bienveillance, plus comme une mère que comme une reine. "Voici la déesse Perséphone," dit-elle en posant ses mains sur mes épaules, "fille de Déméter et de Zeus. Elle est mon invitée et je vous demande à tous de la traiter avec gentillesse et de lui souhaiter la bienvenue."

Ses mots furent reçus par un silence inconfortable et les chuchotements vrombirent, épais et indéchiffrables. Les âmes, il y en avait tellement maintenant et leur nombre ne cessait de croître, nous fixaient non pas avec de la curiosité ou de l'émerveillement mais avec une antipathie

muette. Je regardai, choquée, quelques âmes ricaner avec mépris devant Hadès et certains osent même lui montrer du poing.

Cependant, Hadès continua, imperturbable : "Ne l'accueillerez-vous pas ?" demanda-t-elle. De toute évidence, personne n'allait le faire et je ne voulais pas que qui que ce soit le fasse. Je voulais partir d'ici et ne jamais revenir. Mais alors, une jeune femme s'avança.

Elle était plus opaque que ses compagnons, presque solide, habillée de ces tuniques blanches et fines communes chez les Grecs, ses longues boucles dorées ramenées haut sur sa tête. Ses yeux brillaient malicieusement et ses jambes et pieds étaient nus. Quand elle arriva à mon niveau, elle inclina sa tête et m'adressa un grand sourire.

"Une fille de Zeus, hein ?" dit-elle d'une voix si forte qu'elle ricocha sur les maisons de pierre. Je me sentis tressaillir à la réverbération du nom haï de mon père, mais le visage de la femme n'avait aucune malice et son sourire se radoucit, devint amusé. "Bienvenue dans les Enfers, déesse, nous," dit-elle avec un geste large qui désignait la masse derrière elle, "sommes les morts."

J'étais tendue, mal à l'aise, entourée d'âmes qui me regardaient d'un air hébété, et encore secouée par mon long périple. Un rire nerveux s'échappa de ma poitrine. Je portai une main devant ma bouche, mais la femme souriante riait elle aussi.

"Je suis ravie de faire votre connaissance." dit-elle d'une voix plus calme. Elle prit mon avant-bras dans une poigne solide, comme le font les hommes mortels quand ils se saluent l'un l'autre.

"Merci." Je me sentais un peu plus calme, malgré le regard toujours fixe de la foule.

Hadès soupira, pencha sa tête vers nous, murmura : "Ça a empiré Pallas, leur colère a encore grandi."

"Je fais ce que je peux pour les calmer, mais... ils ne m'écoutent plus. Ils pensent que je suis sous un de vos sortilèges..." La femme, Pallas, secoua la tête et sourit sèchement. "Ils ne me font pas confiance, Hadès. Mais oh, où sont mes manières ? Perséphone..." Elle s'inclina, prit ma main et y déposa un baiser. Ses lèvres restèrent un moment sur mes doigts, douces mais très froides. Je frissonnai involontairement et Pallas leva les bras en l'air.

"J'ai perdu mon coup de main avec le plus beau sexe, ma chère Hadès." dit-elle avec un rire. "Dites-moi, Perséphone, est-ce parce que je suis, hum, comment le dire délicatement... morte ?" Elle posa ses mains sur ses hanches et m'adressa un clin d'œil.

Hadès laissa entendre un petit rire, et je me tournai vers elle, surprise. "Perséphone, Pallas est mon amie la plus chère dans tous les Enfers. C'est ma compagne fidèle."

"Oh." dis-je dans un soupir. Je sentis mon ventre se serrer. Mon cœur fourmilla avec des sentiments douloureux : de la confusion, de la solitude, de la perte. Perte de quoi ? Quelque chose que je n'avais même pas eu.

Soudain, je me sentis furieuse contre moi-même et rougis. Je voulais cacher mon visage, mais il y avait des âmes partout. Et quelle importance après tout ? Hadès m'avait donné l'asile et je lui en étais reconnaissante, mais je n'avais aucun droit d'espérer plus, d'en vouloir plus...

"Ce n'est pas ce que vous pensez." dit Pallas avec gentillesse en posant sa main sur ma joue brûlante. "N'avez-vous jamais entendu mon nom avant, Perséphone ? Ne connaissez-vous pas l'infortune de mon histoire ?" Elle dit ces derniers mots avec un sourire sardonique, mais ses yeux étaient éteints, tristes.

"Je ne suis pas certaine... j'ai grandi coupée du monde..."

"Permetts-moi." dit Hadès en serrant l'épaule de Pallas. "Notre chère Pallas a perdu la vie dans un accès de colère et de passion, le plus puissant des sentiments pour les mortels et les immortels."

"Ce n'est que trop vrai." sourit Pallas. "Continuez, continuez."

"Pallas fut aimée par la déesse Athéna. Tu la connais, Perséphone ?"

Je hochai la tête. "Un peu, oui."

"Elles eurent une dispute et dans un... accident de rage, Athéna passa son épée à travers le corps de Pallas."

"Oh, mais c'est horrible !" m'écriai-je, restant bouche bée. Mais Pallas inclina la tête et haussa ses fines épaules.

"J'étais mortelle, faible et Athéna était forte. Nous nous sommes aimées..." Sa voix se brisa, mais elle haussa de nouveau les épaules, croisa les bras. "Nous nous sommes aimées avec fougue et nous nous battions comme des bêtes sauvages. Elle était trop sage pour moi et j'étais trop impétueuse pour elle."

"Nous nous sommes disputées pour une bêtise tellement insignifiante qu'aujourd'hui je ne me souviens même plus ce que c'était. Quand je suis morte, Hadès me prit en pitié, devint mon amie, alors que je n'avais personne ni aucun espoir." Elle tapota la main d'Hadès, la regardant avec affection. "Quant à Athéna, eh bien, même les dieux ne peuvent pas descendre dans les Enfers pour des visites de courtoisie. Je sais de source sûre pourtant que je lui manque." dit-elle les yeux brillants. "Elle a pris mon nom, vous savez, Pallas Athéna." Elle regarda ses pieds dénudés. "C'est arrivé il y a trois cent ans."

Ma main se posa sur mon cœur, sentant comme il se brisait pour elle et je dis : "Oh, Pallas." Je me souvenais d'Athéna ivre et embrassant cette jeune mortelle sur le Mont Olympe.

"Ça fait longtemps. Mais je ne peux pas l'oublier. Alors Hadès a eu pitié de moi. Nous sommes devenues des amies, je pense."

"Oui, c'est exact." Hadès sourit.

J'offris ma main à Pallas et elle la prit, la regardant avec mélancolie. "J'espère que nous pourrions être amies nous aussi."

Elle hocha la tête. "Nous le serons. Bien sûr que nous le serons !" Elle mit mon poignet dans le creux de son bras, prit Hadès de sa main libre et nous tira loin de la masse de morts et de leur village, étrange, triste et murmurant. La mer d'âmes s'écarta pour nous laisser passer et j'étais tellement contente de partir que j'eus un sourire d'oreille à oreille. Je croisai le regard d'Hadès et elle hocha la tête à mon adresse, souriant elle aussi.

Je remarquai une nouvelle fois la solidité de Pallas comparée aux vagues volutes que nous laissions derrière. Je ne pouvais pas apercevoir ma main à travers son bras et ses pieds soulevaient la poussière, comme ceux d'Hadès et les miens. Je réfléchis à cela, au fait qu'elle aurait pu sembler vivante, si ce n'était par la froideur de sa peau et le léger flou de ses traits.

"Ce qui m'intéresse, Perséphone," dit-elle alors que nous nous approchions des portes du palais d'Hadès, "c'est comment vous en êtes venue à être dans les Enfers."

"J'ai marché jusqu'ici." dis-je simplement. Elle rit, me tapota la main.

"C'est juste inhabituel. Personne, à part Hermès, ne rentre dans les Enfers sans être mort."

"Mais pourquoi ?" lui demandai-je. "C'était un voyage difficile mais non pas impossible. Et..." Je commençais à m'inquiéter que Zeus puisse quand même venir me chercher, qu'il puisse descendre pour me ramener en haut, pour me punir moi, punir ma mère et possiblement Hadès aussi, s'il savait où je m'étais enfuie.

Hadès secoua la tête, ses cheveux brillant sous la lumière des torches, ses yeux étincelant comme deux gemmes noires. "La peur, Perséphone. Ils sont immortels, mais ils craignent la mort encore plus que les mortels. Aucun dieu ou déesse n'ose entrer dans mon royaume parce qu'ils craignent ne jamais pouvoir en sortir."

"Et est-ce qu'ils pourraient partir ?" demandai-je la bouche sèche, les paumes de mes mains moites.

"Tu es libre de faire ce que tu veux."

"Je ne voulais pas dire... je me demandais juste... tu as dit qu'il y avait des lois..."

J'avais peur d'avoir blessé Hadès par mes mots ou de sembler ingrate, mais elle me regarda par dessus Pallas et m'adressa un sourire doux. "Tu es libre," dit-elle encore, "de faire ce que tu désires. Mon royaume est le tien et quand tu t'en seras lassée... ta terre sera là pour t'accueillir à nouveau."

Mon cœur papillonna comme quelque chose qui aurait été emporté librement par le vent. J'aurais voulu remercier Hadès, lui dire à quel point j'appréciais tout ce qu'elle avait fait pour moi, à quel point sa gentillesse m'était précieuse, mais je ne pus trouver les mots et Pallas nous lâcha pour escalader la tour qui était tombée. "Pour être honnête," dit-elle sans se retourner vers nous, "les dieux ont de bonnes raisons de craindre cet endroit. Il y a ici des dangers bien pires que la mort. L'avez-vous prévenue de ne pas s'approcher du Styx, Hadès ?"

"Oui..."

"Beaucoup de choses sombres et malsaines se cachent dans les Enfers. Il y a des horreurs comme vous n'en verrez jamais là-haut, sur terre."

"Tu lui fais peur." dit Hadès. Pallas me regarda, son visage présentant une excuse muette. "Ce n'était pas mon intention, mais elle vit à présent ici et elle a besoin de savoir. Personnellement je voudrais savoir."

"Je veux savoir." dis-je, surprise par la force dans ma voix. "Et je n'ai pas peur d'avoir peur."

Pallas se tourna vers moi, et éclata de rire tout en tapant dans ses mains. "Voilà ! Voilà pourquoi vous êtes là, vous et personne d'autre. Ce ne pouvait être que vous..." Elle inclina la tête vers Hadès et pendant un moment leurs regards se croisèrent, graves. Les lèvres de Pallas s'étirèrent dans un grand sourire.

Nous traversâmes la porte du palais.

*

Je n'arrivais pas à dormir. Les visages fantasmagoriques des âmes prisonnières de la rivière Styx me hantaient à chaque fois que je fermais les yeux. Frustrée, je me levai et fit les cent pas dans ma chambre. Seule avec mes pensées, avec la noirceur de cet endroit, je me sentais écrasée, j'en avais la chair de poule. Je quittai alors ma chambre, consciente que je ne pourrais sans doute pas retrouver le chemin de retour parmi les couloirs et escaliers sinueux du palais.

Tout était tellement silencieux, d'un silence assourdissant que je ne pouvais pas supporter et j'en vins presque à regretter le chœur de murmures des morts. La pression du silence sur mes oreilles était douloureux.

"Oh ! Perséphone ?"

Pallas. Elle avait failli me rentrer dedans et dut attraper mon bras pour retrouver son équilibre.

"Je ne vous avais pas vue, désolée. Je pensais que vous dormiez."

"Je n'y arrivais pas. J'espérais que marcher un peu pourrait m'aider..."

"Venez, venez ! J'ai juste ce qu'il faut pour les insomnies."

Je la suivis le long d'un couloir qui tournait vers la gauche, et elle me tira par la main jusqu'à une pièce illuminée d'une lumière dorée et blanche. À l'intérieur se trouvaient une lyre magnifiquement sculptée et Hadès.

Pallas se laissa tomber par terre, plia ses jambes sous elle, prit la lyre et commença à jouer, ses notes claires et lumineuses, étincelantes. Elle avait un grand sourire en jouant de la musique et sa joie était contagieuse.

Hadès traversa la pièce vers moi, ses yeux emplis de questions, la sphère de lumière brillant dans sa paume. Je souris, j'étais tellement heureuse de la voir. "Je vois que tu es occupée, je ne voulais pas t'interrompre..."

Mais elle sourit, me fit taire en posant un doigt sur mes lèvres et lança la sphère au-dessus de nos têtes. Elle éclata et tomba sur nous en un million de petites étoiles brillantes qui scintillaient dans la nuit de ses cheveux.

"Comment..." commençai-je. Mais sa main fut alors dans la mienne et la lumière tombait toujours, non, flottait dans l'air, et Pallas fit chanter les cordes en un délice pour les oreilles. Hadès me fit tourner et je fus bientôt enveloppée par des fils d'un tissu brillant et délicat, dansant

avec les fils de lumière. Je me sentais déchaînée. La peau d'Hadès brillait et mon cœur vint se loger dans ma gorge.

Et alors elle dansa aussi, un tourbillon de noirceur et de lumière.

Je me déplaçai vers un coin, prenant appui contre le mur et je regardai Hadès tourner et tourner. Quand la musique s'arrêta, elle se laissa tomber par terre à côté de Pallas, riant, respirant fort, ses yeux noirs brillants.

Je me sentis soudain comme une enfant pauvre qui regarderait à travers la vitrine d'un marchand quelque trésor merveilleux qu'elle ne pourrait jamais se payer.

"Bonne nuit." murmurai-je. J'avais parlé si bas que peut-être ne m'avaient-elles pas entendu. Je fis demi-tour pour revenir dans le couloir et je retraçai mes pas insomniaques. Après de nombreuses fausses routes, je finis par retrouver ma chambre et lentement, je m'assis sur le lit, abasourdie.

Je connaissais ce sentiment. Je savais de quoi il s'agissait.

Je m'allongeai sur les draps et fermai les yeux dans le noir de ma chambre, couvrit mon visage de mes mains.

"Elle est tellement belle." murmurai-je. Je restai là, allongée éveillée pendant des heures, m'interrogeant.

Cinq : Pallas

"Réveillez-vous, Perséphone."

J'ouvris les yeux, me frottai le visage, passai une main entre mes cheveux, surprise encore une fois de cette masse courte et hachée. Je clignai des yeux pour chasser les derniers vestiges de mes rêves et dans la faible lumière de la chambre, je vis Pallas agenouillée au bord du lit, me souriant comme quelqu'un qui a un secret. Je ramenai mes genoux contre ma poitrine sous la couverture et je lui rendis son sourire.

"Vous dormez comme une morte." dit-elle avec un grand sourire en m'aidant à me relever. "Hadès est en mode officiel aujourd'hui, elle doit accueillir des nouveaux héros arrivant dans les Champs Élysées." Pallas se tourna vers moi, les mains sur les hanches alors que je me penchais sur la bassine pour laver mon visage. "Elle ne pourra pas être disponible pendant un moment, du coup elle m'a demandé si je pouvais m'occuper de vous. Alors, voyons quelles bêtises nous pourrions faire !"

Je tentai de mon mieux de cacher ma déception, mais Pallas claqua la langue et prit ma main, me tirant hors de la chambre avant même que je puisse me sécher. L'eau ruisselait sur mes joues.

"Vous la reverrez bien assez tôt, charmante déesse. Dites-moi, que ressentez-vous pour notre reine des morts ?"

"Ce que je sens..." Je sentais tellement de choses envers Hadès, et c'était tellement nouveau que je n'avais pas encore trouvé de mots qui pourraient s'assimiler aux sentiments. Du moins pas aux sentiments que j'étais prête à dire à voix haute. "De la reconnaissance." balbutiai-je. "Et de l'affection. Elle m'a rendu ma liberté, je ne sais pas comment je pourrai jamais lui rendre la pareille, mais j'aimerais le faire."

"Mmm." répondit Pallas mystérieusement. Puis, elle me guida avec expertise dans le labyrinthe de marbre, sans prononcer le moindre mot pendant tout ce temps. Quand nous quittâmes le palais, je sentis mon cœur se serrer un peu douloureusement à la vue du grand dôme de ténèbres qui se rejoignait sur nos têtes et de la plaine sombre des Enfers qui s'étendait devant nous. Je savais que je finirais par accepter la mélancolie et la noirceur de cet endroit, mais mes yeux avaient une telle faim de lumière qu'ils s'accrochaient à chaque torche que nous passions. La faible lueur verte n'était jamais assez.

J'entendis les murmures des Enfers et je suivis Pallas le long du chemin dur qui longeait la rivière Styx. Quand nous arrivâmes au village des morts, les âmes nous regardèrent, mais ne nous parlèrent pas ; Pallas avançait avec bien trop de détermination. J'entraperçus des volutes d'enfants qui nous fixaient depuis des fenêtres creusées dans la pierre, d'hommes et de femmes regroupés ensemble, murmurant, toujours murmurant. Les cheveux à la base de ma nuque se dressèrent et j'eus soudain peur de perdre Pallas dans la confuse monotonie des habitations identiques. Je pressai mon pas pour marcher à côté d'elle.

"Où allons-nous ?" Demandai-je enfin lorsqu'elle s'arrêta près de la rive turbulente.

"Je veux vous montrer quelque chose. Silence, maintenant... il faut que je me concentre."

À ma grande horreur, je la vis s'agenouiller à un endroit où l'eau lapait la pierre et plonger son bras jusqu'à l'épaule dans la rivière.

"Pallas, non ! Tu ne peux pas..."

"Chut."

L'eau bouillonnait, boueuse et noire, et je pouvais distinguer par instants des yeux et des membres sous les vagues. Des mains blanches et sans ongles agrippaient Pallas, mais elle restait calme et résolue. Elle les ignorait complètement.

"Que fais-tu ?" Sifflai-je en m'agenouillant à ses côtés. Elle me fit encore une fois signe de me taire et eut un soudain mouvement de recul, ses bras tendus au-dessus de l'eau. La lumière des torches fit briller un fil scintillant qu'elle tenait serré entre les mains. Elle tenait un bout d'une corde, l'autre extrémité était cachée sous la rivière.

"Pallas..."

"Je ne suis pas en danger, pas tant que mon visage reste au-dessus de l'eau. Et maintenant," me dit-elle avec un sourire et un pétilllement dans ses yeux, "nous pouvons traverser la rivière."

Mes doigts parcoururent les restes de mes cheveux à la base de ma nuque alors que je fixais la corde entre les mains de Pallas. "As-tu invoqué Charon ? Avec cette corde ?" Rien qu'à l'idée de remettre les pieds dans sa barque, je sentis un début de panique me gagner.

"Nous n'avons pas besoin de Charon." me répondit-elle simplement. Elle leva la corde par-dessus sa tête et la tendit, créant un léger remous à la surface de l'eau. Plantant ses deux pieds sur la rive, elle tira sur la corde. Celle-ci se tendit, brillant comme un faisceau argenté qui reliait sa poigne à celle de la rivière Styx.

Pendant un moment, rien ne bougea et je me tournai vers elle, perplexe.

"Attendez." me murmura-t-elle.

J'attendis.

Puis tout à coup, il y eut un rugissement tellement soudain que je ne pus m'empêcher de me mettre mes mains sur mes oreilles, en laissant échapper un cri. Pallas m'adressa un grand sourire me montrant quelque chose avec son menton. Au loin, les eaux noires s'écartèrent, et je pus voir que la corde était attachée à un anneau rouillé qui était sur une planche pourrie. Et cette planche faisait partie de l'avant d'une barque pourrie qui remontait lentement des profondeurs de la rivière. Alors qu'elle s'approchait de nous, l'eau noire du Styx l'encercla, la souleva et bientôt l'embarcation glissa silencieusement jusqu'à nous.

"Vous voyez," me dit Pallas en riant, "nul besoin de Charon."

"Dieux merci pour ça." Je ne pus retenir un sourire, me sentant à la fois rassurée et excitée.

Elle embarqua et sauta deux ou trois fois sur place, comme pour tester la solidité de la barque. "Elle n'est pas vraiment faite pour traverser des océans, mais elle sera parfaite pour une petite balade. Venez, Perséphone !"

J'enjambai le bord de la barque et sentis le bois gorgé d'eau sous mes sandales. "Comment faisons-nous pour manier la barque ?" Demandais-je. Pallas pointa son doigt vers moi, puis se retourna et pointa vers la rive opposée. Je glissai, perdant mon équilibre lorsque la barque trembla et se dépêcha de suivre la direction indiquée, nous éloignant du village, du palais, d'Hadès.

"Tu es incroyable !" Criai-je par-dessus le grondement de l'eau. Elle haussa les épaules avec un grand sourire et me tendit une main que je pris pour m'aider à me relever. Une fois debout, je tanguai un peu avec le mouvement de l'embarcation. J'essayai de mon mieux de ne pas trop regarder l'eau et les âmes condamnées qui tendaient leurs bras vers nous et qui tapaient contre les planches de bois.

Finalement, le fond de la barque toucha le sol et nous nous arrê tâmes. Nous descendîmes rapidement de notre navire.

"Qu'allons-nous faire ici, Pallas ?" Pendant un instant, je me demandai si elle voulait me ramener sur terre. Mais bien entendu, elle ne pouvait plus y retourner. Les Morts n'avaient pas le droit de quitter les Enfers.

"Vous verrez bien."

J'entendis des bruits de sabots, un battement régulier sur le sol rocheux.

Juste devant nous était l'endroit où l'immense mur rencontrait le sol, laissant une étendue de quelques enjambées de longueur avant que la terre ne plonge dans le Styx. Sur cette surface glissaient deux ombres, fluides et noires, trottant avec si peu d'effort qu'on aurait presque pu croire qu'elles flottaient, si ce n'était par le bruit de leurs sabots cliquetant sur le sol dur. Je les connaissais : c'étaient les chevaux qui tiraient le char d'Hadès.

Ils se tenaient debout, immenses, beaucoup plus grands que dans mes souvenirs. Juste à quelques pas de nous, ils ralentirent, s'arrêtèrent, s'ébrouèrent, bougeant l'un contre l'autre et plaçant leurs longs cous de façon à nous surveiller. Pallas tendit une main ouverte, la paume vers le haut vers la plus grande des deux créatures. Je le vis courber une tête sculptée pour renifler la main et une langue rouge sortit pour lécher la paume de Pallas.

"Ébène." dit Pallas en caressant le cou puissant de sa main libre. "Le plus petit s'appelle Crépuscule. Ensemble, ils tirent le char d'Hadès."

Je les fixais avec fascination. Pallas laissa entendre un petit rire. "Allez-y, ils ne mordent pas. Enfin, pas très souvent."

Elle sourit et prenant ma main elle la plaça sur le flanc pantelant de Crépuscule. Il se tourna vers moi, frottant sa grande tête contre ma poitrine et mon ventre. Des larmes brillèrent soudain à mes yeux. Malgré leur taille imposante et l'aura de menace qui les précédait, ces chevaux étaient des créatures de la terre... vivant dans les Enfers. Ils étaient comme moi.

"Je crois que Crépuscule est en train de tomber amoureux de vous."

"J'adore les chevaux." murmurai-je en caressant la crinière noire et emmêlée, retirant les mèches qui lui tombaient sur les yeux. Ébène et lui était tout ce qu'il y a de plus mortel, des exilés du monde que j'avais laissé derrière moi. Je me demandai comment ils faisaient pour supporter l'obscurité éternelle du royaume sans soleil de leur maîtresse.

"Ils sont magnifiques, n'est-ce pas ?" demanda Pallas. Quand j'acquiesçai d'un signe de la tête, elle ajouta : "C'est dommage qu'ils soient aveugles."

"Oh... aveugles." Je regardai dans les yeux de Crépuscule et découvris en effet une blancheur laiteuse dans leur profondeur.

"Aveugles de naissance. C'est la seule façon pour eux de vivre ici et de ne pas devenir fous, dit Pallas en tapotant l'épaule de Crépuscule. Les chevaux s'adaptent à n'importe quel environnement, s'ils sont aveugles. Ils ne sont pas comme les gens."

J'acquiesçai.

"Perséphone, pourquoi avez-vous l'air si triste ?"

"Je ne suis pas triste... je suppose que je me sens un peu mal pour eux, emprisonnés ici."

"Hadès les traite bien. Elle les gâte même, à vrai dire. Regardez Ébène," ajouta-t-elle en caressant son museau de velours, "il devient gros. Elle lui donne trop de pommes."

Quand les chevaux en eurent assez de nos caresses, ils s'éloignèrent, le museau par terre à la recherche d'herbe. Pallas me dit qu'elle poussait ici bas, dans un endroit spécial qu'Hadès avait créé spécialement pour eux. "Merci Pallas, de m'avoir amenée ici. La terre me manque, plus que ce que je pensais."

"J'ai pensé que ce serait le cas." dit-elle en m'observant de près. "C'est toujours agréable qu'on nous rappelle chez nous."

Je m'assis sur le sol dur et sentit le froid de la roche se propager à travers ma tunique. "Mais n'est-ce pas ici, chez toi, désormais ?"

"N'est-ce pas le cas pour vous ?"

Je baissai la tête. Était-ce le cas ? Je me demandai. Était-ce possible ?

Ébène et Crépuscule bougeaient ensemble, comme dans une danse équine. Ils ne montraient aucun signe de leur cécité.

"Comment va Athéna ?" demanda Pallas, tellement doucement que je me demandai si je l'avais vraiment entendue. Quand je me tournai avec surprise vers elle, elle avait son regard baissé vers moi ; rapidement, elle détourna les yeux. "Athéna... ?" murmura-t-elle. Il y avait de la douleur dans ce simple mot. Et peut-être de la peur aussi.

"Je l'ai vue sur le Mont Olympe." admis-je en bataillant avec la vérité, espérant trouver un moyen de la cacher. Encore une fois, je revis l'Athéna de mes souvenirs, avec son visage rouge et son attitude mutine, ses bras entrelacés avec ceux d'une autre femme, ses mains perdues dans ses cheveux. Je me mordis la lèvre et Pallas s'assit à côté de moi.

"Elle me manque." dit-elle en se penchant vers l'avant et laissant ses coudes reposer sur ses genoux. "Je rêve d'elle toutes les nuits. Toutes les nuits. Et quand je me réveille, parfois je crois être là, avec elle... et quand je me rends compte où je suis, je la reperds. Je la reperds à nouveau."

"Je suis désolée." murmurai-je.

"C'était il y a longtemps. Ça me semble être hier. Mais pour elle..."

Nous restâmes assises en silence. Je regardais les remous sombres du Styx et mes pensées dérivèrent, allèrent vers ma mère. J'espérais qu'elle aille bien. Je me demandais si Zeus savait que j'avais disparu.

Mais plus que tout, je me demandais... Hadès pensait-elle à moi ?

Les Champs Élysées, le nom m'était familier, mais je ne connaissais rien à leur sujet. Quand je le dis à Pallas, elle fronça le nez, fixant la noirceur infinie devant elle.

"C'est la récompense des héros. S'ils ont rendu service aux Dieux, ils reçoivent une bénédiction de Zeus, évitent le village des morts et vivent leur éternité dans un endroit où un soleil éternel brille sur les champs dorés. Mais, ce n'est pas aussi idyllique que ça en a l'air, malgré le désir et les belles paroles des héros qui veulent y aller." Elle se pencha en avant et examina ses mains. "Vous voyez, c'est tout ce qu'il y a, un grand ciel bleu et un paysage empli de champs de blé. Les héros n'ont rien d'autre à faire que s'asseoir seuls avec leurs pensées pour l'éternité, tentant de leur mieux d'oublier tous les hommes qu'ils ont tués, les atrocités qu'ils ont commises, les horreurs qu'ils ont dû voir. C'est... c'est pire que le village des morts. C'est un cauchemar."

"Mais Hadès les reçoit là ?"

"Eh bien..." Pallas soupira. "Elle leur parle, elle enlève le plus gros de leur douleur. Pas de la douleur physique, aucun des morts ne ressent de la douleur physique dans les Enfers, uniquement

le fantôme de la douleur. Mais il y a d'autres types de souffrances, des souffrances de l'esprit... et du cœur." Ses paupières tremblèrent légèrement et elle s'humecta les lèvres. "Beaucoup des héros viennent des guerres, ils ont assassiné des femmes, des enfants, au nom de Zeus." Elle secoua la tête et eut un sourire méprisant. Son expression ne laissait pas de place au doute, Pallas aussi détestait Zeus.

"Et donc Hadès les aide ?" Elle répondit par un hochement de tête.

"Elle fait ce qu'elle peut pour faciliter leur transition. Elle n'a pas l'obligation de le faire, mais elle veut le faire. Elle s'épuise à la tâche. J'ai essayé de lui dire que ça ne sert à rien, que c'est de l'effort perdu. Peu importe comment elle les conseille, la fin est toujours la même, ils finissent en pleurant ou à se morfondre en faisant les cent pas dans les champs, le regard dans le vide, perdus dans la noirceur de leurs pensées."

"J'aimerais les voir."

"Pas vraiment. C'est l'une des choses les plus déprimantes."

"Je n'en doute pas, mais j'aimerais quand même visiter, voir de mes propres yeux."

"Peut-être un jour Hadès pourra vous y amener."

Je regardai de l'autre côté du Styx.

À part Pallas, je n'avais eu que quelques rares interactions avec les mortels. Je savais si peu de choses sur eux. Mais, était-ce ceci qui les attendait après une vie longue et pénible ? De la noirceur sans fin, tassés ensemble à attendre. Mais à attendre quoi ?

"C'est pour ça qu'ils sont fâchés, vous savez ?" me demanda Pallas comme si elle avait lu dans mes pensées. Je me tournai vers elle et elle entrelaça ses doigts, se penchant légèrement vers moi. "C'est pour ça que je passe autant de temps dans le village. Les morts sont fâchés de voir que les héros peuvent accéder aux Champs Élysées et que eux doivent se contenter de leurs maisons creusées dans la roche. J'ai essayé de leur faire comprendre que les Champs Élysées sont une blague, une cruelle farce, mais ils ne me croient pas. Je ne suis qu'une seule personne, et une des favorites d'Hadès, de qui ils se méfient. Les histoires sont trop ancrées dans leurs esprits. Ils n'écoutent pas."

Une sensation glaciale se glissa sous ma peau et je frissonnai, frictionnant mes bras. "À leur place je serais fâchée aussi, Pallas."

"Oui, c'est terrible. Mais Hadès n'est pas la cause de ce fonctionnement. Tout ça c'est de la faute de Zeus. Comment pourrait-on défaire tout ça ? Nous ne savons pas qui a créé la terre, les Enfers, mais la situation actuelle a été décrétée par Zeus. Je me suis toujours demandé, depuis que je suis arrivée ici, je me demande si nous n'étions pas tous censés aller aux Champs Élysées, et non pas seulement les héros. Vous voyez, si l'endroit était vraiment peuplé, des âmes de toutes les communautés, je pense que ça pourrait être un endroit vraiment beau. Mais ce n'est pas vraiment le problème." dit-elle en haussant les épaules. "Les morts rejettent la faute de tout sur Hadès. Ils restent bloqués obstinément sur l'injustice de tout ça et il faut que leur colère trouve une cible."

"Mais que pourraient-ils faire, à part se plaindre ? Ils sont immatériels... l'un d'eux est même passé à travers moi."

"Regardez mon bras, Perséphone." me dit Pallas, "Regardez comme il a l'air réel. Vous l'avez senti, vous savez qu'il est solide. Je suis comme ça parce que je crois que ça devrait être comme ça. Parce que je n'accepte pas l'idée que les morts soient moins que les vivants. Moins réels, moins physiques, moins importants. Tout tourne autour de la croyance, Perséphone. Ils pensent qu'ils ne sont rien et c'est pour ça qu'ils sont ainsi, immatériels. Mais s'ils revendiquaient leur propre pouvoir..." Ses yeux étaient devenus durs, intenses. "S'ils voulaient se rebeller, s'ils trouvaient un moyen de faire du tort à Hadès... j'ai peur pour elle."

Les mots de Pallas me glacèrent le sang. Je me sentais impuissante, j'avais tellement froid que mes dents s'entrechoquaient. Je désirais du réconfort et je n'en trouverais aucun. Pas ici.

Je pris la main que me tendait Pallas et elle m'aida à me relever.

"Hadès pense que je vois des complots là où il n'y en a pas. Mais elle accorde beaucoup trop facilement sa confiance. Elle aime ses gens alors qu'ils la haïssent." Nous commençâmes à suivre le bord de la rivière. Je sentais un malaise me coller à la peau et je regardai sans voir vraiment les vagues sombres.

Les chevaux sentirent notre mouvement et ils nous dépassèrent au galop, revinrent en arrière, puis nous dépassèrent à nouveau, s'adonnant à leurs jeux. Finalement, nous leur dûmes au-revoir. Ils s'ébrouèrent et firent demi-tour, sans doute retournant à leur plaine d'herbe, leurs queues noires flottant derrière eux comme des bannières. Nous les regardâmes galoper jusqu'à ce que les ténèbres les aient avalés.

Et alors, les ténèbres nous avalèrent nous aussi. J'étouffais, suffoquant dans l'épaisseur enveloppante de cette noirceur si lourde et épaisse.

"Perséphone !" J'entendis Pallas m'appeler, et je tendis ma main, trouvant ses doigts frénétiques.

"Hadès m'avait prévenue sur ces phénomènes." dis-je en essayant sans succès de cacher le tremblement de ma voix. "J'ai l'impression que quelqu'un a posé un bandage sur mes yeux."

"Attendez une seconde. Là ! Ça se lève... vous voyez ?"

Le nuage noir s'évapora et je me trouvai devant le grand sourire contagieux de Pallas. Elle me tapota le bras. "Ils sont plus embêtants qu'autre chose. C'est un peu comme une pluie soudaine. On finit par s'y habituer."

"J'espère que ça sera aussi mon cas." murmurai-je en me rendant compte à quel point on s'était rapprochées de la rivière lorsque nous marchions dans ces ténèbres. On aurait pu tomber dans l'eau, on aurait pu être emprisonnées à jamais sous les remous noirs... Mais nous étions saines et sauvées. Du moins, assez saines et sauvées. J'inspirai profondément, ressentant un désir anxieux d'être de nouveau dans le palais.

Elle tira la corde argentée des remous et ramena rapidement l'embarcation vers nous.

"Comment le fais-tu ?" lui demandai-je. "Comment fais-tu pour trouver la corde ?"

"Je ne peux pas vraiment t'expliquer. D'une façon ou d'une autre, la corde agit comme une ancre. Et où que je mette ma main, je finis par la trouver, tôt ou tard."

"Charon est au courant de son existence ?" Nous montâmes à nouveau sur le bois humide et grinçant, et bientôt la barque se mit en route dans un crissement, suivant la direction indiquée par le doigt tendu de Pallas.

"Est-ce important ?" Elle m'adressa un grand sourire par-dessus son épaule.

"Je ne l'aime pas vraiment."

"C'est juste. Il n'aime personne."

Je relevai mon menton, fermai les yeux et chantonnai un peu pour tenter de bloquer les murmures des morts sous l'eau.

Quand nous atteignîmes l'autre rive, Pallas et moi descendîmes de la barque, qui retourna dans les eaux profondes sans le moindre son.

"Eh bien, c'était toute une aventure, n'est-ce pas ?"

"Ça l'était, acquiesçai-je." Mais mes pensées étaient ailleurs. Nous remontâmes vers le village des morts, et dès qu'il fut en vue, je commençai à traîner des pieds.

"Devons-nous vraiment le traverser ? Il n'y a pas d'autre chemin ?"

"Prenez courage, déesse Perséphone." me taquina-t-elle, bien qu'elle tienne solidement la main que j'avais encore sur son bras. "Les Enfers sont un drôle d'endroit, si vous désirez aller quelque part, il faut que vous suiviez certaines routes, sinon vous n'arriverez jamais là où vous voulez aller. En ce sens, cet endroit a sa vie propre, sa propre volonté."

"Raconte-moi plus sur les différents endroits des Enfers. Je veux en savoir plus, tout ce qu'il y a à savoir."

Bras dessus bras dessous, nous nous rapprochâmes des rangées d'habitations de pierre et à présent nous devons hausser la voix pour nous entendre par-dessus les murmures.

"Eh bien," dit-elle ne penchant la tête, "il y a le village des morts, bien sûr. La rivière Styx. Les Champs Élysées, que personne ne peut trouver sans qu'Hadès leur montre le chemin. Elle est elle-même la clé. Si elle le désire, les Champs apparaissent, comme ça. Il y a des tunnels qui partent des cavernes le long de ce mur là-bas." continua-t-elle en montrant d'un geste le mur en question. "N'allez pas les explorer, ils cachent des abominations, des créations des dieux pour la plupart, des monstres qui vous avaleraient dès qu'ils vous verraient. Et," soupira-t-elle en baissant la voix, c'est aussi l'entrée du Tartare."

"Le Tartare ?"

Elle laissa échapper un lourd soupir. "Je n'aime pas prononcer ce nom. C'est l'endroit le plus profond et le plus ignoble de tout le monde. Horrible et affreux de fond en comble."

"Et aucune des ces créatures n'est jamais sortie ? Montée ici ?"

Elle avala sa salive en fixant le chemin. "Non, habituellement, non."

Les morts nous entouraient, mais j'essayai de mon mieux de ne pas les remarquer ou les écouter. Au lieu de cela, je me concentraï sur les habitations. Elles me rappelaient quelque chose, mais quoi ? J'avais déjà rencontré quelque chose qui leur ressemblait, quelque part. Alors que nous

marchions au milieu, ça me frappa : des monticules funéraires. Des créations anciennes des vieux, vieux peuples, creusées et formées de pierres, de poussière et de prières. C'étaient des monticules sacrés et les structures du village des morts leurs ressemblaient. Mais il n'y avait aucune sacralité ici, juste du désespoir.

Un enfant était assis par terre, traçant des cercles sur le sol avec son doigt. Il nous salua d'une main poussiéreuse alors que nous passions. Je lui rendis son salut, souriant faiblement, mais Pallas secoua la tête et me poussa en avant.

Nous étions presque à l'entrée du village, je pouvais voir le chemin qui menait vers le palais d'Hadès juste devant nous, quand un regroupement de volutes nous confrontèrent, tendant leurs bras comme pour nous empêcher de passer. Je jetai un coup d'œil vers Pallas qui s'était arrêtée par respect pour eux. Je suppose qu'on aurait pu passer à travers eux, tellement ils ressemblaient à de la vapeur ; à peine de la vapeur. Mais j'attendis aux côtés de Pallas, tremblant légèrement.

"Hageus." dit-elle en s'adressant au fantôme le plus grand, une femme aux épaules larges et au regard féroce.

"Tu as passé la nuit dernière dans le palais. On dirait que tu as droit à un traitement de faveur, hein ? Et après ? Tu auras droit à une place dans les Champs ?"

Pallas et Hageus se fixaient avec des expressions contrôlées, mais leurs yeux brillaient dangereusement.

"Ne sois pas bête," railla Pallas, "si j'avais le choix, ce que j'ai d'ailleurs eu, je choisirais le village plutôt que les Champs. Tu ne les as pas vus, mon amie. Je te l'ai dit, ils sont insupportables, des terrains de blé sans fin, un soleil sans merci et rien d'autre que du silence. Et des regrets."

"Mais tu les as vus." Hageus s'avança, ses yeux amorphes scintillant d'une étrange lumière. Elle toucha l'épaule de Pallas et je fus frappée par sa transparence. Comparée à Pallas, elle était faite de brume mouvante.

"Elle les a vus ! Je vous l'avait dit... elle les a vus !"

Les autres âmes se rapprochèrent, nous pressant de tous les côtés. Je pensais que je pourrais passer au travers d'eux, mais quand je poussai, je rencontrai un mur résistant, composé de chair. Ils étaient solides au toucher, et forts.

"Calmez-vous." Les mots de Pallas coupèrent dans la ferveur montante comme l'aurait fait un couteau. "Je n'ai vu les Champs que pendant un instant, il y a des années de ça. Vous oubliez qu'Athéna voulait que l'on me garde là-bas."

"Parce que tu as toujours été la préférée des dieux !" cria Hageus. Des cris et des grognements d'assentiment se firent bientôt entendre. Quelqu'un attrapa mes cheveux et je trébuchai en arrière, butant contre une femme morte qui siffla avec colère dans mon oreille.

"Les dieux te donnent tout ce que tu leur demandes !"

"Tout sauf ma vie." Les mots de Pallas furent perdus dans la cacophonie de cris. Hageus déchira la tunique de Pallas. Je criai, écrasée par la marée d'âmes furieuses, jusqu'à ce que tout air eut

quitté mes poumons, jusqu'à ce que je devienne tellement faible que je commençais à m'effondrer.

"Ça suffit."

Ils se dispersèrent comme de la fumée, et enveloppée au milieu de la brume, se trouvait Hadès. Ses yeux noirs étaient rétrécis, ses sourcils froncés avec force.

"Écoutez-moi bien." murmura-t-elle d'une voix mortellement basse. Les volutes se tournèrent vers elle, comme obéissant à une force qu'ils ne pouvaient pas contrôler. "Plus jamais," dit Hadès en prononçant les mots comme un sort, comme une malédiction. Elle s'approcha de moi, prit ma main. "Ne la touchez plus jamais."

Pallas adressa un hochement de tête imperceptible à Hadès. Elles échangèrent un regard lourd de sens, puis Pallas fit demi-tour, se dirigea vers le village, peut-être vers sa propre demeure. Il n'y avait aucun son, aucun murmure alors qu'Hadès me mena loin de la foule silencieuse.

Je ne m'étais jamais sentie aussi fatiguée et je devais trotter pour garder l'allure des longs pas d'Hadès.

Elle ne dit pas un mot, ne m'adressa pas la parole jusqu'à ce que nous ayons passé les portes du palais. Alors, elle s'arrêta et se tourna vers moi, me tira contre elle, dans ses bras, posant ma tête contre sa poitrine.

Je me perdis dans le rythme des battements de son cœur, obligeant mon propre cœur à adopter le rythme du sien.

"Tu vas bien ?" murmura-t-elle.

"Oui, merci pour..."

"Ne me remercie pas." Elle fit un pas en arrière, se frotta les yeux. "Excuse-moi." soupira-t-elle. Après un battement de cœur, Hadès fit demi-tour et s'enfonça dans le couloir. Mes yeux la perdirent bientôt dans la noirceur.

Je me laissai tomber contre le mur, trop épuisée pour me tenir debout, droite et fière comme devrait le faire toute déesse bien élevée. Que penserait ma mère de moi maintenant, poussiéreuse, humiliée, tondue ? Je me penchai sur mon cœur, sentit son martèlement, imaginant entendre un nom dans ses battements irréguliers.

Y avait-il eu un vrai danger ? J'étais immortelle, mais Hadès avait été tellement en colère contre la marée d'âmes et, à l'instant, tellement lugubre.

Je n'étais pas blessée, mais je sentais que l'on m'avait vidée de toute mon énergie, j'étais trop épuisée pour me poser plus de questions. Trop épuisée pour chercher ma chambre, mais je parcourus quand même les couloirs du palais, trébuchant, et au moment même où j'allais abandonner tout espoir, je vis mon lit long et bas. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait bien être, en supposant qu'il existât un temps ici. Mais je devais me reposer. Quand ma tête toucha l'oreiller, une seule pensée me traversa l'esprit avant que je ne sombre dans le sommeil : Hadès avait pensé à moi.

Six : Champs Élysées

Il m'était impossible de savoir s'il c'était le matin ou si nous étions en plein milieu de la nuit. Je me tournais et me retournais dans mon lit, dormant d'un sommeil entrecoupé, me réveillant sans arrêt, paniquée, écrasée par le poids de la terre, par l'obscurité. Je finis par me lever, amenant du mieux que je pus un peu d'ordre à mes cheveux courts et décoiffés. Je m'aventurai dans les couloirs sombres du palais. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Je trouvai la salle du trône d'Hadès. J'étais déjà passée devant, mais je ne m'y étais jamais attardée. Ici, des rangées de torches brillantes parcouraient les murs et un énorme siège noir occupait le centre de la pièce, beaucoup plus grand que nécessaire, abrupt et carré. Je passai une main sur le marbre sombre, sentant les sculptures des accoudoirs. Ils étaient couverts de gens qui étaient debout, faisant la queue, levant leurs bras vers Hadès qui était à genoux, enlaçant un enfant qui pleurait.

Une porte derrière le trône donnait sur une chambre sombre. J'entendis quelqu'un remuer à l'intérieur et je m'approchai, m'arrêtai sur le seuil de la porte, hésitante, clignant les yeux dans la pénombre.

"Perséphone ?"

Hadès.

Elle m'avait dit, lorsque nous nous étions rencontrées dans la forêt des Immortels, qu'elle ne croyait pas aux coïncidences. Encore et encore, toutes les nuits, je la trouvais sans même la chercher. Je me demandai si c'était par hasard.

Elle était allongée sur un lit long et bas, semblable au mien. Mais, comme tout ici, il était noir comme la nuit. Plus noir encore, car contrairement à la nuit il n'avait pas d'étoiles pour l'éclairer. Des parchemins couvraient le sol et elle en tenait un entre les mains, mais elle le laissa tomber et se leva rapidement, m'adressant un sourire un peu déconcerté.

"Je suis désolée de t'embêter." murmurai-je. "Encore une fois." Mais elle avait déjà traversé l'espace qui nous séparait cherchant ma main. Je la lui tendis comme je l'avais déjà fait tant de fois, mais cette fois une sensation brûlante me traversa toute entière, aveuglante comme un éclair.

"Des cauchemars ?" demanda-t-elle en s'éclaircissant la gorge. Elle m'offrit de m'asseoir sur son lit, mais je secouai la tête, tombai assise par terre en faisant attention à ne pas abîmer les parchemins.

"Non, juste du mal à dormir. Ça fait des jours que je n'ai pas mangé, je viens de m'en rendre compte."

"Oh ?" fit-elle en penchant la tête et s'asseyant sur le lit. "Je ne m'étais pas rendue compte que tu avais besoin de nourriture."

"Non, pas vraiment. Mais j'ai toujours mangé quand même. C'est une habitude plus qu'un besoin. Les fruits me manquent." Je souris en pensant à la grenade que j'avais cachée dans ma chambre. Je ne pouvais pas me résoudre à manger mon seul souvenir de chez moi. "Mais je doute qu'il n'y en ait beaucoup ici bas."

Elle haussa les épaules, souriant aussi.

Elle était tellement belle quand elle souriait.

"Non, pas pour le moment. J'amène des pommes pour les chevaux quand je monte à la surface, dans ta forêt, mais ils les ont toutes mangées tellement ils sont voraces. Maintenant ils mangent de l'herbe et les graines que je fais pousser. Pour être honnête, nous n'avons pas beaucoup de nourriture ici, dans les Enfers."

Je me penchai en arrière, prenant appui sur mes mains et regardai la tapisserie qui pendait sur le mur adjacent à la porte. C'était l'image d'un arbre immense, avec des racines étendues et des branches glorieuses qui touchaient le ciel. Je l'étudiai, captivée.

Hadès se rendit compte de l'intérêt que je portais à la tapisserie. "Une jeune tisseuse a fait ça pour moi, il y a très longtemps. C'est l'une des seules offrandes que j'aie reçue. On ne m'honore pas très souvent. La plupart des mortels ne m'aiment pas particulièrement, pour des raisons évidentes." Elle rit, souriant faiblement. "Ça s'appelle l'arbre de la vie. Tu vois comment les branches et les racines font des spirales ensemble ? Le cycle de la vie et de la mort, sans fin. Éternel."

"C'est magnifique." réussis-je à dire. Mais dans le tissu je pouvais voir mon chêne préféré. Charis et moi avions passé d'innombrables après-midi dans ses racines, dans les bras l'une de l'autre, nous sentant mutuellement, sans cesse. Ça faisait des jours que je n'avais pas ressenti la douleur de son absence. J'étais trop préoccupée à me cacher, à échapper au chemin qui m'était prédestiné. À présent, la tristesse me frappa avec force et j'écartai vivement mon regard de la tapisserie, le ramenant vers mes mains.

"T'ai-je contrariée ?" me demanda Hadès dans un murmure.

"Non, je me souvenais juste de quelqu'un." Une pensée étrange me traversa l'esprit et je me demandai pourquoi je n'y avais pas pensé avant. "Si... si quelqu'un est mort," dis-je, "le saurais-tu ? Se pourrait-il qu'elle... que les personnes mortes soient ici ?"

Hadès inclina la tête, me fixant de ses yeux impénétrables. "Je connais le nom et l'histoire de chaque personne, chaque créature qui a vécu et qui est décédée. Nul moineau ne meurt sans que je le sache et sans que je le reconnaisse."

Je digérai ses mots, impressionnée par la femme qui était assise face à moi, par sa force solennelle. Rassemblant mon courage, je me penchai en avant et dit les mots que j'avais dans la tête.

"Te souviens-tu..." Je m'arrêtai, recommençai : "Je t'ai raconté une histoire. Je t'ai raconté comment j'avais aimé quelqu'un. Comment je l'avais perdue. Son nom était Charis."

"Oui, je me souviens."

"Zeus l'a transformée." Ma voix était à peine un murmure et je n'osais pas regarder dans les yeux d'Hadès. "Je ne sais pas si ça veut dire qu'elle est toujours vivante sous la forme d'une plante, si son esprit est enfermé ou si..." Je déglutis. "Pourrais-tu me dire si Charis, la nymphe, est ici, dans les Enfers ?"

Je la regardais maintenant et son visage était immobile, placide. Elle avait remis son masque. Elle resta assise pendant un moment, sans bouger, puis elle se leva et s'approcha de la fenêtre qui ne donnait sur rien. Au-delà il n'y avait que de la noirceur. Elle joignit ses mains derrière son dos.

"Elle n'est pas ici, Perséphone." Sa voix était plate, à l'image de mes sentiments.

Je ne savais pas comment réagir. Devais-je être contente que Charis soit encore en vie ? Devais-je être triste que son âme soit enfermée dans les racines d'un rosier ? Aurait-il mieux valu qu'elle meure pour de bon ? Que sentait-elle, enfermée dans une chose qui ne bouge pas, qui ne sent pas, qui n'est pas humain ? À quoi pensait-elle, à qui parlait-elle, maintenant que ses seuls compagnes étaient la terre et les étoiles ?

J'entourai mes genoux de mes bras, à l'image du silence qui nous entourait. Hadès se tourna vers moi. Ses yeux de jais étaient inquiets et son inquiétude débloqua quelque chose dans ma poitrine.

"Merci." murmurai-je.

"De rien." me répondit-elle dans un murmure.

*

Cela faisait-il une semaine que j'étais ici ? Un an ? Le temps s'écoulait étrangement dans les Enfers, c'était un endroit où il était impossible de mesurer les jours et où les nuits étaient indiscernables. Pallas m'emmena de nouveau voir Ébène et Crépuscule, mais la plupart du temps, je restais à l'intérieur du château, déambulant dans les couloirs sinueux, apprenant à retrouver mon chemin.

Hadès était quelquefois une compagne bien sombre. Elle parlait si peu. Quand nous nous croisions dans les couloirs, je la saluais du chef et elle faisait de même, et je sentais son absence comme un pincement dans le cœur. Et quand mes déambulations me menaient à sa chambre, par hasard, par destin, ou le plus souvent par ma propre décision, nous ne parlions jamais beaucoup, mais j'étais calmée par sa seule présence. Ses yeux noirs cachaient des profondeurs que je désirais explorer et, quand par chance ils se posaient sur moi, je sentais un émoi se glisser le long de mes bras pour atteindre mon cou et, bien qu'assise sur le marbre froid, je sentais une chaleur m'envahir.

J'étais perdue, je n'avais aucun repère dans ces Enfers oniriques. Tout était calme, silencieux, sombre.

"Où vas-tu, les nuits ?" Me demanda un jour Pallas en brossant mes cheveux avec un peigne bleu en saphir. Ici, les pierres précieuses étaient aussi courantes que des cailloux. Il y avait peu de lumière que le peigne puisse refléter, mais des carrés argentés brillaient quand même sur les murs

noirs alors que Pallas passait les dents épaisses du peigne entre mes cheveux. Ils repoussaient rapidement, m'arrivaient à présent jusqu'aux épaules.

"Nulle part, à vrai dire." dis-je en fermant les yeux quand elle tira sur un nœud pour le défaire. "Aille !" Encore un nœud.

Elle rit. "Dans les Enfers, nulle part, c'est partout." Près de mon oreille, son haleine chaude, elle murmura : "Même Hadès n'est nulle part ici."

Je me sentais, pour la plupart, engourdie. Peut-être mon cœur, lui aussi, était-il en train d'être transformé en pierre. J'avais entendu des légendes sur le cœur d'Hadès, certains prétendaient que c'était un diamant noir, froid et dur. Mais je savais qu'il n'était ni l'un ni l'autre. Elle prononçait tous les jours le nom des nouveaux morts, comme une prière, ses yeux rendus doux par la compassion. Et tous les jours, elle me regardait et... et je savais qu'on me voyait vraiment.

Toutes les histoires que l'on murmurait sur elle étaient des mensonges nés de malentendus, de l'ignorance et de la peur. Elle avait pour les mortels un amour profond, pour chacun d'entre eux, même pour ceux qui, comme Hageus, la méprisaient ouvertement. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle aimait tant ces êtres fragiles et trop souvent dédaigneux.

Un jour, j'osai lui poser la question et sa réponse me surprit.

"As-tu déjà observé une famille de mortels ?"

Je secouai la tête.

"C'est comme..." Elle sourit. "Ils sont comme les branches des arbres de ta forêt, réunis par une origine commune et ce lien est très difficile à briser. Ils ne considèrent jamais la vie comme acquise, comme le font les immortels, parce qu'ils ne peuvent pas le faire. C'est un cadeau limité pour eux. Inévitablement, ils mourront et ils le savent, ils le savent à chaque instant, avec chaque battement de leur cœur. Mais cette connaissance est le vrai cadeau, parce qu'ils profitent d'autant plus du temps, profitant autant qu'ils peuvent de lui, profitant encore plus les uns des autres. Les familles se réunissent dans mon royaume des années, des décennies après leur départ terrestre, et l'affection qu'ils expriment, les larmes de joie véritable... tu ne trouveras pas de merveille plus belle dans tout l'Olympe. C'est de l'amour." dit-elle en me souriant avec douceur. "De l'amour inconditionnel et éternel."

"Peut-être, mais l'amour n'est pas un talent réservé aux mortels. Les dieux aiment aussi, profondément. Je... je sais que c'est vrai."

Son sourire disparut. Pendant un moment, j'ai craint qu'elle ne parle plus, tellement elle avait l'air repliée sur elle-même.

"Hadès ?"

Ses yeux trouvèrent les miens, brillant avec intensité. "Je te crois, je crois que tu as aimé sincèrement. Mais je n'ai jamais rencontré un autre dieu ou déesse qui connaisse le vrai sens de l'amour, ou qui reconnaisse la valeur de cette chose si précieuse. Je ne veux pas sembler pessimiste, mais ça fait un long, long moment, que j'existe, Perséphone." Elle baissa la tête, porta son regard vers ses mains. "Tellement longtemps."

Je la fixai et elle leva son regard, me regarda et, bien que cela n'ait pas de sens étant donné la noirceur du sujet de conversation, je sentis à cet instant que mon cœur ouvrait grand ses portes, à elle, aux mortels, à tout ce qui se trouve sur et sous la terre. Je me sentis m'emplir d'amour et j'eus peur que mes sentiments ne débordent. J'eus peur de parler avec trop d'affection ou d'espérer trop. Je cherchai des mots sûrs.

"Et pour Pallas ?" Les mots vinrent dans un murmure, car je ressentais de la douleur à chaque fois qu'elle prononçait le nom d'Athéna. "Elle est toute seule ici et elle le sera à jamais. Athéna est immortelle et... je l'ai vue sur le mont Olympe, Hadès. Elle était... elle tenait..."

"Tu sais aussi bien que moi qu'Athéna a oublié Pallas. Il n'y a pas d'offense à aimer de nouveau quand notre amour est perdu. Mais j'ai parlé avec Athéna, je lui ai proposé de m'arranger pour que Pallas et elle puissent se retrouver. C'est interdit, mais j'aurais pu le faire, je l'aurais fait." Hadès fronça les sourcils avec amertume. "Elle a refusé. Elle a prétendu que Pallas exagérait et qu'elles n'avaient été que des amantes ponctuelles. Peut-être pour Athéna était-ce vrai."

"Tu as parlé de ceci avec Pallas ?"

"Non, ce n'est pas à moi de le faire. Bien que je pense qu'elle le sait, malgré l'intensité avec laquelle elle désire que ce ne soit pas le cas."

"Mon cœur se brise pour elle." dis-je sans réelle surprise devant les mots d'Hadès sur Athéna. Il était vrai que la plupart des dieux que je connaissais étaient des êtres volages et souvent cruels. Mais pas Hadès. Hadès, jamais. "C'est une chance pour elle de t'avoir, une amie si loyale. "

"J'ai de la chance de l'avoir." Elle sourit, ses yeux se posant rapidement sur mon visage. "Et de t'avoir, toi."

Mon cœur s'arrêta.

Rapidement, elle changea de sujet. "Sais-tu pourquoi on m'appelle, "l'Hospitalier" ?"

J'inspirai, chancelante d'émotion et secouai la tête.

"C'est parce que mon royaume aura toujours de la place pour plus de gens. Parfois on m'appelle "le Riche". Et..." Elle s'interrompit et eut un sourire un peu tordu. "Et des choses beaucoup moins flatteuses. Les mortels ont peur de mon nom, n'osent pas le prononcer. Ils ne m'ont construit aucun temple. Tous tremblent devant le seigneur des Enfers, qui, comme tu peux le voir n'est en aucune façon un seigneur."

Je réussis à afficher un sourire faible. "Non, en effet."

"Ils craignent un dieu qui n'existe même pas. Mais peu importe ce que je suis vraiment, ils ont peur de moi de toute façon."

"Pourquoi ? Pourquoi ne peuvent-ils pas voir..."

"Je représente la fin et cela les emplît de terreur."

Dans ce cas, ce sont des idiots, aurais-je voulu lui répondre. Qui aurait jamais pu craindre une âme aussi belle que la tienne ? Qui pourrait s'empêcher de t'aimer une fois qu'ils sauraient à quel point tu es bonne, tu es noble, tu es belle, tu es plus digne de vénération que tous les autres dieux réunis ?

Mais je ne pensais plus aux mortels.

Je baissa la tête, retenant ma langue.

*

Une nuit, je me réveillai en hurlant. J'avais rêvé que l'on m'enterrait vivante. Je manquais cruellement de lumière et d'espaces ouverts, à un point tel que je ne pouvais plus oublier leur absence, même au beau milieu de mon sommeil.

Hadès apparut à mes côtés en quelques instants, m'offrit l'espace de ses bras, me serra alors que je pleurais doucement contre son épaule. Quand je me fus calmée, elle me raconta des histoires, histoires de ses gens, de ses fantômes, sur leur vies et leurs amours. Le battement régulier de son cœur contre mon oreille était un son agréable, qui m'était à présent familier.

Je m'endormis avec la tête contre sa poitrine et, pour la première fois depuis mon arrivée dans les Enfers, je pus me reposer.

Elle n'était plus là quand je me suis réveillée. Ma main trouva le creux laissé par son corps sur mon lit. Il était encore chaud. Elle était restée avec moi, allongée à mes côtés.

Je me glissai dans l'espace qu'elle avait laissé.

*

Malgré l'envie que j'avais de passer du temps avec Hadès, elle avait des obligations, tellement d'obligations. Des guerres faisaient rage à la surface et tous les jours il y avait des bataillons de morts et parmi eux des héros désignés par Zeus, impatients d'entrer dans les Champs Élysées. Hadès écoutait leurs histoires, les encourageait à partager leurs souvenirs douloureux. Quelquefois, elle leur donnait des eaux de la rivière Léthé, parfois elle utilisait de la magie de méditation. Elle me racontait ces choses et j'essayais de m'imaginer comment ce devait être pour elle. Ça lui coûtait tellement, elle ne pouvait jamais se reposer complètement. Parfois elle s'endormait au milieu d'une phrase, se réveillant quand sa tête retombait. Elle s'excusait invariablement.

"Viens avec moi, dit-elle un jour alors que nous nous étions croisées à l'intérieur, près de l'entrée du palais. Tu devrais connaître, le voir de tes propres yeux."

Je m'empressai de prendre sa main et je la suivis à l'extérieur, mais nous nous arrê tâmes sur la marche la plus basse.

"Comment... ?" murmura-t-elle en fixant quelque chose.

La tour effondrée, celle que nous devions enjamber à chaque fois, avait tout simplement disparu. Il ne restait rien d'elle, même pas la plus petite pierre.

"Hadès ?" Je touchai son bras.

Nous nous retournâmes et regardâmes le palais derrière nous. Là, où il y avait d'habitude un grand trou au milieu du marbre, à l'endroit où se situait la tour par le passé, se tenait une vision impossible. La tour était réparée, restaurée comme si elle n'avait jamais été brisée.

"Oh." dit Hadès. Nos yeux écarquillés se rencontrèrent et nous rîmes toutes les deux, perplexes. Bientôt elle reprit la route, marchant aisément sur le chemin dégagé, lentement, perdue dans ses pensées. Je la suivais de près.

"Il y a une croyance qui dit que les royaumes de Poséidon, Zeus et moi-même sont reliés à nous, physiquement, à nos âmes, à nos émotions. Quand Poséidon est en colère, les vagues s'élèvent plus hautes que des montagnes. Quand on provoque Zeus, le ciel explose dans une multitude d'éclairs. Si les Enfers sont vraiment reliés à moi, ça expliquerait peut-être que les choses changent... se réarrangent."

"Mais comment le palais pourrait-il changer ?" lui demandai-je. "C'est de la pierre, et la pierre ne peut pas grandir, elle ne peut pas se reformer. Elle n'est pas vivante."

"Non, mais moi je le suis." murmura-t-elle.

Je méditai là-dessus. La tour était reliée à Hadès et elle avait été brisée, irrémédiablement. Maintenant, elle était de nouveau sur pied, comme neuve. Peut-être encore mieux que si elle venait d'être construite. La métaphore était évidente et mon cœur se sentit à la fois peiné et réchauffé. Le palais, avec son architecture biscornue, le labyrinthe de ses couloirs, sa pierre lâche et usée... était-ce un reflet de ce qu'était Hadès à l'intérieur ? Se sentait-elle vraiment aussi perdue, aussi ruinée ?

Nous traversâmes le village des morts sans incidents, suivîmes la rive brillante du Styx et nous nous retrouvâmes bientôt dans une plaine sombre, où Hadès s'arrêta. Elle regarda la noirceur au-dessus de nous, puis pencha légèrement la tête comme si elle écoutait quelque chose que je ne pouvais pas entendre.

"Qu'y a-t-il ?" murmurai-je, mon cœur s'emballant. Mais elle secoua la tête, ferma les yeux. Un monstre s'était-il échappé de sa grotte ? Un de ces monstres terribles dont Pallas m'avait parlé ? Nous suivait-il en ce moment même ? Je décidai de ne pas avoir peur, mais mes traîtres de mains étaient en train de trembler. Exactement comme les mains de ma mère avaient tremblé quand...

"Perséphone." Hadès recouvrit mes mains des siennes et je me calmai, me sentant rassurée. "Ça va, il n'y a rien à craindre. Il n'y a rien ici, à part la porte."

"Quelle porte ?"

Elle regarda dans mes yeux, inclina la tête de façon à ce que son front touche presque le mien. Je pouvais sentir son souffle tracer les contours de mon visage. Elle était tellement proche que nos bouches auraient pu se toucher, si seulement je...

La noirceur intense des Enfers se dissolut autour de nous.

Il y avait de la lumière ! Tellement de lumière que je dus cacher mes yeux. Je sentis ma peau l'absorber, tellement j'étais en manque. Je pivotai sur moi-même, bras ouverts. levant le visage vers le soleil, tout mon corps tremblant, me réjouissant dans cet été soudain, cette chaleur dorée.

Il y avait du blé tout autour de nous, nous encerclant jusqu'à la taille. C'étaient des épis glorieux à l'odeur douce, qui se tenaient debout, brillant sous le soleil d'or. Il n'y avait rien d'autre que du blé, des champs entiers, flous et vagues près de l'horizon.

La douleur me serra la poitrine quand je passai ma main sur les feuilles sèches à la texture de papier. Je passai mes doigts entre eux, comme si c'était les cordes d'une lyre, des instruments de musique.

Ma mère faisait pousser l'herbe, les fruits, les arbres et les fleurs. Mais ce qu'elle aimait par dessus tout, c'étaient les céréales. Ses gens la vénéraient pour les céréales qu'elle leur pourvoyait, qu'ils moissonnaient tous les ans, avec lesquels ils faisaient leur pain. Je me souvenais comment elle et moi nous nous pourchassions dans les champs de blé chantants. Les épis pliaient devant nous quand nous passions, s'inclinaient jusqu'à terre.

Elle me manquait terriblement, mais je refusais de m'apitoyer sur mon sort. Elle était là-haut, quelque part, vivant sa vie, ensemençant la terre, remplissant son rôle, vivant sa passion. Et moi, j'étais ici, en bas, inondée de lumière, Hadès, sa peau pâle brillant comme de la pierre de lune sous ce faux soleil, chaude à mes côtés.

Elle prit ma main, la tint comme si c'était son joyau le plus précieux.

"Les Champs Élysées." murmura-t-elle, sa tête penchée vers moi, sa bouche près de mon oreille. "Écoute."

J'écoutai. Les épis de blé se frottaient les uns aux autres, créant le même bruit agréable que ma mère me faisait quand j'étais enfant, couchée sur mon berceau de roseaux tressés. C'était un bruit réconfortant, qui me rappelait chez moi et je fermai les yeux pour l'entendre sans distraction. Mon corps commença à se balancer au rythme du chant des grains de blé.

C'était sublime.

"Continue à écouter." m'incita la voix douce d'Hadès, "Écoute plus profondément... tombe dans le son."

Je gardai mes yeux fermés, relâchant légèrement la pression que j'avais sur la main d'Hadès et j'écoutai plus attentivement, cherchant au-delà les murmure des champs.

"Où suis-je ?"

C'était la voix d'un garçon, pressante et étonnée.

J'ouvris les yeux. Devant nous, dans un petit cercle de terre au milieu du blé était accroupi un jeune garçon. Il ne devait pas avoir plus de quinze des années des mortels. Il était souple, musclé, enveloppé dans des lambeaux de cuir et des bouts de métal abîmés. Des cicatrices blanches brillaient comme de la craie sur sa peau et il gardait un œil fermé, sans doute parce qu'il était blessé ou parce qu'il l'avait perdu.

"Où suis-je ?" demanda-t-il à nouveau, puis, regardant Hadès : "Le savez-vous ? M'avez-vous fait venir ici ?"

Hadès lâcha ma main et s'agenouilla à côté de lui, posa ses mains sur ses épaules affaissées.

"Tu es chez toi." dit-elle d'une voix à la fois douce et forte. "Tu es victorieux, un héros qui est revenu de la guerre. Nous sommes tous fiers de toi. Ton père est fier de toi."

Le jeune secoua la tête. Ses sourcils étaient froncés et des larmes ruisselaient sur ses joues, coulaient sur son menton, mouillant la terre. "Je ne suis pas un héros. J'avais peur."

"Tu es un héros." insista Hadès de sa voix douce mais ferme, certaine. "Ils chantent des chansons des tes conquêtes. Ils racontent les histoires de ta victoire quand ils sont réunis autour du feu."

"Je l'ai tuée." hoqueta le garçon entre ses larmes, se balançant d'avant en arrière, son regard vitreux. "Elle était agenouillée dans la boue. Elle m'a supplié de l'épargner, mais je devais... j'avais mes ordres..."

"Tu es chez toi à présent." murmura de nouveau Hadès alors qu'il recommençait à pleurer. Il tomba en avant, pressa son visage contre la terre, son corps entier tremblant de l'intensité de son malheur. Hadès me regarda un instant, ses yeux débordant de tristesse. Je voulais la reconforter alors qu'elle faisait tout son possible pour tenter d'apporter du réconfort au jeune homme déchiré par la guerre. Il pleurait à présent, comme un enfant qui se serait perdu dans une forêt sombre et hostile.

Hadès passa ses bras sur ses épaules et il s'assit, enfonçant son visage dans la poitrine d'Hadès.

Elle laissa échapper un soupir, profond et silencieux.

Comment pouvait-elle supporter ceci ? Pendant des jours, pendant des années... des siècles, peut-être plus.

J'essuyai mon visage d'un revers de la main et me rendis compte que moi aussi je pleurais.

Le blé dansait d'avant en arrière, d'arrière en avant, hypnotique. Alors que je le fixais, me laissant entraîner par les lentes vagues dorées, le terrain changea, devint plus précis. Il y avait des petits espaces sans blé, partout dans le champ et aussi loin que portait mon regard, il y avait des hommes et des femmes, jeunes et vieux. La plupart pleuraient, certains avaient leur regard dans le vide, l'air mélancolique, certains faisaient les cent pas, certains étaient violents, déchirant leurs vêtements, leurs cheveux, la monotonie du blé.

La chanson du blé fut soudain noyée par les pleurs et les lamentations et à cet instant je compris pourquoi Pallas détestait cet endroit. Je le détestai aussi, je détestai l'ironie des Champs Élysées. La beauté et la lumière se moquant de la douleur insoutenable des mortels. Le soleil brillait trop, insouciant et indifférent. Je tombai à genoux à côté d'Hadès.

Ces gens, leur douleur... c'était trop. Profondément à l'intérieur de moi, je sentis mon cœur se craqueler.

Le jeune était silencieux à présent, roulé en boule comme un chaton dans l'espace sans blé, son seul œil regardant le ciel bleu sans vraiment le voir. Hadès se tourna vers moi, avec une grimace.

"Veux-tu rester, Perséphone ?" demanda-t-elle ? "Voudrais-tu en voir plus ?"

Je me sentais honteuse de l'euphorie que j'avais ressentie à la vue des champs dorés, aveugle aux horreurs qu'ils cachaient. Aussi aveugle que ce ciel bleu.

"Non, s'il te plaît." murmurai-je.

Hadès me regarda avec une grande gentillesse. Encore une fois, elle s'approcha, tellement près que les bouts de nos nez se touchèrent et que les larmes qui perlaient sur mes cils mouillèrent son visage.

Je baissai la tête davantage et, même à travers mes paupières closes, je vis l'obscurité descendre, je sentis le froid m'entourer, éteignant la sensation créée par le faux soleil.

Tout avait disparu... les champs, les âmes perdues et brisées.

Je plissai les yeux dans le paysage noir. Je tendis les mains et Hadès les prit, les pressa contre sa poitrine.

"Ça ira." me murmura-t-elle. Je lui répondis également par un murmure : "Non." C'était tellement injuste. Elle passait son immortalité à reconforter les autres et maintenant il fallait qu'elle me console moi aussi. Quand est-ce que ce serait à son tour d'être consolée ? Quand pourrait-elle se reposer ?

Mais j'étais faible, je ne pus pas arrêter mes larmes.

"Peut-être était-ce un erreur de t'avoir amenée là-bas. Mais tu me posais tellement de questions que j'ai eu l'impression que tu devais le voir de tes propres yeux pour comprendre."

"Oui." répondis-je, la voix inhabituellement rauque. "Je devais le voir. Merci, Hadès. Pallas a essayé de m'expliquer, mais... je devais le voir. Les villageois sont fous de vouloir aller à cet endroit. Ils ont tort de t'en vouloir de les en priver."

Elle secoua la tête, soupira, ses yeux fuyant les miens.

Je me mordis la lèvre. Il y avait tellement de choses que j'aurais voulu lui dire. J'aurais voulu lui dire à quel point je l'admirais, à quel point je la trouvais courageuse, altruiste.

Je voulais lui dire à quel point elle était belle, ici, maintenant, alors même que les coins de sa bouche pointaient vers le bas, ses yeux dirigés vers le sol de façon à ce que je puisse voir la peau délicate au-dessous de ses sourcils. "Tu fais ça," murmurai-je, "tu y vas tous les jours. Tu leur parles, mais ils ne se souviennent pas de tes visites. Ils n'écoutent pas. Ils ne changent pas. Alors pourquoi... pourquoi t'imposes-tu ce vain traumatisme ?"

"Je dois essayer." dit-elle en me regardant sans vaciller. "Si je peux leur offrir de la paix pendant ne serait-ce qu'un moment, un seul moment dans une éternité de moments, mes efforts, aucun des mes efforts n'aura été vain."

"Tu es la compassion incarnée." souris-je en secouant la tête. "Le monde serait tellement différent si c'était toi et non pas Zeus qui avait tiré la paille la plus longue."

Sa bouche s'ouvrit, mais je ne pus pas dire si c'était par surprise, par offense ou par mécontentement. Elle ne m'offrit pas de réponse et je n'en attendais pas vraiment une. Nous nous assîmes ensemble sur une grosse pierre noire et poussiéreuse, le dos à la rivière Styx.

Je me demandai combien de personnes, de héros habitaient dans les Champs Élysées. Qu'avaient-ils fait pour mériter ce soi-disant honneur ? Quelles violences avaient-ils comises au nom de Zeus ?

Je pensai à mon père, aux abominations qu'il commettait, commandait, approuvait. Je tremblais de dégoût pour lui et sentis de la pitié pour tous les mortels qui le suivaient à tort.

Hadès s'appuya contre moi, épaule contre épaule et j'accueillis avec plaisir son poids, sa chaleur.

"Tu es trop bonne, dis-je, et lui..." Je ne pouvais pas me décider à prononcer son nom encore une fois, un goût amer se répandait dans ma bouche par ce simple mot. "Sa place est dans la Tartare, avec les monstres."

Elle me regarda tristement. "Perséphone..."

"Pourquoi des choses comme ça doivent-elles arriver ? Pourquoi des endroits comme celui-ci doivent-ils exister ? Les Enfers, les Champs Élysées. Je ne comprends pas, Hadès. Ça... rien de tout ceci n'a de sens."

"Peut-être n'est-il pas censé y en avoir."

Je secouai la tête. "Il t'a trompée, il t'a bannie ici pour assurer son propre terrain de jeu. Pourquoi l'as-tu laissé te faire ça ?"

Elle se leva brusquement, épousseta des bouts de blé qui s'étaient accrochés à ses vêtements sombres. "Un jour, je te raconterai cette histoire." me dit-elle en me tendant la main et en m'adressant un sourire doux. "Mais pas aujourd'hui."

Nous nous mîmes lentement en route vers le palais et j'étais tellement perdue dans mes pensées, que c'est à peine si je remarquai que nous passions à travers le village des morts. Les gens semblaient de sombre humeur, mais désintéressés par notre présence, et j'en fus reconnaissante.

Hadès me quitta dans le couloir qui menait à ma chambre et je trouvai Pallas couchée sur mon lit.

"Qu'y a-t-il ?" Demanda-t-elle en se levant. "Votre visage... vous avez pleuré ?"

Je croisai les bras, me laissant tomber sur mes couvertures. "Je vais bien." soupirai-je. "Je suis juste un peu fatiguée."

"Oh, Perséphone, elle vous a amenée là-bas, n'est-ce pas ? Vous avez vu les héros..."

"Oui."

Elle tendit la main comme pour m'offrir du réconfort, mais mon cœur était encore trop tendre, à vif et je ne voulais pas être touchée. Je passai une main entre mes cheveux, tirant sur les nœuds et quand je sentis l'eau salée brûler mes yeux, je me tournai, cachant mon visage dans mon oreiller.

"Qu'y a-t-il, Perséphone ?"

La question me secoua.

Qu'y avait-il ?

Était-ce les atrocités que ces héros avaient commises pour l'honneur de Zeus, ou leur interminable souffrance ? Était-ce la cruauté de Zeus, ou était-ce juste que je m'apitoyais sur moi-même ?

Était-ce le fait que, parfois, je rêvais de ma chère Charis, mais que plus souvent, je rêvais d'Hadès... et que je me détestait pour cela ? Pourquoi rêvais-je d'Hadès ? C'était trop cruel. J'avais aimé totalement, j'avais perdu terriblement et je devrais avoir le bon sens de ne plus aimer de nouveau.

Et Hadès.... Hadès me protégeait, elle était gentille avec moi, mais elle était aussi gentille avec les morts du village, les protégeant alors même qu'ils la méprisaient.

"Eh bien, je vais vous laisser alors." Je pus entendre la douleur dans la voix de Pallas. J'aurais voulu la rappeler, mais elle est partie trop rapidement. Je fermai les yeux, chassant les dernières de mes larmes alors que mes pensées tournaient en rond, se tordant dans un cercle sans fin.

Je m'endormis.

J'ai rêvé d'une rivière emplie d'âmes qui étaient emportées comme des débris par le courant. Une barque se déplaçait à travers la rivière, contrôlée par une créature fluide et faite en mosaïque, qui me fixait de son seul œil bleu. Il me tendit une main, mais quand j'essayai de la prendre, il la retira vivement. Je perdis l'équilibre, tombai dans l'eau, emportée au loin et profondément par les âmes désespérées.

J'ouvris les yeux, me levai et pressai mon visage brûlant contre le marbre froid du mur.

Il fallait que je voie Hadès.

Je la trouvai dans sa chambre, allongée sur un côté de sa couche. Ses longs cheveux n'étaient plus retenus par quoi que ce fut, et retombaient librement sur son oreiller. Ses yeux noirs me virent, me clouèrent sur place.

Le silence s'était installé entre nous, mais il crépitait, comme une créature vivante.

"Tu te reposes." murmurai-je, "Je vais y aller.."

"Non, dis-moi." D'un geste de la main, elle me fit signe de m'asseoir à côté d'elle.

Je traversai l'espace qui nous séparait et je m'assis lentement, au bord du lit, gênée.

À chaque fois que je m'asseyais à côté de Pallas, que nos genoux se touchaient, c'est à peine si je le remarquais. Quand elle touchait mon épaule, me prenait dans ses bras, brossait mes cheveux, je ne sentais rien, si ce n'était du réconfort, le rapport facile de l'amitié.

Mais à présent que j'étais assise près d'Hadès, j'étais consciente de chaque sensation. Mon corps se raidit, comme en attente de quelque chose et c'était plus que ce que je pouvais supporter. Elle bougea les jambes, les plia sous elle et se plaça encore plus près de moi, scrutant mon visage. Le rideau noir de ses cheveux brillait sous la lumière de la torche.

Je la regardai, avalai ma salive, ma bouche plus sèche qu'un papyrus. Je ne savais pas quoi dire. J'avais chaud, bien trop chaud. Je me sentais une traître, envers Charis, envers moi-même.

"Tout est si compliqué." dis-je enfin, parce que le silence était en train de me suffoquer et parce que je voulais entendre le son de sa voix.

"Parfois je pense que l'on voit les choses bien plus compliquées qu'elles ne le sont vraiment."

Elle se pencha vers moi. Son bras entourait mes épaules et je laissai ma tête reposer sur son cœur.

Sept : Charon

"C'est facile, Perséphone." me dit Pallas. "Il vous suffit de mettre la main dans l'eau, chercher un peu jusqu'à ce que vous sentiez la corde, puis il ne vous reste qu'à tirer." Elle finit de lacer ses sandales, se releva et étira ses bras au-dessus de sa tête.

Hadès était occupée toute la journée avec ses obligations et Pallas était déterminée à parler de nouveau avec les villageois. Sa croisade pour les convaincre qu'Hadès n'était pas leur ennemie, que les Champs Élysées étaient un lieu d'horreurs et non d'espoir n'était pas du tout fructueuse. La colère et l'amertume qui se dégageait du village était à présent palpable et il y avait une sensation suffocante, comme une respiration que l'on retient, comme si quelque chose était sur le point d'arriver. Mais jamais rien ne se passait.

Au lieu de passer encore une journée toute seule, Pallas m'avait suggéré de passer du temps avec Ébène et Crépuscule, mais je n'avais jamais encore invoqué moi-même la barque et j'étais un peu angoissée à l'idée de tremper ma main dans le Styx turbulent.

Mais je me sentais seule et je ne pouvais plus supporter de passer des heures à déambuler dans les couloirs du palais, tourmentée par mes pensées.

Quand j'arrivai sur la rive je m'assis sur la pierre et fixai un moment l'eau trouble. Je ne pouvais pas voir la corde, même si Pallas m'avait juré, encore et encore, qu'elle était là, qu'elle était toujours là, n'importe où et n'importe quand.

Je regardais la rivière, mes yeux hypnotisés par ses remous noirs et brillants lorsqu'un visage apparut dans une vague. Des yeux creux me fixèrent et des bras blancs à moitié décomposés, affolés s'agitèrent désespérément, les mains tentant d'attraper l'air au-dessus d'eux.

Je m'éloignai vivement de la rive et déglutis.

L'âme tenta de se battre contre le courant de la rivière, mais bientôt elle dut abandonner et fut emportée loin de moi. Ces eaux grouillaient de morts, je le savais et je ressentais de la pitié pour leur sort. Mais il suffisait d'un faux pas, d'un trébuchement, d'un moment d'inattention pour que moi aussi je partage leur destin et cette pensée clouait mes pieds au sol.

Et pourtant...

Les Enfers étaient mon royaume à présent. Je ne pouvais pas dépendre toute ma vie de Pallas et d'Hadès.

Je serrai les dents. Ce serait facile, comme Pallas l'avait dit. Tellement facile qu'après je rirais de ma propre couardise.

Et puis les chevaux, avec leur douce sensation terrestre, me manquaient.

Déterminée, me m'accroupis par terre, rampai jusqu'au bord de l'eau. Près, mais pas trop.

Je ne voyais rien, ou personne, sous les vagues.

Fais-le. Fais-le maintenant.

Je plongeai ma main droite dans les remous noirs et mes doigts cherchèrent frénétiquement la corde.

Elle n'était pas là, je ne pouvais pas la trouver... et si la barque n'obéissait qu'à Pallas ? Et si elle n'était pas là pour moi, qu'elle ne pouvait pas l'être parce qu'elle lui appartenait ? Comme Hadès et les Champs Élysées.

J'étais tellement concentrée que je ne le vis que lorsqu'il était pratiquement sur moi. Paniquée, je me relevai tellement vite que j'en perdis l'équilibre, tombant à genoux dans l'eau. Le froid de la rivière pénétra jusqu'à mes os alors que je me relevais, peu digne, haletante, m'éloignant de l'eau.

Charon se tenait debout à l'avant de sa barque, sa perche plantée dans le sol de la rivière. L'œil bleu clignant de mes cauchemars était perdu dans un tourbillon d'os et de chair.

"Que faisait-tu, Perséphone ?" Les mots se répétèrent en écho, prenant la voix d'un enfant, d'un vieil homme et d'une fille.

"J'allais nager jusqu'à l'autre rive." mentis-je.

"Ça n'aurait pas été très judicieux."

Je le regardai fixement. J'aurai voulu détourner le regard, j'en ressentais le besoin, mais je ne voulais pas lui montrer ma faiblesse.

"Je vais t'amener de l'autre côté si tu me le demandes, Perséphone."

Mes bras se couvrirent de chair de poule.

Je devrais dire non.

Je devrais retourner au palais, m'asseoir sur mon lit et attendre, attendre pendant des heures qu'Hadès revienne.

Je l'avais déjà fait. Là-bas, il n'y avait pas de danger. Je serais en sécurité, comme un oiseau dans sa cage. Et je serais tout aussi seule.

Je sentis un fourmillement dans mes bras. Je me dis : "eh bien, je ne prendrai pas sa main. Tout ira bien si je ne le touche pas. Et alors je serai libre. Je pourrai courir avec les chevaux..."

Il ne fallait pas que je pense, il fallait simplement que j'agisse.

Je montai sur sa barque et bien qu'il ne dit rien, un rire couinant naquit et s'éleva quelque part à l'intérieur de Charon. Le sol remuait sous mes pieds alors que j'allais du côté opposé de la barque, loin de Charon, et il commença à pousser la barque à l'aide de sa perche, traversant les eaux noires.

Je fixai droit devant moi, cherchant l'apparition de la rive opposée des Enfers. Charon me surprit lorsqu'il commença à siffler un air, une mélodie aiguë et dissonante à laquelle des voix d'hommes et de femmes se mêlèrent, chantant. Je ne pouvais pas comprendre le sens des mots, mais la chanson semblait triste.

"Comment se passe ton séjour dans le palais, Perséphone ?"

La question était venue de partout et de nulle part à la fois, une chorale de voix la répétant encore et encore. Je regardai Charon, les formes des corps mortels qui se fondaient dans la silhouette.

"Très bien." murmurai-je.

"C'est bon à entendre, bon à entendre." C'était à présent la voix d'une jeune femme, sulfureuse et glissante comme de la soie. "J'ai cru comprendre que les choses étaient... instables, maintenant dans les Enfers." Le murmure sembla coller à la peau de mes bras et je les secouai, soupirant profondément. Mais il ne me regardait plus, son regard était fixé sur la rive qu'on avait quittée.

"Qu'avez-vous entendu ?" lui demandai-je. "Que savez-vous ?"

"Je sais ce que je sais et je sais ce que tu sais." répondit-il sans cesser de pousser avec sa perche, sifflotant un air qui ressemblait à une berceuse. "Je sais que les morts ne sont pas heureux. Mais ils ont bien raison de ne pas l'être, ils sont morts." Son rire s'éleva dans l'air comme un fil, comme une toile d'araignée qui me collait au visage.

"C'est difficile de se sentir heureux dans un endroit où il n'y a pas de lumière, empli de mort... n'est-ce pas, Perséphone ? As-tu déjà perdu quelqu'un ? La mort n'a jamais de fin. Elle continue, encore, et encore, et encore..."

Je me tordis le cou à la recherche de la rive, désirant qu'elle apparaisse. Je n'allais pas lui parler, l'encourager. J'avais fait une erreur en acceptant de monter dans sa barque et je désirais ardemment sentir la terre ferme sous mes pieds.

"Les morts sont en colère." siffla-t-il. Je reculai devant la dureté de ses mots, me penchant légèrement sur l'eau. "Ils veulent l'égalité, la libération et le soulagement, mais ils ne trouveront jamais ces choses-là sous le règne d'Hadès."

Mes poings se serrèrent, mais je refusai de mordre à l'hameçon que me tendait Charon. La barque remuait dangereusement. Je m'accrochai aux côtés de l'embarcation alors qu'il riait.

"Fais attention, Perséphone." C'était un avertissement qu'il répéta sans cesse d'une voix glaciale et chantante.

J'enfonçai mes ongles dans mes paumes, de plus en plus profondément alors que nous tanguions, essayant de mon mieux d'ignorer le passeur et ses paroles sans sens, multipliées et amplifiées par des centaines de voix.

Des pensées noires traversèrent mon esprit. Il pouvait me pousser par-dessus bord à n'importe quel moment. Il pouvait remuer sa barque jusqu'à ce que je perde l'équilibre.

Ce fut plus fort que moi, je laissai échapper un cri quand je vis apparaître la rive, sombre et humide, brillante sous la lumière des torches.

La barque racla le fond et je volai hors du bateau, comme si mes sandales avaient été ailées. Charon ne me retint pas, comme je le craignais, mais il ne fit pas demi-tour pour partir non plus, et son œil bleu me regarda fixement.

"Partez, s'il vous plaît." dis-je.

Il recommença à siffler, le son résonnant au plus profond de mes os.

"Adieu, Perséphone." murmura-t-il au-dessus d'une terrible cacophonie de rires moqueurs. "Sois prudente. Très prudente."

Je dus le voir manœuvrer sa barque, faire demi-tour dans l'eau noire et pousser jusqu'à ce que la noirceur bénie le fasse disparaître. Je restai debout, regardant un moment de plus pour m'assurer qu'il était vraiment parti, qu'il ne reviendrait pas.

Je me sentais sale, souillée. Je voulais frotter ma peau jusqu'à ce qu'elle soit propre.

Quand mon cœur se calma, j'inspirai profondément à plusieurs reprises et suivis le long de la berge, pépant pour appeler les chevaux.

J'entendis le bruit de leurs sabots, d'abord lointain puis se rapprochant. Je frappai les mains devant moi et attendis jusqu'à ce qu'Ébène et Crépuscule apparaissent, secouant leurs crinières noires. Je ris en les voyant, enfonçai mon nez dans leurs épaules, respirant profondément leur bonne odeur de terre. Ils hennirent et ce son, après la chanson insensée de Charon, était comme de la musique pour mes oreilles.

J'avais besoin de ça. J'avais besoin de leur côté sauvage. Quand j'étais avec eux, je me rappelais des choses que j'avais presque oubliées... des trèfles, du miel, des nuages.

Je grattai leurs dos avec mes doigts, caressai leurs museaux doux et les pourchassai tout le long de la rive, jusqu'à ce que ma poitrine me fasse mal.

Je perdis la notion du temps. Avais-je été ici des heures, des minutes ? Allongée sur la pierre, je regardais les cheveux batifoler. Je commençais à me sentir fatiguée, mais je ne pouvais pas dormir ici. Et je ne pouvais pas traverser la rivière. Jamais je ne demanderai à Charon de me ramener. J'avais de l'urticaire rien que de penser à lui. Et puis, il pourrait me demander de lui payer quelque chose et il ne me restait rien à lui donner.

Les chevaux virent vers moi, comme s'ils avaient senti mon anxiété et ils me poussèrent de leur belles têtes brillantes.

Il ne me restait plus qu'à attendre. Tôt ou tard, Hadès se rendrait compte que je n'étais pas là et Pallas lui dirait où je me trouvais. Épuisées par leur longue journée, elles viendraient me sauver de ma propre bêtise. Je me sentirais comme une enfant problématique et j'irais me cacher dans ma chambre.

Je ne voulais pas qu'Hadès me voie comme une enfant.

Je me mordis la lèvre et caressai le museau de velours d'Ébène.

Et si après tout je pouvais trouver la corde d'argent ? Peut-être n'avais-je pas bien fait les choses avant. Peut-être avais-je abandonné trop tôt, distraite par la présence non désirée de Charon.

Ne pas essayer serait lâche.

J'étais debout sur la rive, regardant l'eau opaque et je me sentais très petite et limitée. Les vagues noires s'élevaient, les âmes perdues se lamentaient. Je ne pouvais pas les distinguer les unes des autres, ce n'était qu'une masse de visages gonflés par l'eau, de mains qui se tendaient vers le vide.

Mais ces personnes avaient vécu, aimé. Je me demandai comment avaient été leurs vies. Je me demandai à qui elles manquaient.

La rivière rugissait devant moi, furieuse comme son propre destin, un puits sombre et humide de tristesse. Je la fixais, hypnotisée.

Cette fois, quand je plongeai le bras, j'étais plus calme, plus patiente. Je pliai mon dos de façon à ce que mes épaules soient submergées et je tâtonnai entre les galets. Pallas avait dit que l'eau ne me ferait pas de mal tant que mon visage resterait au-dessus. Ça me semblait une loi étrange, mais il avait tant de choses étranges ici que je croyais que c'était vrai. Pour ma tranquillité d'esprit.

Mais ça ne marchait pas. Il n'y avait pas de corde. Pas ici, pas dans les bas-fonds.

J'allai dans l'eau plus profonde. J'avais vu Pallas le faire une fois, alors qu'elle était frustrée de ne pas pouvoir trouver la corde tout de suite. J'avais regardé avec horreur la rivière lui lécher des cuisses, mais bientôt un fil argenté était apparu à la surface, sautant dans ses mains comme un poisson.

Je ne savais pas quoi faire d'autre, c'était mon dernier espoir pour me sauver moi-même.

L'eau m'arrivait jusqu'aux hanches et il n'y avait toujours pas la moindre trace de la corde. Mon âme me cria de faire demi-tour. J'étais tellement terrifiée que pendant un moment, j'oubliai comment marcher, comment coordonner mes mouvements. Je claquais des dents de froid et il y avait des choses qui frôlaient mes jambes. Des serpents ? Des membres ?

Je maintins mes bras sous l'eau, cherchant la corde, et je fis un autre pas titubant vers l'avant.

Il y avait une marche dans la rivière et je perdis mon équilibre. Je pataugeai, envoyant dans mes ébats des grands arcs d'eau, mais ma tête plongea dans les ténèbres. Avec un gémissement, je refis surface, avalant une gorgée du liquide fétide. Je crachai, m'agitant sans grâce, donnai des coups de pieds, poussai avec mes bras, mais j'étais désorientée et gelée et je m'étais avancée trop loin. Dévorée par la peur, mes cheveux collés sur mon visage, je me rendis compte avec horreur de ce qui venait de se passer. J'avais plongé sous l'eau, entièrement sous l'eau. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Étais-je prisonnière à jamais ? Serais-je attrapée pour toujours dans le Styx, comme les autres âmes ?

Un courant d'eau me fit tomber en arrière et j'étais de nouveau sous l'eau. Je luttais, mais je ne pouvais plus me relever, je ne pouvais plus ouvrir les yeux et, maintenant, je sentais des mains, des mains douces et insistantes, qui me tiraient par les bras et les jambes, enfonçant ma tête, me maintenant sous l'eau. Je me débattis, criai, étouffant dans l'eau. Je luttais de toutes mes forces d'immortelle contre les horreurs qui m'entouraient, m'attrapaient.

Les dieux ne peuvent pas se noyer. Mais ceci était la rivière Styx et je me demandai si les règles habituelles s'appliquaient ici. En quelques instants, l'eau sombre m'avait avalée. Je coulai de plus en plus profondément, mes bras s'agitant inutilement au-dessus de ma tête.

Ma mère me manquait.

Je voulais Hadès.

Je dérivai, comme si je ne pesais rien.

Quelque chose me poussa et me tira. Sans doute encore des âmes qui poussaient mon corps à la dérive. Mais alors, j'entendis un cri et il n'était pas humain. Je revins à moi, retrouvai la volonté de lutter et je donnai un coup de hanche, comme une nymphe qui nage. Mes mains rencontrèrent quelque chose de fibreux, comme des cheveux.

J'entendis de nouveau le cri, mais ce n'était pas un cri, non. C'était un hennissement.

J'enroulai les cheveux autour de mes poignets et je refis surface. Ma bouche aspira avidement l'air et je toussai jusqu'à ce que ma poitrine semble se fendre. Ma vision était trouble. J'essayai de frotter mes yeux, mais ma main était trop emmêlée dans sa crinière, la crinière d'Ébène. Seuls ses yeux et son nez étaient visibles au-dessus de l'eau alors qu'en-dessous, ses sabots puissants bougeaient. Je m'accrochai à son cou alors qu'il me tirait.

Sur la rive, nous sortîmes hors de l'eau basse. Mes jambes me firent défaut et Ébène me tira davantage, loin de l'eau, ma main toujours emmêlée dans sa crinière. Finalement, je me libérai, tombai par terre, mes omoplates cognant contre la pierre dure.

Le corps d'Ébène était parcouru de frissons et il rejetait de l'eau par ses narines, roulant des yeux, secouant sa tête de haut en bas, encore et encore. Crépuscule, hors de vue, fendit l'air de son cri puissant, effrayé pour son compagnon.

Je ne pouvais pas respirer normalement, je toussai sur mes mains et mes genoux jusqu'à ce que j'eus craché toute l'eau noire, jusqu'à ce que tout soit sorti. Une couche épaisse recouvrait malgré tout ma bouche et ma langue. Je fermai les yeux, pressant mon front contre la terre et je ma respiration vint saccadée et irrégulière, alors que j'essayais de comprendre comme c'était possible, pourquoi j'avais pu échapper à la rivière Styx.

Un museau me tapota légèrement le ventre, une fois, deux fois et je levai mon regard vers la créature noire et dégoulinante. "Merci." murmurai-je en levant la main. Il plaça son museau sous mes doigts et relevait légèrement la tête alors que je le caressais. Faisant demi-tour, il s'enfonça dans les eaux profondes et commença le long et traître chemin de retour, nageant pour rejoindre Crépuscule.

Je le vis s'éloigner, tremblante, en état de choc. Aurais-je pu mourir ? Vraiment mourir ? Ou aurais-je tout simplement été prisonnière, dérivant à jamais dans une mer de corps, sans jamais revoir Hadès, sans jamais plus me perdre dans ses yeux infinis... un sort bien pire que la mort.

Mais j'avais été épargnée. J'étais trempée et tremblante, mais j'allais bien, j'étais entière. Grâce à Ébène.

Le retour vers le palais d'Hadès fut lent et stressant. J'étais trop fatiguée pour me dépêcher, mais il fallait que j'arrive avant Pallas, avant Hadès, il fallait que je me lave et que je me rende présentable. Je ne voulais pas qu'elles sachent à quel point j'avais été bête, imprudente. Je ne voulais pas qu'Hadès sache que je n'avais pas tenu la promesse de me tenir loin de la rivière Styx.

J'étais furieuse contre moi-même alors que je montais les marches du palais, m'enfonçant dans les couloirs sinueux qui m'étaient à présent familiers. Pourquoi avais-je été si fière ? Pourquoi avais-je risqué ma vie juste pour prouver mon autonomie, pour éviter de décevoir mes seules amies ? Elles étaient gentilles et honnêtes. Si leur avis sur moi avait changé, si elles m'avaient trouvée désemparée, sans bateau, j'aurais mérité leur jugement et j'aurais dû l'accepter avec grâce.

Et de toute façon, que pensait d'Hadès de moi ? Voilà encore une bêtise, espérer que la déesse des morts, la femme qui m'avait offert un sanctuaire, un foyer, uniquement par pure compassion puisse en vérité...

Elle était debout dans le couloir ombragé. Ses lèvres s'ouvrirent et ses yeux s'écarquillèrent devant mon apparence trempée.

J'étais tellement surprise, tellement humiliée que je restai debout, silencieuse et tremblante, la fixant comme un animal pris au piège.

Je ne savais pas ce qu'elle pensait. Je ne savais jamais ce qu'elle pensait.

"J'ai juste... j'ai eu un accident, mais..."

Je n'avais pas la force d'inventer un mensonge et je ne voulais pas lui dire la vérité, bien qu'elle la devinait sans doute, du moins en partie, juste en me regardant. À ce moment, je me sentais tellement honteuse, tellement fatiguée, tellement faible, qu'accablée, je tentai de passer à côté d'elle.

"Perséphone." Elle posa une main sur mon bras et ses yeux me parcoururent, depuis mes cheveux mouillés jusqu'à mes sandales trempées.

J'avalai la boule que j'avais dans la gorge, baissant les yeux, mais elle releva mon menton du bout de ses doigts. Ses yeux noirs brillaient. Sa beauté me frappa comme une gifle.

"Perséphone." répéta-t-elle dans un murmure. Il y avait tellement de chaleur dans ce mot. Je chéris le son, alors même que mes épaules s'affaissaient et que je me mordais la lèvre.

Je ne pouvais pas supporter cela, c'est à peine si je tenais debout. Je glissai, le dos contre le mur, et m'assis, mes bras entourant mes genoux tremblants.

Sans un mot, Hadès s'assit à côté de moi. La chaleur de son corps me fit frissonner plus fort. Je voulais me fondre dans cette chaleur. Je me penchai, hésitante contre son épaule, la touchant à peine avec ma peau mouillée. Elle ne protesta pas, s'approchant davantage de moi et ma tête lourde retomba contre son cou.

J'entendais son cœur, ou était-ce le mien ? C'étaient des battements rapides et lourds.

Hadès ne me demanda pas pourquoi mes habits étaient trempés, ni pourquoi mes cheveux avaient une odeur d'eau fétide et de mort. Elle ne me posa aucune question sur les bleus de mes bras ou sur la peau de mes poignets déchirée. Elle ne me demanda pas pourquoi j'avais froid, pourquoi je tremblais, ou même, quand je commençai à pleurer, pourquoi j'étais bouleversée.

Nous restâmes assises en silence et après que j'eus pleuré sans bruit pendant un moment, elle se mit sur les genoux, me tira contre elle, elle m'enlaça, entièrement avec ses deux bras. Je ne m'inquiétai pas de mes vêtements mouillés, je ne m'inquiétai pas d'avoir l'air d'une morte revenue à la vie. Rien n'avait d'importance, à part ce moment. Ce moment. Je le gardai au chaud, au centre de mon cœur.

Nous restâmes ainsi, contre le mur, jusqu'à ce qu'épuisée et consolée, je m'endorme. Je me réveillai quand elle me souleva, regardai avec émerveillement alors qu'elle me portait dans les couloirs, traversant ma chambre, et qu'elle me posa sur le lit. Elle me couvrit jusqu'au menton avec les couvertures et écarta les cheveux qui collaient mon visage.

Elle s'assit sur le lit à mes pieds, fixant ses mains et le sol.

Quand je me réveillai en sursaut, terrorisée par des eaux noires et des main agrippantes, le goût amer de la mort dans la bouche, elle fut à mes côtés en un instant. Elle pressa son corps contre mon dos, me prenant de nouveau dans ses bras, me retenant alors que je tremblais.

Mais je tremblais de sa proximité et c'était douloureux, tellement j'avais envie de me rapprocher d'elle.

"Shh, Perséphone. Tu es en sécurité." murmura-t-elle.

Mon cœur fit une cabriole dans ma poitrine. J'étais en sécurité, vivante et déterminée à ne plus jamais prendre une seule seconde de mon immortalité comme un dû.

Huit : Cerbère

Pallas se laissa tomber sur ma couche, les bras croisés derrière la tête. "C'est peine perdue. Ce sont des idiots qui n'écoutent rien."

"Ils ne t'ont pas écoutée hier, ils ne t'ont pas écoutée avant-hier. Ils n'écoutent jamais, mais tu gardes toujours espoir." Je m'assis par terre, laissant mes coudes reposer sur le lit. "Qu'est-ce qui a changé cette fois ?"

Ses yeux s'obscurcirent. Son humeur était solennelle et elle ne répondit rien. Elle était souvent comme ça, elle passait trop de temps dans le village des morts, offrant des arguments que personne n'écoutait, criant par dessus les insultes que lui lançaient les dissidents.

Depuis que j'avais failli me noyer dans le Styx, les mots de Charon m'avaient hantée. Je ne ressentais que du désespoir quand je pensais aux morts, à leur misère et à leur haine envers Hadès.

Je tapotai maladroitement l'épaule de Pallas, soupirai. "Hadès sera bientôt de retour. Tu devrais parler avec elle..."

"Je ne peux pas lui parler de ça. Elle ne doit pas savoir à quel point les choses vont mal. Vous ne comprenez pas." Pallas cacha son visage entre ses mains. Un long moment se passa avant qu'elle ne relève la tête, la pression et le stress visibles dans ses yeux rougis. Je lui offris mes bras et elle s'approcha, posant son menton sur mon épaule. Je sentais clairement le poids du contact, mais je regardai avec inquiétude le haut de sa tête. À présent, je pouvais voir à travers elle, à travers tout son corps, aussi facilement que je pouvais voir à travers le corps des villageois.

"Elle a le droit de savoir..." Mais mes mots manquaient de conviction, même à mes propres oreilles. Si nous parlions à Hadès des soulèvements, de l'hostilité croissante, elle y passerait des heures et dépenserait une énergie qu'elle n'avait pas pour tenter d'apaiser les morts. Même un immortel pouvait être poussé à bout, rendu fou. Nous ne mourions pas, mais nous n'étions pas

invincibles, nous n'étions pas omnipotents. Nous pouvions être épuisés, usés... nous pouvions nous faner.

Je ne pouvais pas supporter l'idée d'Hadès se sacrifiant pour ces âmes ignorantes. Ça m'emplissait de rage de voir à quel point ils avaient tort sur leur protectrice solitaire et dévouée.

"Pourquoi sont-ils si difficiles à convaincre ?" me demandai-je à voix haute. "Ça ne te semble pas étrange ? D'où sont venues ces notions et pourquoi sont-elles ancrées si profondément ?"

"J'aimerais bien le savoir."

"Laisse-moi t'aider, peut-être ensemble nous pourrions..."

"Merci, j'apprécie l'intention, mais..." Elle se frotta les yeux, me regarda avec morosité et soupira. "Perséphone, vous ne vous rendez pas compte à quel point Hadès..."

Nous nous tournâmes ensemble lorsque nous entendîmes le son de sandales sur la pierre.

Hadès repoussa l'obscurité lorsqu'elle s'arrêta dans l'espace juste en-dehors de ma chambre. Elle sourit à Pallas qui s'assit plus droite sur le lit, inclinant son menton.

"Comment allez-vous, Pallas, Perséphone ?"

"Je vais bien." dis-je en jetant un coup d'œil discret vers Pallas. Elle me regarda, secoua la tête de manière significative. Je hochai la tête.

"Excusez-moi de partir aussi rapidement, Hadès, mais je dois me reposer." Pallas me tapota doucement la tête en se relevant, puis elle enlaça rapidement Hadès. "Profitez de votre soirée."

"Merci." lui dit Hadès alors qu'elle se dépêchait hors de la chambre, ses pieds nus résonnant sur le sol de marbre.

"Pallas va bien ?" Me demanda-t-elle. J'hésitai.

"Je... je ne sais pas. Son apparence m'inquiète. Elle... disparaît."

"J'avais remarqué." Hadès rentra dans la chambre et s'accroupit à côté de moi. "Je lui parlerai plus tard, je lui demanderai quel est le problème. Mais là..." Elle me sourit, ses yeux noirs brillants. "Je suis allée quelque part aujourd'hui."

Je la regardai, mes yeux l'interrogeant. Elle prit ma main. "Viens, laisse-moi te montrer. Je t'ai amené quelque chose. Un cadeau."

Intriguée, je me levai et traversai la chambre avec elle, la suivant alors qu'elle me guidait à travers des couloirs qui m'étaient inconnus et qui descendaient en spirale. Nous empruntâmes des escaliers avec de nombreuses torches et qui semblaient descendre sans fin. Ils s'enfonçaient profondément sous le palais.

Alors que mes pieds touchaient les dernières marches, je regardai avec admiration les fondations rocheuses d'une caverne énorme. Les pierres ressemblaient à des crocs qui pendaient de l'arche du toit, alors que certains s'élevaient du sol.

"Quel est cet endroit, Hadès, et quel cadeau as-tu caché si profondément ?"

Elle secoua la tête et m'adressa un sourire empli de secrets. Nous allâmes jusqu'au milieu de la grotte, Hadès insistait pour que je prenne son bras, car le sol était glissant. Puis, elle fit quelque chose d'inattendu, elle tomba à genoux et siffla, offrant sa main à l'obscurité.

"Viens." dit-elle. J'entendis au loin un couinement distant, aigu, excité.

Je m'agenouillai à côté d'elle, fixant l'obscurité.

"Viens." dit-elle de nouveau. Il vint. C'était une petite créature, se détachant des ténèbres de la grotte.

C'était un petit chien, un chiot à peine assez grand pour être séparé de sa mère, mais il semblait costaud et assuré. Quand il vit Hadès, il se dépêcha, glissant sur la roche humide et mit ses petites pattes sur ses cuisses. Elle caressa sa fourrure avec un grand sourire.

C'était une scène adorable et la joie d'Hadès était contagieuse, mais je ne pus pas m'empêcher de remarquer l'évidence. Le chiot avait quatre pattes, une queue et trois têtes.

"Qu'est-ce que... c'est ?" Alors que je posais la question, le chiot leva ses oreilles, les six, s'approcha prudemment de moi et renifla mes genoux. Hadès le poussa plus près et il monta sur mes jambes, posa ses pattes sur ma poitrine et commença à me lécher le visage avec une concentration étonnante, d'abord avec une langue, puis avec deux et trois. Trois petites langues de chiot léchaient mes joues et mon menton, et ça chatouillait tellement que je ris. Hadès rit à son tour et la grotte fut bientôt emplie de notre joie.

"Je te présente Cerbère." dit Hadès en caressant la tête centrale qui se retourna et lécha ses doigts. "Tu l'aimes ?"

"Il est monstrueux." dis-je dans un sourire, "Et non, je ne l'aime pas, je l'adore." Je pressai mon nez contre sa petite épaule chaude. C'était réconfortant, l'odeur familière d'un animal. J'avais joué avec des loups dans la forêt des Immortels, et quelquefois dormi avec eux, la tête posée contre une fourrure épaisse et grise. J'étais en sécurité dans leur meute.

"Eh bien," me dit Hadès avec un sourire, "il est à toi."

Je regardai vers la boule de poils et de têtes sur mon giron, le cadeau le plus précieux et le plus beau que je pouvais imaginer, puis je regardai Hadès. Elle me regardait timidement, ses yeux sombres et doux.

"Comment pourrai-je jamais te remercier ?" demandai-je dans un souffle. Les lèvres d'Hadès s'ouvrirent. Je les regardai, mon cœur tonnant dans ma poitrine. Je fis mon deuxième choix.

Je posai Cerbère par terre, me penchai vers elle, une paume à plat sur le sol, l'autre, tremblante, se glissa sur la nuque d'Hadès. Je l'embrassai.

Elle cédait, elle avait l'odeur de la terre, ma terre et je pressai un peu plus ma bouche contre la sienne, parce que je ne pouvais pas être assez proche. Je sentis ses lèvres se détendre et immédiatement, je me retirai, respirant rapidement, préoccupée d'avoir dépassé les bornes, de l'avoir offensée, d'avoir ruiné... tout.

Je maudis ses yeux sombres, la noirceur impénétrable qui me regardaient si fixement.

"Pardonne-moi..."

"Non." murmura-t-elle, "Pardonne-moi, Perséphone, d'avoir attendu si longtemps avant de faire ça."

Une traînée de feu brûla en moi lorsque ses lèvres trouvèrent les miennes. Je me sentais trop impatiente, trop affamée, mais sans doute était-ce aussi son cas, car notre baiser fleurit, devint plus profond.

Je voulais ceci... je l'avais désirée dès le moment où on s'était rencontrées sur le Mont Olympe. Une partie de moi l'avait toujours su, et avait mis cette connaissance en attente, comptant les heures, les jours, les minutes jusqu'à... maintenant.

Cerbère choisit ce moment inopportun pour poser ses pattes maladroites sur nos bras.

Hadès recula, riant un peu, secoua la tête en un faux agacement dirigé contre la créature, qui pour sa part ne faisait pas preuve du moindre remords.

Je regardai la déesse des Enfers, sans voix, hypnotisée, rougissante, jusqu'à ce que Cerbère mette encore une fois ses pattes sur mon bras. Je ne pus m'empêcher de rire aussi. Nous nous sourîmes, et caressâmes ses trois petites têtes, assises, genou contre genou, protégées par des monticules de terre durcie. Cerbère se glissa entre nous et commença à faire des tours sur lui-même, ses griffes faisant un bruit de cristal sur la terre. Ses petites pattes étaient déjà grandes et seraient un jour, comme lui, immenses.

"D'où vient-il ?" Ma voix était rauque d'émotion. Hadès toucha mon genou, traçant des dessins secrets sur le tissu de ma tunique. C'était un toucher familial et affectueux qui me fit frissonner.

"Échidna." dit Hadès. Je secouai la tête, ne comprenant pas.

Elle me sourit, laissa son corps reposer contre une pierre. "Échidna est un monstre, elle vit sous les Enfers. Elle a de nombreux enfants monstrueux qu'elle nourrit. Pour Zeus." Hadès croisa mon regard et soupira, puis haussa légèrement les épaules. "Des monstres pour amuser les dieux, des monstres pour montrer la valeur des héros. Du divertissement divin." Elle caressa un des mentons du chiot. "Mais Cerbère m'a toujours été destiné, il m'a été promis avant même sa naissance."

"Il a l'air... eh bien, comme tous les autres chiots. Il a l'air d'un monstre miniature, mais il est aussi doux qu'un agneau." Cerbère me léchait les doigts de bon cœur, remuant furieusement sa queue alors que je parlais de lui.

"J'espère que tu pourras faire en sorte qu'il le reste. Il vient juste de naître... il n'a pas bu le lait empoisonné d'Échidna. Je m'en suis assurée."

"Merci, Hadès." Je ne savais pas quoi dire d'autre.

C'était un cadeau sans prix et je l'aimais tendrement. Je caressai ses trois têtes, regardant en bas vers ses petits yeux de chiot fatigué et je sentis une chaleur se répandre depuis mon cœur pour l'envelopper. Il se tortilla et se mit sur le dos, accommodant une de ses têtes sur mes jambes.

"Je t'ai promis de te raconter mon histoire." me dit Hadès à voix basse. "Voudrais-tu l'entendre maintenant ?"

Je fixai Hadès, perplexe, son goût encore sur mes lèvres et elle me regarda aussi, mes yeux, ma bouche.

"Oui, s'il te plaît, raconte-moi." Je tendis ma main et elle me donna la sienne, souriant chaleureusement, et caressa ma peau de son pouce.

"Je ne sais pas par où commencer."

J'inspirai et serrai sa main. Sa voix tremblait.

"Zeus et moi étions frère et sœur, pour autant que des êtres divins, personnification du pouvoir puissent être frère et sœur. Avec Poséidon, nous avons proclamé le début d'une ère nouvelle. Nous étions les enfants brillants de notre mère."

"Vous avez une mère." murmurai-je, surprise. Je ne pouvais pas imaginer un temps sans les trois dieux anciens et j'avais supposé qu'ils avaient toujours été là.

"D'une certaine manière. Nous avons été... créés." Les yeux d'Hadès parcoururent les parois rocheuses de la grotte. "Nous avons été créés en tant que contrariété, mais... notre mère nous aimait. Il faudrait que j'explique..."

"Avant que le monde existe, tout n'était qu'obscurité, des terres sombres, et au-dessus de tout il y avait les beaux cieux." Elle tendit sa main libre et au-dessus, une lumière dorée commença à briller. "La terre sombre était appelée Gaïa, c'était la mère de toutes les choses. Elle avait toujours existé et existerait toujours. Elle aimait son mari, le ciel, Ouranos, d'un amour pur. Ensemble, ils ont créé la terre."

"Au début, elle eut six fils et six filles. C'étaient les titans, c'étaient de belles créatures. Ouranos et Gaïa les adoraient. Mais Gaïa eut de plus en plus d'enfants, chacun plus laid que le précédent et Ouranos était jaloux que Gaïa donne son amour à des créatures aussi horribles. Il prit donc ses enfants maudits et les enferma dans l'endroit le plus profond et le plus sombre de Gaïa : le Tartare."

En silence, impressionnée, je vis comment la lumière sur la main d'Hadès se sépara, faiblit, se reforma dans des sphères sombres.

"Gaïa était en colère contre Ouranos pour sa trahison et elle fit une dague des métaux les plus durs de son cœur. Elle la donna à ses premiers enfants, les beaux titans et elle les pria de tuer leur père. Mais les titans avaient peur et ils se sont cachés. Tous sauf un, le plus courageux, Cronos. Il obéit au désir de Gaïa, prit la dague et attaqua Ouranos avec brutalité."

"Ouranos était mutilé et disgracié par son fils et il s'en alla... ailleurs."

"Gaïa prit Pontos, l'océan comme son nouvel amant et elle demanda à Cronos de libérer ses frères et sœurs du Tartare. Mais Cronos était imbu du pouvoir d'avoir vaincu son père et il refusa."

Les sphères d'obscurité grandirent, révélant des silhouettes avec des visages tourmentés, pleurant en silence. Je baissai la tête, mon cœur battant trop vite. L'histoire à laquelle je croyais n'était pas vraie. Il y avait un commencement avant le commencement et il était dominé par la cruauté.

"Cronos aimait une femme, une femme magnifique." Les yeux d'Hadès brillèrent et je vis une larme s'échapper de son œil. "Son nom était Rhéa. C'était ma mère." Elle lâcha ma main après l'avoir légèrement serrée et croisa les bras sur sa poitrine. Les sphères avaient disparu.

"Cronos savait que ses enfants seraient encore plus puissants que lui et que l'histoire se répéterait, le fils détrônant le père." Le visage d'Hadès se durcit, ses pommettes rigides. "Rhéa donna naissance à cinq enfants et Cronos les dévora tous, entiers."

Elle fit une pause et je me glissai à côté d'elle, posant ma main sur sa cuisse. Je réunis les pièces du puzzle de l'histoire qu'elle me racontait et j'espérais que je me trompais.

"Tu... tu étais un des cinq ? Tu as été dévorée par Cronos ?"

Elle hocha la tête.

"Nous avons passé cent ans dans son ventre, Poséidon, Hestia, Héra et moi. Et ta propre mère, Perséphone. Déméter était là, elle aussi."

Ma bouche s'ouvrit. "Comment... comment est-ce possible ?" Je pressai une main sur mon cœur comme pour arrêter la douleur. Hadès disait que c'était vrai. Mais pourquoi n'en avais-je jamais rien su ? Ma mère...

Cerbère était couché contre moi, léchant mes pieds et je le pris dans mes bras, le serrai contre moi. Mais il se débattit et se remit sur mes jambes, grognant et soufflant avec ses museaux, puis ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

"Nous n'avons pas beaucoup de souvenirs de ce temps-là." continua Hadès. "Quand Rhéa donna naissance à son sixième enfant, elle savait qu'il fallait qu'elle arrête le cycle, qu'il fallait qu'elle protège l'enfant... elle ne voulait pas qu'il souffre. Alors elle pria Gaïa de le cacher, et Gaïa accepta."

"Ce bébé, c'était Zeus et il grandit sauvage, en sécurité et libre sous la protection de Gaïa."

"Comme toujours, Gaïa avait un plan. Elle éleva Zeus elle-même, l'entraîna pour qu'il soit incommensurablement puissant, assez puissant pour faire tomber son père. Cronos fut trompé, devint malade et il n'eut pas d'autre choix que de nous faire sortir de son ventre. Nous sortîmes, grands et forts et quand nous avons trouvé Zeus, nous l'avons rejoint et avons déclaré la guerre aux Titans. Ensemble, les six, nous étions invincibles."

Hadès se mordit la lèvre, me regarda avec un sourire d'excuse. "Veux-tu en entendre plus, Perséphone ? C'est une histoire dure et..." Elle glissa ses doigts sur ma joue, sur mon cou, réveillant une nouvelle vague de passion en moi. "Je pourrais la finir une autre fois."

Mais cette histoire était importante, pour elle et pour moi, et je la priai de continuer. "Je veux savoir, Hadès. Je veux tout savoir sur toi."

Pendant un long moment, elle me regarda, ses yeux parcourant mon visage, les coins de ses lèvres remontant légèrement. Finalement, elle hocha la tête et regarda l'obscurité qui nous entourait. "Nous avons libéré les enfants difformes de Gaïa des profondeurs du Tartare. Gaïa était tellement contente de nous. Les titans n'avaient aucune chance. Ce fut la bataille la plus sanginaire, la plus vicieuse..." Sa voix s'éteint et elle garda le silence pendant quelques battements de cœur. "Les ténèbres incarnées. C'est ce que c'était."

Elle releva la tête. "Mais c'était fini, les titans avaient perdu et, vaincu et glorieux, Zeus les bannit dans le Tartare. Gaïa... elle était tellement en colère. Elle tenta de faire changer Zeus d'avis, par la force. Elle créa les monstres les plus terrifiants qu'elle puisse imaginer, Typhon et sa

compagne, Échidna, pour qu'ils détruisent Zeus. Mais eux aussi furent vaincus et Gaïa... Gaïa abandonna." Hadès remua, soupira et Cerbère se réveilla un instant, éternua, tomba de mes genoux et se rendormit.

"À la fin, nous nous réunîmes, victorieux. Mais c'était une victoire vide. Nous le savions tous. Tous, sauf Zeus. Il était enivré par le pouvoir."

"Nous avons divisé les royaumes du monde entre nous et c'est à ce moment que je le vis sous un nouveau jour, que je me rendis compte de ce qu'il était vraiment."

"Vous vous êtes tous battus ensemble." murmurai-je. "Vous avez vaincu les titans ensemble, ce n'était pas Zeus tout seul. Vous étiez égaux, vous tous. Pourquoi ne vous êtes-vous pas soulevés ?" Je ne pus pas m'empêcher. L'injustice m'enflamma, réveillant une forte rage en moi. Zeus, je le détestais tellement en ce moment, je le haïssait de tout mon être. Ma haine brûlait et faisait mal, elle me griffait et me ravageait de l'intérieur. Pour une fois, juste pour une fois, je voulais qu'il souffre comme tous ceux qui l'avaient connu avaient souffert. Je voulais qu'il connaisse la douleur, je voulais effacer à jamais ce sourire triomphant de ses lèvres.

Je tremblais, mes poings serrés, jusqu'à ce qu'Hadès me touche, doucement, doucement, ses doigts effleurant mon épaule nue. Je frissonnai, m'approchai d'elle, me fondant en elle, mon visage pressé contre sa poitrine.

"Pourquoi l'as-tu laissé te faire ça ?" murmurai-je. "Comment as-tu pu le laisser te faire tant de mal, Hadès ? Tu étais puissante... tu l'es encore."

Elle traça des cercles sur la paume de ma main.

"Je ne sais pas." me répondit-elle calmement. "Je me désintéressais de ce qui pouvait m'arriver. Ça m'était... égal. Et je suis proche de Gaïa, malgré tout ce qui est arrivé, elle m'a adoptée, elle est devenue une sorte de mère pour moi, quand Rhéa fut bannie. Elle... elle est devenue quelque chose de plus maintenant. Elle est différente, elle change. Je ne la blâme pas pour les horreurs qui sont arrivées il y a si longtemps. Aussi forte qu'elle ait été ma haine pour Zeus, et je l'ai haï, Perséphone, j'ai appris à lui pardonner aussi. Gaïa lui a pardonné. Rien ne reste à jamais inchangé. Ce n'est pas possible."

Je me serrai contre elle et elle effleura mon oreille de son nez, son souffle chaud. "Il viendra un temps où cet endroit n'aura plus besoin de moi, c'est écrit. J'ai pris patience, attendu."

Hadès pressa ses lèvres contre mon cou, m'embrassant. "Et toi Perséphone... toi aussi tu étais prédestinée. Je n'ai jamais rien désiré..." Sa bouche bougea doucement, lentement sur ma peau. "Jusqu'à ce que je te désire, toi."

Je m'assis et regardai son visage, son visage simple et beau, avec son nez long et droit et ses yeux solennels. Je trouvai de la perfection dans chacun de ses traits, bien que ce que je préférais par dessus tout, c'était son cœur.

Quand elle glissa sa main dans mes cheveux et qu'elle pressa avec douceur sa bouche contre la mienne, je la bus comme un nectar, de plus en plus profondément, jusqu'à ce que tout soit rouge et rubis et que sa peau, ses mains, sa bouche me brûlent. J'étais une braise, brillante, flamme et feu, brûlant sous la traînée ardente de ses doigts et de sa langue.

J'étais devenue belle, tellement belle sous son toucher et mon âme cria son nom, féroce. Je reculai, respirant fort et la déesse des morts me regarda comme si j'étais la créature la plus charmante et que j'étais sienne, sienne uniquement.

Pour la première fois, je pouvais lire dans ses yeux impénétrables. J'y vis de l'amour et je la touchai, devais la toucher. Je pris son visage entre mes mains, murmurai une prière silencieuse de gratitude aux étoiles, à moi-même, et embrassai ses lèvres.

Le souvenir de Charis me revint et bien qu'il y ait encore de la douleur, une vive douleur, je découvris aussi quelque chose d'autre : de la paix. J'avais aimé et j'avais perdu et maintenant... l'amour m'avait retrouvée, m'avait redonné la vie dans le royaume des morts.

"À quoi penses-tu ?" me demanda Hadès quand nous nous séparâmes. Quand je vis ses yeux, je sus, je sus tout ce que j'avais besoin de savoir.

"À rien." dis-je honnêtement. "Je ressens juste."

Cerbère s'était éloigné et nous vîmes comment il levait la patte contre la paroi de pierre. "Cette bête sauvage n'a pas le moindre savoir-vivre." rit Hadès alors qu'il galopait vers ses bras. "On devrait le prendre au palais en haut."

"Oh, toutes ces marches." soupirai-je en lui rendant son sourire. Mon cœur était tellement léger, ouvert. Je me rendis soudain compte que j'étais heureuse. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas été heureuse.

Nous nous relevâmes et, main dans la main, nous appelâmes Cerbère pour qu'il nous suive dans les escaliers. Peut-être était-ce son sang monstrueux ou sa nature de chiot, mais il nous devança, ses pattes cliquetantes. Bientôt, il avait disparu dans la spirale de pierre.

Nous marchions lentement, faisant de nombreuses pauses pour nous embrasser et quand enfin nous touchâmes le sol du palais, je trouvai le banc le plus proche et m'y laissai tomber, reprenant mon souffle. Cerbère était assis, remuant la queue et ses têtes se disputaient entre elles. C'était absurde et hilarant et nous rîmes ensemble sur le banc.

Pallas nous trouva là, dans les bras l'une de l'autre, les doigts entrelacés, mes lèvres reposant contre le cou d'Hadès.

Elle nous fixa, ses sourcils haussés sur son front et elle sourit avec tant de force que le coin de ses yeux en étaient plissés. "Enfin, c'est pas trop tôt."

Puis elle s'agenouilla pour jouer avec le chiot.

Neuf : Gaïa

Parfois, Hadès dormait à côté de moi. Nous nous embrassions pour nous dire bonne nuit, rien de plus, mais les chaleurs de nos corps chantaient une berceuse qui m'aidait à trouver facilement le

sommeil. Je posais ma tête sur son épaule, respirant son odeur secrète, mélange de mousses et de grottes profondes. Mes nuits étaient enfin paisibles et mes rêves étaient emplis d'elle.

Je rêvais que j'étais debout dans des champs ensoleillés, l'herbe caressant mes chevilles, la bouche d'Hadès chaude contre la mienne. Quand je me réveillais, je faisais taire mes besoins les plus profonds. Je sentais que nous avions toutes deux besoin que les choses se développent lentement. Et pour être honnête, j'avais peur. Ma tête était emplie de tellement de pensées perturbantes, s'empilant les unes sur les autres ; mais la sensation de ses lèvres suffisait pour les faire taire et pour me ramener à ici, à maintenant.

Je ressentais un besoin insatiable d'être près d'elle, de profiter de chaque seconde. Parfois, j'étais tellement heureuse que je croyais que mon cœur s'échapperait de ma poitrine. Mais quand j'étais seule, j'avais des pensées étranges, je m'inquiétais, je craignais les morts, Zeus et leurs sombres intentions. Mon emprise sur mon destin semblait tenue, vulnérable.

Malgré cela, j'étais en train de tomber amoureuse et je le savourais. Hadès m'intoxiquait, ses baisers étaient comme le plus doux des sortilèges.

Je me souvenais de son histoire, de chaque mot et un jour, alors qu'elle revenait des Champs, je lui posai une question qui me trottait dans la tête. "Gaïa." dis-je en caressant Cerbère qui était couché sur mon giron, "Tu as dit que c'était comme une mère pour toi. Tu la visites ?"

Elle haussa les sourcils, puis les fronça, légèrement, s'agenouillant à côté de moi sur le sol de la salle du trône. Sa main caressait alternativement les trois têtes de Cerbère. "Oui. Pourquoi le demandes-tu ?"

"Pourrais-je la voir ?"

Elle s'assit sur ses chevilles, silencieuse, réfléchissant. Elle semblait si jeune, si douce que je tendis la main, touchai sa joue.

Lentement, traçant la courbe de mon bras avec un de ses doigts, elle hocha la tête. "Je t'amènerai la voir. Maintenant même, si tu le désires."

Je n'avais jamais vu l'entrée du Tartare, je ne m'étais jamais autant approchée de sa bouche béante et noire. La description de Pallas m'avait terrifiée, surtout ses histoires sur les monstres aux crocs acérés qui vivaient là-dedans. Des monstres, des monstres, avait-elle répété sans cesse, jusqu'à ce que mon esprit invoque des images terrifiantes et que mon âme m'ordonne de rester loin de cet endroit.

Alors que nous nous approchions de l'entrée, je tremblais de la tête au pieds, agrippant le bras d'Hadès avec tellement de force que je devais couper la circulation de son sang. Elle rit doucement, comme si j'étais une enfant qui avait peur des ombres, et elle desserra l'étai de mes doigts.

"Perséphone," murmura-t-elle en plaçant un baiser sur mon front, "rien dans mon royaume de te fera du mal, pas tant que tu seras avec moi."

"Vraiment ?"

"Je te le promets."

Mais nous n'allions pas entrer dans le Tartare, me rendis-je compte avec un soulagement incommensurable. La chambre de Gaïa se trouvaient à la droite de cette terrible crevasse. C'était une petite ouverture dans la pierre, que l'on aurait pu facilement rater. Il nous fallut marcher de profil et pencher nos têtes pour pouvoir passer et je distinguais à peine une grotte longue et étroite. Je suivis Hadès, prenant la main fraîche qu'elle tendait en arrière pour moi. Il n'y avait pas de torches ici, elle était mes yeux et nous avançons ensemble, lentement, silencieusement. Mes pensées s'envolèrent, il était facile d'imaginer que nous étions les seules personnes qui restaient sur terre, deux petites créatures chaleureuses dans un monde sans soleil.

Hadès s'arrêta et je pressai mon visage contre son dos. "Qu'y a-t-il ?" demandai-je, le cœur battant, m'imaginant des bêtes aux gueules affamées. Elle se tourna vers moi, trouva mes lèvres et calma mon émoi avec un baiser.

"Écoute." murmura-t-elle s'écartant, son haleine chaude contre mon visage.

Au début je n'entendais que le tonnerre de mon cœur. Mais par dessus ce rythme, je commençai à en percevoir un autre. Un son plus profond, un battement bas, comme un pouls, comme des tambours.

Ça retomba lentement sur nous, battant en cadence le long du passage, jusqu'à ce qu'il nous trouve enfin et qu'il soit partout autour de nous, en nous, jusqu'à ce que le rythme ne forme qu'un avec moi et que je sente qu'il me faudrait danser ou mourir. Mon cœur était trop plein, incapable de contenir cette beauté, ce rythme sublime et doux, ce battement sacré.

Puis il disparut, remplacé par le silence.

"Non." murmurai-je. Mais Hadès prit ma main, me guida encore plus bas, plus profondément dans la terre.

"Ça reviendra." me dit-elle en me prenant par la taille pour me guider dans un soudain virage.

"Mais qu'était-ce ? C'était tellement beau !"

"C'était la voix de la terre, chantant les louanges à Gaïa. Un hymne pour elle."

"Un hymne ?"

"Un signe de dévotion." dit-elle, "Une chanson en son honneur, une merveilleuse ode née d'un amour pur."

Alors que nous marchions, le sol sous nos pieds descendait toujours en une pente interminable, allant plus bas, plus profondément que ce j'aurais pensé possible, le rythme, l'hymne s'élevait et s'en allait. Parfois, on aurait dit que les parois chantaient, vibrant, dotées d'une vie primale.

Je trébuchai sur une pierre, ou ce que je me m'imaginai être une pierre. Il faisait beaucoup trop sombre pour en être vraiment sûre. Je tombai sur Hadès qui me rattrapa, ses mains fraîches sur mes coudes. "Attends, Perséphone. Je suis désolée, je suis tellement habituée à l'obscurité. J'aurais du faire ça il y a longtemps."

J'inspirai brusquement alors qu'une lumière apparaissait entre nous, illuminant le visage solennel d'Hadès. C'était une sphère dorée, flottant sur ses paumes, brillant dans l'étroit couloir, comme une étoile.

Hadès haussa les épaules, souriant de ce sourire timide qui faisait trembler mon cœur, l'arrêtait.

"C'est... bête, mais c'est ce que je fais. Mon utilité officielle ici." Elle jeta la sphère légèrement vers le haut et elle s'éleva, flotta, puis redescendit, répandant une lumière jaune sur sa main. "Je crée de la lumière pour les Enfers."

"Tu fais bien plus que ça." répliquai-je. Mais son regard était tellement lointain que je ne savais pas si elle m'avait entendue. Je me souvenais quand elle avait dansé avec la lumière. Je me souvenais avoir dansé avec elle sous une pluie d'étoiles. C'était cruel, enfermer sa lumière dans l'endroit le plus sombre. Mais je devais admettre qu'aucun endroit n'avait plus besoin d'elle.

Finalement, nous arrivâmes. Le couloir s'ouvrait sur une petite salle au plafond en arche, formé de pierres brillantes. C'était un endroit agréable et sécurisant. Le plafond s'élevait en une seule pointe. Si je me mettais sur les épaules d'Hadès, j'aurais pu le toucher du bout des doigts. Devant nous, il y avait un espace creux dans la pierre où il y avait de l'eau calme qui reflétait la lumière d'Hadès. Je me penchai sur l'eau et regardai mon reflet. J'avais changé, mais je me reconnus, peut-être pour la première fois.

Hadès s'agenouilla, leva son visage, les bras courbés vers le haut, comme si elle enlaçait quelque chose. Je m'assis à côté d'elle, faisant attention à ne pas faire le moindre bruit et je la regardai, fascinée.

La déesse de la mort, ma déesse. De l'amour radiait de son visage, un amour qui, par sa pureté, brisa mon cœur.

"Gaïa bien aimée." dit-elle dans un murmure doux, "Terre mère bien aimée, s'il te plaît... viens à moi."

Un battement de cœur, deux, trois... la surface de l'eau bougea légèrement, c'était quelque chose de brillant, lumineux, une spirale. Et dans l'eau, elle apparut.

Comme Charon, elle clignotait, changeait, et je ne pouvais pas voir sa forme, sa silhouette ou les contours de son visage. Mais elle était aussi différente de Charon que possible. Son aura radiait l'amour.

Elle remplissait la pièce. Elle était partout, elle était la pièce, le plafond, le sol. Elle était Hadès et elle était moi. Suspendue devant nous, était une spirale de couleurs changeantes, spirale de beauté, de terre, de mers, de ciel et d'étoiles. J'y vis la forme parfaite d'une feuille, la beauté d'un cerf qui meurt, la splendeur d'un cygne qui prend son envol. Elle avait en elle tout, tout ce qui avait existé, tout ce qui allait encore exister sur la planète. Je compris, à ce moment, la plus petite vérité de tout ce qui existait, et cela déjà c'était tellement grand, tellement merveilleux que je ne pus pas le supporter. Je pleurai et pressai mon visage contre le sol, mon cœur éclatant, l'amour cascadeant par les brèches créées.

"Enfant." Le mot m'entourait de toutes parts, enlaça mes épaules et il y avait tellement de beauté dans ce son, tellement de sagesse, d'empathie et de compassion.

"Oui." murmurai-je en fermant les yeux devant la tempête de couleurs, l'éclat indomptable de vie qui occupait ce petit espace et mon petit corps. Ma poitrine avait mal devant tant de splendeur. C'en était trop.

"Perséphone." Une main douce toucha mon épaule et je me relevai, sans mots, les yeux grands ouverts et tendis la main vers elle. Elle était chaude, comme le soleil, douce comme le sol et tendre comme les baisers d'Hadès. Elle me prit dans ses bras, me serrant contre elle. Elle avait la même odeur que ma mère, mais plus ancienne, plus profonde, elle sentait la terre humide après une tempête, les nouvelles feuilles du début du printemps, les moissons riches, les baies, les raisins, les graines. "Perséphone, Perséphone." murmura-t-elle en embrassant mon front.

Elle avait le corps d'une femme à présent, sa gloire contenue dans un vaisseau, un corps comme le mien, mais différent. C'était un corps rond, plein de courbes, voluptueux... généreux. Ses cheveux touchaient le sol et ils étaient de toutes les couleurs de la terre. Sa robe était tissée dans les verts des mousses. Sur son visage brillait la bonté de toutes les personnes, toutes les choses qui avaient foulé son sol, c'est à dire elle-même. La vision était trop belle pour que je ne puisse la comprendre. Je tombai à genoux devant elle et son sourire me recréa.

"Mon enfant, j'ai rêvé de toi."

"De... moi ?" murmurai-je.

"De toi." Elle tendit sa main et la posa sur ma joue. "Tu vas tout changer."

Je la regardai, perplexe, sans comprendre. Gaïa s'agenouilla devant moi, me tira vers elle, me prenant dans ses bras comme une mère prendrait son enfant. "Tu es tellement aimée, Perséphone." L'amour m'envahit, comme une vague, me souleva, m'emplit. "Tu vas connaître un profond chagrin, mais tu vas transformer le monde."

Je sentis dans mon cœur la profondeur des douleurs à venir. Je luttai pour reprendre mon souffle, remuant sur la terre, sous le regard de Gaïa, sous ses yeux aussi bleus que les eaux de l'océan.

"Tu es destinée à la douleur, mais aussi au triomphe, Perséphone." Deux larmes d'un bleu scintillant tombèrent de ses yeux. "Tu... vous," dit-elle en prenant ma main et celle d'Hadès et les mettant l'une dans l'autre, "faites partie d'une histoire très vieille, une histoire qui a toujours résisté et qui résistera toujours au temps."

Je me tournai vers Hadès et je vis qu'elle radiait d'amour pour moi.

"C'était écrit." dit Gaïa en souriant de nous voir ensemble. "Perséphone, ta descente était écrite. Et toi, Hadès... vos âmes étaient une seule bien avant qu'il n'y ait eu une terre sur laquelle naître. Mille ans après, la voilà réunie, entière. Tout ceci," dit-elle en ouvrant ses bras, "tout ceci avait été prédit."

Ma bouche s'ouvrit pour lui poser une question, celle qui me troublait quelquefois, alors même que je me sentais complète et entière, aimée dans les bras d'Hadès.

Mais Gaïa connaissait mes pensées et sa voix réconfortante calma mes préoccupations. "Mon enfant, ne te tourmente plus. Tu n'aurais rien pu faire pour sauver Charis. Et Charis est en paix, Perséphone. De la paix véritable, durable, éternelle."

Mon cœur avait encore mal et je savais que cette douleur ferait toujours partie de moi, mais de savoir qu'elle ne souffrait pas, qu'elle n'était pas torturée par le souvenir du crime de Zeus... ne te tourmente plus, m'avait dit Gaïa. J'avais attendu ces mots, cette permission. Je posai une main sur mon cœur, fermai les yeux, pensai librement à Hadès, pour la première fois sans cette ombre de culpabilité qui hantait toujours mon cœur.

Notre histoire avait été prédite...

"Aimes-tu ma fille, Perséphone ? Aimes-tu Hadès ?"

Je tendis la main vers Hadès, mais elle n'était pas là et quand je regardai autour de moi, je ne pouvais rien voir. La lumière avait disparu. Il n'y avait rien que des ténèbres. Je déglutis, anxieuse et tirai mes genoux contre ma poitrine.

"L'aimes-tu ?" me demanda Gaïa. Sa voix était douce, mais je sentis le vrai poids de ses mots, lourds comme des montagnes.

"Je..." J'hésitai, non pas par doute mais parce que la force de mon amour pour Hadès me faisait oublier tout le reste, les mots, la raison, les pensées. Comment pourrais-je exprimer mes sentiments ? Les mots étaient des choses tellement faibles, c'étaient des choses mortelles, alors que l'amour que j'avais pour elle était quelque chose de vaste, d'infini et de vraiment immortel.

Mais il me fallait répondre d'une manière ou d'une autre, alors je murmurai lamentablement : "Oui. Je l'aime de toute mon âme."

"Tu dis la vérité, une vérité parfaite." Gaïa prit mon menton dans sa main. "N'oublie jamais, Perséphone, tu possèdes déjà tout ce qu'il faut pour affronter les difficultés qui t'attendent. Mais prends soin de toi. Et..." Il y eut une soudaine note d'espièglerie dans sa voix. "Garde la tête hors de l'eau."

J'inspirai, surprise, me demandant comment elle savait pour mon aventure dans le Styx...

"Je sais, mon enfant. J'étais là, avec toi, pendant tout ce temps. Je t'ai bénie alors, comme je te bénis maintenant, pour tout ce que tu es et tout ce que tu deviendras. Je t'aime."

Encore une fois, je sentis ses lèvres sur mon front et mon corps se remplit de lumière... lumière, lumière et amour dans chaque recoin de mon être. Je me laissai glisser, lentement, doucement, par terre.

"Perséphone ?"

J'ouvris mes yeux et eut devant moi la vision adorée d'Hadès. Sous la lumière de sa sphère dorée, elle se pencha sur mon corps, ses cheveux voilant mon visage. Son expression était préoccupée. "Perséphone, m'entends-tu ?"

"Oui." murmurai-je en levant une main tremblante pour caresser sa joue. "Je t'entends, Hadès."

Elle cligna des yeux, une fois, deux fois, ses yeux brillants de larmes qui ne coulaient pas.

Nous étions seules dans la grotte et les eaux étaient à nouveau calmes, comme avant.

J'inspirai puis expirai, mon corps vibrant de magie. "Hadès..." je déglutis puis m'assis, le cœur battant. "Hadès, elle... elle est tout. Elle est... si... si belle."

Je retombai contre sa poitrine et elle me serra de près, nous balançant d'avant en arrière.

"Oui, elle l'est."

"Je ne comprends pas que Zeus l'ait trahie. Comment qui que ce soit pourrait le faire ?"

"Je ne sais pas." murmura-t-elle en reposant son menton sur ma tête. "Parfois je me demande si... si toutes les histoires de cruauté et de violence, celles que j'ai toujours acceptées et considérées comme l'Histoire, je me demande si elles sont fausses. Si elles n'ont jamais été vraies. Je sais, avec certitude que certaines d'entre elles sont des mensonges. Et s'il avait tout inventé ? Et si Gaïa avait toujours été amour ? Et si l'histoire de la naissance du monde, telle que nous la connaissons n'était qu'un mensonge de Zeus ? C'est lui qui me l'a racontée, pas Rhéa ni Gaïa. Il nous l'a racontée à tous. Je n'ai jamais questionné Gaïa là-dessus. Je l'aime et je lui fais confiance. Je vois et sens ce qu'elle est... de l'amour. Et ça me suffit."

Je me laissai aller contre Hadès et elle caressa mes cheveux. Nous restâmes assises pendant un long moment, stupéfaites, guéries, entières, brisées, tout à la fois.

Quand nous nous relevâmes enfin pour partir, je me penchai pour regarder dans les profondeurs argentées de l'eau. Avec surprise, je vis qu'elles ne reflétaient rien... mais des spirales étranges tourbillonnaient dans l'eau et sous mes yeux, elles se réunirent pour former des mots, le langage écrit des Grecs.

"Le danger approche. Sois courageuse, ma fille. Méfie-toi de Charon et prépare-toi." Aussi vite qu'ils étaient apparus, les mots disparurent.

Une sensation glaciale s'empara de mon cœur.

Hadès me sourit, me tendit la main. "Tu viens ?"

J'étais soulagée qu'elle n'ait pas lu l'avertissement de Gaïa, elle avait déjà bien trop de quoi s'inquiéter, et je chérissais son sourire facile. Je fis demi-tour, marchant derrière Hadès, et la musique de la terre me suivit, nous suivit pendant notre longue remontée vers les Enfers.

"Hadès," demandai-je à bout de souffle et fatiguée lorsque enfin nous atteignîmes les plaines noires et familières des Enfers, "tu as dit que tu savais que certaines des histoires n'étaient pas vraies. Lesquelles ? Que voulais-tu dire ?"

Elle entrelaça nos doigts alors que nous nous engagions sur le chemin. Loin devant nous, le palais brillait comme la lune, et il donnait l'impression d'être plus grand... oui, il était plus grand qu'avant et plus beau que brisé. Plus lumière qu'obscurité.

Je regardai timidement Hadès et baissa la tête pour cacher mon sourire.

"Eh bien," soupira-t-elle, "tellement des histoires qui concernent les dieux sont amplifiées, des révisions de la réalité. Tellement... Et Zeus est au centre de tout cela. Il a convaincu les mortels que c'est un dieu bon et juste. Il a fait du bien dans le monde, mais... il est trop égoïste pour vraiment s'intéresser à qui que ce soit à part lui-même."

Elle soupira de nouveau, levant son regard vers le haut. "Il répand les mensonges, Perséphone, aux mortels sur terre. Depuis le début, il a répandu des mensonges sur moi. Il murmure au creux de leurs oreilles, invisible, de façon à ce qu'ils ne sachent pas d'où vient la connaissance. À cause de lui, les mortels pensent que je suis quelqu'un de froid, d'impitoyable, de dur... un homme."

Je me penchai contre son épaule pendant un moment, puis ramenai sa main à ma bouche, posai un baiser sur la peau couverte d'or. "S'ils connaissaient la vérité sur toi, peut-être ne craindraient-ils pas la mort à ce point," dis-je dans un murmure, "et il perdrait de son pouvoir sur eux."

Elle inclina la tête évasivement. "Je ne peux pas deviner ses intentions réelles. La plupart du temps, ces choses-là l'amuse, il s'amuse à raconter des mensonges, détruisant des vies. C'est... un tyran." Elle passa ses doigts dans ses longs cheveux noirs.

"Pendant quelque années, son tour préféré était de changer les genres. Il est tellement puissant qu'il peut devenir n'importe quoi, n'importe qui, il lui suffit d'y penser et ça arrive. Et il eut une phase où il apparaissait devant les mortels sous la forme d'une femme. Je pense que c'est ce qui lui a donné l'idée... Il commença à jouer avec les genres des dieux dans les histoires des mortels, celles qu'ils récitaient dans les temples et à leurs enfants, le soir."

"Cupidon ?" dit Hadès en secouant la tête. "Cupidon est une femme, la fille d'Aphrodite, non pas son fils. Aphrodite était furieuse contre Zeus pour la confusion qu'il a créée. Elle l'est encore, j'imagine. Mais il ne retire pas son mensonge. Il n'en a cure."

Hadès se tut. Elle marchait avec ses yeux baissés, ses cils créant des ombres sur ses joues. Je posai ma main sur son bras, inquiète, et quand elle ne répondit pas, je la tirai légèrement, l'obligeant à s'arrêter et à se tourner vers moi.

"Qu'y a-t-il ? Tu as l'air triste tout à coup. Hadès ?"

Elle soupira, me regarda, écarta son regard. "Notre histoire... la vraie histoire... ne sera jamais connue, Perséphone. Les mensonges prendront racine et ils se répandront."

"Quels mensonges ?" Je posai ma question, secouant la tête, luttant contre l'envie de me boucher les oreilles. J'avais peur de la réponse.

Hadès plaça ses mains sur mes épaules et parla doucement, ses yeux posés sur les miens.

"Pour ceux du monde d'en haut, je suis un homme égoïste et macabre qui a des envies et qui prend tout ce qu'il veut."

Ma bouche était si sèche, je me léchai les lèvres et déglutis. Je pouvais entendre le bruit de la rivière Styx, les murmures qui nous arrivaient du village des morts juste devant nous et par dessus tout, j'entendais le vacarme de nos cœurs, leurs battements témoignant du temps car il n'y avait pas d'autre moyen de le mesurer.

"Ils croient que je suis un homme, Perséphone, un homme cruel. Quand ils sauront que tu es ici, quand ils assembleront les murmures furtifs de Zeus, ils vont croire que je... que je t'ai prise, que je t'ai kidnappée..." Sa voix lui fit défaut et je la tirai contre moi, mes bras enlaçant son cou.

"Hadès..."

"Si je suis un homme, Perséphone," insista-t-elle, sa bouche contre mes cheveux, "et si je t'ai prise contre ton gré, ils vont dire que je t'ai violée..."

Je la serrai davantage.

"... et que je t'interdis de partir." Elle baissa la tête et s'écarta, levant des yeux emplis de deuil vers le miens. "Ma charmante et réticente captive."

Les mots flottèrent entre nous.

"Hadès."

Elle avait commencé à se retourner, mais je la retins, la forçai à croiser mon regard. "Hadès, je ne savais pas... Je souhaiterais pouvoir..." Je la regardai, bouche ouverte, souffrant de la douleur de ses yeux. "Nous rectifierons les choses. Je ne permettrai pas que ton nom soit..."

"Ce n'est pas important." murmura-t-elle. Elle posa un baiser sur mon cou, ses lèvres remontant lentement, traçant une ligne de feu sur la surface de ma peau.

"Crois-tu pendant un seul instant," murmura-t-elle, "que j'aurais changé quoi que ce soit ? Que j'aurais choisi quoi que ce soit d'autre que ce moment, maintenant ?" Ses yeux noirs étaient vivants, brillants. "Je suis prête à endurer tous les mensonges, Perséphone, pour toi."

"Oh..." Mon cœur se brisa et fut réparé dans la même seconde et je tirai sa tête vers moi, l'embrassai profondément. "Je t'aime, Hadès."

Sa respiration se calma, puis elle était en train de m'embrasser, sa bouche dévorant la mienne.

"Oui." murmura-t-elle sans arrêt, écrasant mes lèvres de ses baisers, ses doigts traçant le contour de mes joues, de mon cou. "Oui, oui, je t'aime, dit-elle." Je la serrai contre moi, un rêve entre mes bras. J'étais entière.

Dix : Naissance

"N'y va pas, s'il te plaît, la priai-je en passant mes bras autour de son cou, l'embrassant et riant. Elle riait elle aussi et défit avec douceur l'étreinte de mes bras."

"Je dois y aller, Perséphone." Un sourcil haussé, elle plaqua mes bras espiègles contre mon corps et me donna un baiser d'au-revoir. Elle m'embrassa jusqu'à ce que mes jambes me fissent défaut.

Je me laissai tomber par terre, riant, soupirant, ramenant mes bras autour de mes jambes. Elle s'arrêta à l'encadrement de la porte, me sourit doucement.

"Je reviendrai dès que je le pourrai." me dit-elle, sa voix rauque. Son sourire disparut peu à peu. Alors que je la regardais, ses yeux devinrent plus sombres, pas à cause de la colère ou de la tristesse ou de la perte, mais... Elle me regardait, ma bouche, mes mains. Chaque partie de moi. Ma bouche s'ouvrit, mon cœur s'arrêta.

Je la désirais et elle me désirait. Elle fit demi-tour, partit et je sus que ce serait ce soir... ce serait ce soir. Je m'allongeai sur le sol et fixai le plafond, ma tête tournant légèrement, le monde entier faisant des pirouettes. Elle était partie. Mais ce soir...

"Vous êtes tellement transparente." renifla Pallas en entrant dans ma chambre.

Je me redressai sur les coudes et lui souris du sourire le plus impénitent de toute ma vie. Elle s'assit à côté de moi, secoua la tête et me sourit.

"Je suis heureuse." dit-elle honnêtement. Nous restâmes allongées côte à côte sur le sol frais, regardant les formes veineuses du plafond de marbre, comme nous le faisons quelquefois, lorsque nous nous ennuyions particulièrement. Cerbère bondissait autour de nous, nous léchant les orteils.

"Je ne l'avais jamais vue aussi heureuse." dit Pallas. "Jamais. Ça lui va bien."

Je sentis mon ventre se serrer. Pallas... Pallas ne serait jamais heureuse. Pas avec Athéna. Je me demandai si les morts pouvaient tomber amoureux ? Pouvaient-ils trouver leur âme sœur ici, dans la noirceur ? Ou étaient-ils condamnés à être hantés par la mémoire de ceux qu'ils avaient laissés derrière eux ? À attendre, attendre, jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau réunis.

Mais si on aimait une déesse, il n'y avait pas de réunion possible. Les déesses ne meurent jamais, ne descendent jamais dans les Enfers. Sauf une.

"Quelquefois," dit Pallas d'une voix faible, "je me demande si c'est vraiment arrivé. Pourquoi Athéna la déesse de la sagesse m'a-t-elle aimée ?" Elle tourna la tête, cachant son visage. "Mais elle l'a fait, Perséphone. Nous nous retrouvions, la nuit et elle m'aimait. Et je l'aimais, je l'aimais tellement."

Elle s'essuya le visage et s'assit. "Nous n'allions pas du tout ensemble, je le sais. Mais si c'était à refaire et que j'avais le choix, je le referais." Elle hocha la tête. "Je le referais."

Elle se releva lentement, commença à faire les cent pas dans la chambre. Je la regardai, inquiète. Elle était devenue tellement transparente qu'elle semblait à peine réelle. Quelquefois, je devais la toucher pour m'assurer qu'elle était toujours solide, qu'elle n'allait pas disparaître.

Je sentais sa douleur et je voulais la consoler. Mais quel réconfort pouvais-je lui apporter ? Je ne pouvais pas ramener Athéna. Je ne pouvais pas lui rendre sa vie.

Malgré cela, je me relevai, la tête encore légère du baiser d'Hadès et lui tendis les bras. Elle refusa d'un signe, fronçant les sourcils.

"Quoi qu'il en soit..." commença-t-elle. Mais je touchai son épaule, l'arrêtai.

"Si ça n'était jamais arrivé, si tu n'étais jamais... venue ici, qu'aurais-tu fait ?"

La question sembla la surprendre. "Que veux-tu dire ?"

"Athéna et toi, quels étaient vos plans, avant..."

"Avant que tout ne soit détruit." murmura-t-elle avec un soupir, sans me regarder dans les yeux. "Je voulais l'épouser."

"L'épouser ?" Je clignai des yeux, surprise, et elle rit.

"Vous ne savez pas ce qu'est le mariage ?"

Je secouai la tête. "J'étais coupée du monde, dans ma forêt."

"Ah, oui. Et bien, c'est quelque chose que font les mortels... c'est une consécration qui dure toute la vie. Les couples se dévouent l'un à l'autre, devant les dieux et leurs familles. Parfois les gens se marient pour des raisons autres que l'amour. Un homme qui désire une femme peut donner de

l'argent à son père et elle devra porter des garçons costauds pour les guerres. Mais au début, c'était simple et beau, un vœu d'amour devant les dieux."

Elle se mordit la lèvre inférieure. "C'était mon obsession, ce que je voulais par-dessus tout." Soupirant, elle frappa le sol de sa sandale et eut un rire dérisoire. "Mais c'était absurde, une idée stupide. Le rituel est pour les mortels et Athéna est une déesse. Qu'aurions-nous fait ?"

Sa tête pendait lamentablement. "Les détails ne m'intéressaient pas alors. Je voulais juste être sa femme."

"Pallas..." Je posai ma main sur son bras. "Pallas, ce n'est pas absurde ou stupide. C'est une belle idée."

"Eh bien," dit-elle en se secouant, "ça n'a jamais rien donné, donc peu importe."

Je la suivis hors de la chambre, à travers un long couloir, puis un autre. "Athéna était au courant ?" Criai-je derrière elle. Elle secoua la tête sans s'arrêter.

Non, elle ne savait pas. Athéna ne savait pas ce que Pallas voulait, ou, je ne pouvais faire que le supposer, à quel point elle l'aimait. Et maintenant elle était assise sur le mont Olympe, une autre fille mortelle dans le creux de ses bras, Pallas oubliée.

On ne pourrait jamais réparer ça.

Je sentis sa douleur comme si c'était la mienne. Si j'étais séparée d'Hadès à tout jamais, séparée par des mondes différents, je... je ne pouvais même pas y penser.

"J'attends un visiteur aujourd'hui, un que vous aussi vous aimerez sans doute voir," me dit Pallas, souriant sans conviction par-dessus son épaule alors que nous descendions les escaliers de l'entrée. "Voulez-vous venir avec moi ?"

"Toujours !" criai-je après elle, courant pour pouvoir garder son allure. Je glissai ma main dans le creux de son bras et nous commençâmes le long et fastidieux chemin à travers les plaines des Enfers.

"Je croyais que personne ne venait dans les Enfers, à part les morts," murmurai-je. "Quel est cet invité mystère ?"

Nous avançons entre les maisons du village des morts. Une fillette était debout dans l'encadrement d'une porte, serrant contre elle une minuscule poupée sculptée dans de la terre. Ses yeux me suivirent et mon cœur se serra avec pitié. Ces âmes avaient peu, peut-être même rien à attendre, à espérer.

"Vous oubliez celui qui guide les morts jusqu'aux Enfers." me rappela Pallas.

"Hermès !" m'exclamai-je. "Quand sera-t-il ici ? Il ne traversera pas avec Charon, n'est-ce pas ?" Je me souvins de l'avertissement que Gaïa avait écrit dans l'eau et je m'inquiétai pour mon ami.

Pallas secoua la tête. "Non. Non, bien sûr que non. Il vole comme un oiseau avec ses sandales. Et de toute façon, c'est lui qui m'a appris le tour du bateau à la corde d'argent. Peut-être même l'a-t-il inventé. C'est le dieu des astuces."

Je hochai la tête, soupirai avec soulagement.

"Qu'est-ce qui vous prend, Perséphone ?"

"Oh." soupirai-je, "Hadès m'a amenée voir Gaïa et celle-ci m'a prévenue de faire attention. Elle a mentionné spécifiquement Charon."

"Charon ?" Pallas sembla d'abord choquée, puis pensive. Elle resta silencieuse pendant quelques longues minutes alors que nous nous dépêchions à travers le village. Les âmes nous observaient, nous lançant des regards noirs, sifflant des murmures qui suintaient d'animosité.

Finalement, lorsque nous quittâmes enfin le village, Pallas baissa la voix, me demanda : "Gaïa vous a-t-elle dit pourquoi il fallait vous méfier de Charon ?"

"Non. Mais il me déteste. Je suppose que ça a à voir avec ça."

Pallas soupira. "Hadès vous a-t-elle raconté comment Charon vint à exister ?"

Je secouai la tête et nous marchâmes vers la rivière.

"Hadès l'a créé."

Je sentis mon cœur chuter dans ma poitrine. "Comment... pourquoi ? Pourquoi aurait-elle fait ça ?"

Elle croisa ses bras, comme si elle avait froid. "Les dieux... certains d'entre eux ont le pouvoir de donner la vie, de créer des gens, des créatures, des monstres."

Je me rappelai la conviction naïve de mon enfance, quand je croyais que ma mère m'avait créée, m'avait fait pousser d'une graine comme une de ses fleurs. Mais alors, elle m'avait dit pour Zeus, m'avait dit qu'elle n'était pas assez puissante pour créer une vie immortelle elle-même.

Mais Hadès l'était. Hadès était plus puissante que ce que j'avais cru.

"Charon est la première et seule créature qu'Hadès n'ait jamais faite. Elle était submergée par ses obligations ici, elle avait besoin d'aide et bien entendu, aucun dieu ne voulait se porter volontaire pour vivre et travailler dans les Enfers avec elle."

"Alors, elle créa Charon. C'était censé être un homme, un simple passeur. Mais... quelque chose ne marcha pas comme prévu." dit Pallas en fronçant les sourcils. "Il était difforme, de corps et d'esprit. Hadès se sentait vraiment mal. Mais Charon était déterminé." Pallas se tourna vers moi avec un sourire sardonique. "Il voulait quand même le travail. Il voulait transporter les âmes à travers le Styx. C'était la raison pour laquelle il avait été créé. Avant Charon, Hadès faisait traverser les âmes elle-même et ça prenait tout son temps."

Ma tête était tellement emplie de stupeur, d'émerveillement, qu'il n'y avait pas de place pour les pensées. Nous marchâmes un moment en silence.

"Je pense qu'il déteste Hadès parce qu'elle l'a créé." murmura Pallas. Nous étions près de la rivière à présent et elle parcourut la distance du regard, comme si elle avait peur que Charon puisse se cacher quelque part et nous écouter.

Pallas laissa entendre un grognement sourd. "Honnêtement, j'aimerais juste que quelque chose arrive pour rompre l'équilibre. C'est en train de devenir trop lourd à porter, les murmures constants, les accusations, l'hostilité mal dirigée."

"Peut-être est-il temps d'en parler à Hadès." soupirai-je. "Elle sait que les âmes ne sont pas contentes, mais elle est tellement occupée et elle pense le meilleur de... de tout le monde." Mes épaules se haussèrent puis retombèrent. "Elle ne peut pas le voir et ne verra les choses que lorsqu'il sera trop tard."

Pallas lança ses mains en l'air. "Je ne sais pas quoi faire. Je ne comprends pas pourquoi rien de ce que je leur dis ne marche. Les morts étaient raisonnables et se contentaient de ce qu'ils avaient, aussi peu soit-il... les murmures n'ont commencé qu'il y a quelques mois."

"Perséphone." murmura-t-elle en s'arrêtant devant moi et baissant sa voix si bas que je dus lire sur ses lèvres, "Je pense que tout ceci est la faute de Charon. Ce que vous m'avez dit me le confirme."

Je me tordis les mains, sans répondre. La structure des Enfers semblait être en train de s'écrouler et je me sentais impuissante, incapable de faire quoi que ce soit pour l'arrêter.

Une silhouette scintillante, un mélange lumineux d'argent et de bleu apparut au bord du Styx, nous attendant. Pallas et moi courûmes vers lui et, rapide comme un éclair, il vint vers nous, raccourcissant de moitié la distance qui nous séparait.

"Bonjour à vous, les plus belles des demoiselles." Il s'inclina devant moi puis enlaça Pallas, la soulevant du sol avec théâtralité. Elle joua le jeu, faisant des moulinets avec ses bras et prétendant essuyer des larmes sur ses joues.

"Il est trop snob pour aller plus loin dans les Enfers." rit-elle en pointant son perchoir sur le sol rocheux de la rivière.

"Pas snob, juste prudent." dit-il en regardant la vaste noirceur derrière nous. "Souviens-toi, c'est moi qui ai guidé toutes ces âmes ici. Je ne voudrais pas être reconnu... surtout maintenant."

"Vous pouvez le sentir ?" demanda Pallas, fronçant ses sourcils d'inquiétude.

Hermès haussa les épaules, remua, disparut. Il apparut derrière moi, laissant sa tête reposer sur mon épaule.

"Quelque chose se prépare." dit-il en relevant la tête. "Mais ce n'est pas pour ça que je suis ici. Zeus a encore raconté des histoires et elles ne sont pas jolies."

"Sur quoi ?" Pallas le regardait avec ses mains sur ses hanches, sa bouche créant une ligne fine. "Hadès ?"

"Son sujet préféré." Les yeux d'Hermès voletèrent entre Pallas et moi. Soudain, il était agenouillé devant moi, ma main entre les siennes. "Perséphone, as-tu réfléchi à ta rébellion personnelle ?"

Je penchai ma tête vers lui. "Je me suis rebellée, c'est pourquoi je suis ici..."

"C'est plus que ça," dit-il en secouant lentement la tête. "As-tu parlé avec Gaïa ?"

"Comment as-tu... ?"

Il tapota sa tête et je me souvins de sa capacité à lire dans les pensées. Mais il avait déjà disparu et je me retournai pour le trouver debout près de Pallas, quoi que ses yeux fussent vissés sur moi. "Lui as-tu parlé ?" Insista-t-il.

"Oui." Mes poings se serrèrent. Ça commence, pensai-je.

"Et que t'a-t-elle dit ?"

"Tu es destinée à la douleur, mais aussi au triomphe. Tu vas endurer une grande tristesse, mais tu transformeras le monde."

Je m'enlaçai moi-même, désirant ardemment les bras d'Hadès. Je fixai un point au-delà du Styx et ne dis rien. Je ne savais pas ce que voulaient dire les mots de Gaïa, ce que tout cela voulait dire et une partie de moi ne voulait pas savoir, ne voulait pas que les choses changent. Parce que j'étais heureuse, maintenant. Tellement heureuse.

"Elle m'a bénie." murmurai-je, "Elle m'a dit qu'elle m'aimait."

"Est-ce tout, Perséphone ?" Le regard d'Hermès était intense, je détournai le regard. Je ne répondis pas, ne mentis pas.

Il finit par soupirer avec frustration. "Tu es faite pour la grandeur, Perséphone. Choisis ton chemin avec sagesse."

Je lui tournai le dos.

"Des nouvelles d'Athéna ?" murmura Pallas. Hermès la régala avec les anecdotes de la déesse de la sagesse, les mots spirituels qu'elle avait dits, les mots tendres aussi. Quand Hermès dit à Pallas qu'elle manquait à Athéna, j'abandonnai ma bouderie pour me tourner vers lui, les yeux rétrécis.

Hermès mentait-il ? Il aimait jouer des tours, je le savais, mais son affection pour Pallas était sincère et, j'en étais certaine, s'il lui mentait, c'était uniquement pour préserver la tranquillité et le beau sourire de son amie. Peut-être aurais-je aussi menti si j'étais devant les yeux remplis d'espoir de Pallas.

Elle le remercia, l'enlaça et partit se promener toute seule le long de la rivière.

Hermès s'approcha de moi et je soupirai.

"Ma mère ?" demandai-je en me préparant à sa réponse. Pour la plupart, j'avais calmé le désir de voir du vert, les arbres et les prés que j'aimais de tout mon cœur. Mais ma mère... elle ne cesserait jamais de me manquer. Une partie de moi voulait la voir, tout de moi l'aimait.

"Aucune nouvelle." dit Hermès. "Déméter a... disparu."

Je pâlis.

Avant que je ne puisse répondre quoi que ce soit, il prit avec fermeté mon coude, déglutit, son expression soudain sérieuse. "Quelque chose de mauvais va arriver ici, Perséphone. Es-tu prête pour ça ?"

Le ventre noué, mon cœur se tordant, inquiète pour ma mère, pour Hadès, pour Pallas, pour moi-même, je hochai la tête. "Quoi qu'il arrive, nous ferons face."

"Comment peux-tu en être sûre ?" demanda-t-il ses yeux scrutant mon visage. "Tu n'es pas omnipotente. Tu es immortelle, mais tu peux mourir... ici, Perséphone. Surtout ici."

"J'ai confiance." murmurai-je en me mordant la lèvre.

"Confiance en quoi ?"

J'inspirai longuement, fixai sans vraiment voir son visage, la gêne et l'exaltation me faisant rougir avec violence.

"En moi-même, Hermès." répondis-je, d'un ton empli de défi. Ma voix tremblait, mais peu importait, parce que je disais la vérité. "J'ai confiance en moi-même."

Les coins de sa bouche remontèrent. Je reconnus l'expression espiègle que j'avais vue pour la première fois, arborée par le dieu qui m'avait dit de me rebeller, un soir sur le Mont Olympe.

"Alors tu as tout ce dont tu as besoin." Avec un sourire et une révérence, il m'adressa un clin d'œil et vacilla.

Il était debout à côté de moi. Une seconde plus tard, il était parti.

Mes cheveux bougèrent, poussés par une soudaine brise.

Les Enfers étaient un endroit stagnant, sans vie. Rien ne bougeait ici, à part les âmes et la rivière... mais alors que je rejoignais Pallas le long de la rivière, un vent glacial soufflait et il ne venait pas de l'eau. Il venait de derrière nous, des plaines des Enfers.

Je me tournai, surprise, pour lui faire face. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas senti le vent. Je pris la main de Pallas, mais ses doigts étaient lâches et quand je me retournai vers elle, elle était clouée sur place et plus transparente que jamais.

"C'est un vent malsain qui souffle sur les Enfers." me murmura-t-elle, la peur tremblant dans ses yeux.

"Les paroles sombres t'ont rendue amère." Je lui souris faiblement. Je ne m'étais pas encore remise des nouvelles de ma mère et je tremblais intérieurement à la pensée des horreurs qui étaient censées arriver.

"Allons voir les chevaux, ils te remontent toujours le moral."

"Pas aujourd'hui, Perséphone." marmonna-t-elle. "Je dois retourner au village, je dois essayer..."

"Pallas, ça ne fait du bien à personne, ni à eux ni à toi." Mes mots étaient venus plus durs que ce que j'aurais voulu. Elle tressaillit, fit un pas en arrière. "Viens avec moi, lui demandai-je. Oublie les choses tristes pendant un moment."

Elle me regarda comme si j'étais devenue folle. "Hadès n'oublie pas les choses, Perséphone. Tous les jours, elle va aux Champs Élysées et elle fait ce qu'elle peut. Et toi, que fais-tu ?"

L'accusation me déchira, enfonçant ses griffes empoisonnées profondément dans mon cœur.

Je ne pouvais pas parler. J'étais blessée, surtout parce que, me rendis-je compte, ses mots étaient vrais.

Je ne faisais rien, elle avait raison.

Usée, découragée, elle fit demi-tour et partit.

J'aurais pu la rappeler, lui demander d'attendre, mais je n'en fis rien. Je ne pouvais pas. Je m'assis au bord de la rivière, sans me soucier de ma proximité avec l'eau indomptable et je la vis s'éloigner de moi.

Je restai assise, toute seule, longtemps après son départ. Je commençais à me sentir en colère. Je n'avais pas demandé mon destin, ma naissance. J'avais décidé de quitter la forêt, oui, ça c'était mon action. Et Hadès ne m'avait jamais rien demandé en retour, alors qu'elle m'avait sauvée, peut-être même qu'elle avait sauvé ma vie immortelle.

Mais tous les autres, tous ceux que je connaissais attendaient des choses de moi, des choses que je ne me sentais pas capable de donner. Hermès croyait que j'allais faire quelque chose d'extraordinaire. Gaïa m'avait dit que j'allais changer les choses. Et Pallas... elle pensait que j'étais fainéante, que rien ne m'importait, mais la vérité était beaucoup plus simple que ça.

Et si la seule chose que je voulais c'était de vivre dans le palais, tranquillement, à apprendre chaque courbe et secret du corps et du cœur d'Hadès ? J'étais simple par nature. Je n'avais jamais désiré le pouvoir, les possessions ou la célébrité. Je voulais juste être. Et qu'on me laisse tranquille.

Maussade, je me frottai les yeux, regardai mes mains sur mes jambes, soupirai.

Je n'avais jamais rien demandé de tout ceci. Mais quoi qu'il en soit, je l'avais.

C'était peut-être le coût de l'immortalité.

Hadès n'avait jamais demandé à être la déesse des Enfers, mais elle l'était et menait ses responsabilités sans faillir.

Soudain, je me sentis très égoïste, comme une enfant qui faisait un caprice.

Gaïa m'avait dit que j'avais en moi ce qu'il fallait. Mais j'avais tellement peur. J'avais peur des morts, de Zeus. J'avais peur d'un million de choses.

Perdue dans mes pensées, je sursautai, surprise, quand j'entendis le cri. Je m'assis, immobile, les poils de mes bras hérissés. Je l'entendis une nouvelle fois : un cri, le cri d'une femme qui venait du village des morts.

Je me relevai, lentement et regardai vers les maisons distantes. Une ombre noire se répandait sur la terre et je fermai les yeux et les rouvris, sentant la terre sous mes pieds commencer à tourner.

Ce n'était pas une ombre, c'était un rassemblement de morts. Des milliers d'âmes, leurs corps pressés les uns contre les autres, si serrés qu'on aurait dit une seule masse mouvante. Normalement les morts étaient solitaires, ils restaient chacun de leur côté, ne se réunissant que lorsque quelque chose arrivait, une émeute ou une convocation d'Hadès.

Un autre cri. Je pensai reconnaître la voix maintenant et la peur se répandit en moi, comme un monstre, un serpent qui m'étouffait.

Pallas. Pallas était en danger.

Je courus, trébuchant sur le devant de ma tunique. Je la relevai, regardant les plis blancs dans mes mains dans un moment de lucidité au milieu de ma terreur. Je courus, je ne pouvais pas respirer, je ne pouvais pas aspirer assez d'air alors que le village des morts se rapprochait de plus

en plus. Les morts venaient vers moi, roulant lentement et sans un bruit, ils étaient aussi silencieux que des corps enterrés. Ils me fixaient de leurs yeux creux, sans sourciller.

Pallas cria de nouveau et je la vis à l'avant de la masse, traînée par une ligne d'hommes et de femmes. Elle leur donnait des coups de pieds et luttait contre eux, griffant leurs bras, mais il y en avait trop. Elle perdait de la force, je pouvais à peine la voir. On aurait dit un fantôme.

Je m'arrêtai devant l'horrible ombre rampante, mes poumons en feu. Pallas me vit, son regard éteint.

Ses ravisseurs me regardèrent aussi.

"Que faites-vous ?" criai-je en me dressant de toute ma hauteur. Le devant de ma tunique toucha la terre alors que je la relâchais. "Qu'allez-vous faire d'elle ?"

"On l'amène à la rivière Styx, où elle devrait être." aboya une femme. Son regard était empli de défi, ses mains retenant les bras de Pallas. Elle semblait étonnamment réelle, solide et je la reconnus, je l'avais déjà rencontrée, bien qu'elle n'était alors pas aussi substantielle.

"Vous ne pouvez pas faire ça, Hageus." dis-je d'une voix égale, mon regard furieux croisant le sien. "Elle serait prisonnière de la rivière à tout jamais."

"Elle mérite bien pire pour chanter les louanges d'Hadès." dit-elle en crachant par terre. "Tout comme la déesse Perséphone." L'animosité de sa voix me surprit. Presque trop tard, je reculai, évitant les mains de ses compagnons.

"Vous ne pouvez pas..." Je trébuchai sur mon vêtement alors que je m'éloignais d'eux.

"Nous allons le faire. Puis nous allons noyer Hadès aussi. Le truc avec vous, les dieux," ricana-t-elle, "je le connais. Vous êtes comme nous. Peut-être que vous ne mourrez pas, mais je pense que vous pouvez être prisonniers de la rivière, comme les mortels. Je le sais. Vous serez coincées là, et nous serons libres. Et les Champs Élysées seront à nous." Elle rit, rejetant sa tête en arrière, sa bouche trop grande dans son visage mince et empli d'amertume.

Animés par son rire, les morts levèrent leurs mains et crièrent d'une seule et même voix glaçante. Il n'y a pas de mots qui puissent décrire un son aussi guttural. Les poils de ma nuque se dressèrent et je reculai davantage, secouant la tête, serrant les poings.

Non, non, non. Ceci n'allait pas, du tout. Pas du tout.

Gaïa m'avait sauvée du Styx. Le ferait-elle encore une fois ? Sauverait-elle Pallas et Hadès ? Serions-nous perdues à jamais ?

Hageus s'avança, tendant ses mains, souriant comme une aliénée. Elle était folle. Je ne savais pas quoi faire, je sentais la peur me ronger de l'intérieur.

Tout dépendait de moi, me rendis-je compte dans un bref moment de clarté, et je sentis une paix étrange m'envahir.

Je devais faire quelque chose, dire quelque chose. Il fallait que j'arrête ceci. Que je change le cours des choses. Que je change tout.

"Elle vous a dit la vérité !" criai-je.

Ma voix coupa à travers la tension, l'ouvrit comme un fruit mur.

Hageus fit une pause. Tous s'arrêtèrent.

Et ils me fixaient, tous.

"Les Champs Élysées sont un endroit de misère et de tourment." dis-je hors d'haleine, les mots sortant plus rapidement que ce que je pouvais penser. Il valait mieux ne pas penser.

"Les héros que Zeus a favorisés s'assoient sous le soleil, dans un champ de blé interminable, oui ! Mais ce n'est pas un paradis, c'est une prison. Ils sont assis et contemplent les horreurs qu'ils ont commises. Ils sont prisonniers de leurs souvenirs. Ils sont prisonniers de leur culpabilité, revivant sans arrêt les meurtres et les viols qu'ils ont commis parce que Zeus le leur demandait, parce qu'ils voulaient une récompense éternelle."

J'allai devant Hageus et je la fixai avec ostentation. "Ce n'est pas une récompense. Il n'y a pas d'échappatoire. Tous les jours, Hadès va dans les Champs, elle essaye de leur offrir du réconfort. Et elle ne réussit que quelques fois et ça ne dure qu'un moment. Juste un instant. Il n'y a pas de paix là-bas. La beauté du paysage n'est qu'une blague cruelle." Ma voix tremblait, de peur, mais aussi avec passion. Je fermai les yeux, les rouvris et frémis en pensant au mot que je m'apprêtais à prononcer : "Laissez-moi vous montrer."

Pallas releva vivement la tête et elle la secoua avec force, ses lèvres formant encore et encore le mot : "Non."

Je savais ce qu'elle pensait. J'étais d'accord avec elle.

Si j'amenaient les villageois aux Champs Élysées, ils auraient accès à Hadès. Pour le moment, elle était en sécurité, cachée. Elle n'avait pas conscience de ce qui se passait.

Mais si je les guidais là-bas, si je les laissais entrer... nous ne pourrions rien faire s'ils choisissaient de se soulever. Nous serions à leur merci.

C'était un risque. Un choix.

Mon cœur me criait de ne pas reculer et je l'écoutai.

"Vous devez voir..." Ma voix était rauque, elle se brisa. Je tentai une nouvelle fois, tremblante mais ferme. "Vous verrez, lorsque je vous montrerai, que tout ce que Pallas vous a dit, tout ce que je vous ai dit est vrai. Hadès..." Des larmes perlèrent au coin de mes yeux et je les laissai couler, parce que c'étaient des larmes pour elle. "Hadès est une déesse juste et tendre. Elle ne veut rien d'autre que le bonheur de toutes les personnes de son royaume, que tout le monde soit en paix. Elle fait ce qu'elle peut, elle se pousse à bout pour s'assurer que ce soit le cas." Je plissai les yeux vers Hageus et vers les morts qui l'entouraient et je leur promis : "Vous verrez."

"On veut voir !" Cria quelqu'un. Une autre voix reprit. Les mots s'élevèrent dans une chorale assourdissante d'urgence.

Pallas me regarda avec des paupières lourdes.

Si mon plan ne réussissait pas, si quelque chose ne se passait pas comme prévu... nous allions tout perdre, ce serait le chaos.

Je me tournai et marchai d'un pas décidé vers le centre des plaines de l'Enfer, vers l'endroit où Hadès m'avait amenée lorsqu'elle m'avait montré les Champs. Une mer de morts me suivait de près, traînant Pallas. Je serrai les dents me forçant à marcher calmement, lentement, avec la dignité d'une déesse. Mais je trébuchai, tremblante. Mon cerveau était saturé et je ne pouvais tirer nul réconfort de mes pensées.

Et si la vision des Champs ne les convainquait pas ? Ils s'accrochaient avec tellement d'obstination à leurs fausses croyances. Pouvaient-ils changer d'avis ?

Hadès serait-elle en sécurité ?

Il fallait qu'elle le soit, c'était tout ce que je demandais.

Hadès devait survivre. Elle devait... elle devait...

Mon cœur se serra. Je ne savais même pas si je pouvais trouver les Champs. Je ne savais pas comment ouvrir la porte. Pallas avait dit que seule Hadès pouvait le faire.

Qu'est-ce qui me faisait penser que j'en étais capable ?

Un sentiment. Quelque chose qui me poussait à le faire. Un espoir.

Je n'avais pas de réponses, pas de garanties, mais j'étais déterminée à avoir confiance en mon cœur. C'était tout ce qu'il me restait.

Quand nous arrivâmes à notre destination, je ne dis rien, ne pensai rien. Je tombai à genoux, levai mes bras et priai (à qui prie une déesse ?). Je dis : "S'il te plaît." et visualisai les Champs Élysées, je me souvins de la manière dont le soleil avait chauffé ma peau, je me souvins de la chanson du blé et, plus que tout, je me souvins d'Hadès, mon Hadès, agenouillée devant le mortel qui pleurait par terre, lui offrant de la compassion et de la gentillesse dans un endroit qui la méprisait pour cela. Je me souvins du goût de mes larmes.

Je les sentais encore, maintenant.

Mes yeux étaient fermés et je pleurais, mais quand le changement arriva, quand la lumière tomba sur moi, je séchai mes larmes et me relevai.

Du blé, du blé partout. Du blé et les morts, les morts que j'avais amenés ici. Quand je me tournai pour les regarder, je me rendis compte à quel point ils semblaient différents dans la lumière. Ils étaient transparents et leurs yeux étaient rétrécis, leur dos courbé. Peu d'entre eux croisaient mon regard.

Peur. Ils avaient peur.

Je les regardai et j'essayai de mon mieux de les comprendre. Ils avaient voulu ça pendant si longtemps, avaient mis tous leurs espoirs dans cet endroit. Ils ne voulaient pas que les Champs Élysées soient un lieu de misère, comme le leur avait répété sans cesse Pallas. Ils voulaient que ce soit leur chez soi. Au final, tout ce qu'ils voulaient c'était un endroit qu'ils puissent appeler chez eux.

Je retrouvai Pallas dans la foule. Sa bouche était ouverte, elle m'implorait de ses yeux tristes.

Je secouai ma tête, déterminée. Ça allait marcher. Ça devait marcher.

"Venez." dis-je bougeant à travers le blé, poussant les épis, "Écoutez."

Nous marchâmes et les champs furent obscurcis par les corps recroquevillés et nous entendîmes leurs lamentations.

La tristesse me serra la poitrine, s'infiltrant dans mon âme. Je me sentais trop faible pour continuer. Je voulais tomber pas terre et laisser place à mon propre chagrin.

Mais je ne le fis pas. Je pensai à Hadès et ravalai ma faiblesse, conduisant les morts plus profondément dans les Champs.

Certains des héros nous regardèrent avec des yeux humides, se posant des questions, leurs joues brillant de larmes. Mais la plupart de nous remarquèrent même pas. Ils étaient trop pris par leur chagrin, pleurant ou criant, parfois les deux.

Aussi loin que portait notre regard, plus loin encore, s'étendait l'illusion des Champs éternels. Il y avait de la misère, de la douleur, la plus profonde des blessures. Une éternité avec les regrets pour seuls compagnons.

Je bouchai mes oreilles pour bloquer les lamentations, les pleurs, mais je ne pus me résoudre à fermer les yeux. Je me retournai pour voir les villageois, je vis leur choc et leur horreur et, pire que tout, leur déception. Leur perte.

Ils avaient espéré un paradis et maintenant ils savaient qu'il n'y avait rien de tel.

Hageus était debout, sous le choc. Ses yeux trouvèrent les miens et sa bouche s'ouvrit, mais elle semblait incapable de parler. Elle fit un geste vers là où était Pallas, et ceux qui la retenaient la laissèrent partir.

Elle tomba à genoux et j'accourus à ses côtés, la tirai contre moi, retirant les cheveux de son visage.

"Ça ira, maintenant ?" me murmura-t-elle, se serrant contre moi, ses mains agrippant mon épaule.

"Je pense. Je ne sais pas." J'inspirai profondément. "Mais je pense."

Nous tournâmes toutes les deux la tête, surprises, quand une des villageoises, une jeune adolescente, se fraya un chemin parmi la masse grise en endeuillée. Elle portait des vêtements déchirés, ses cheveux noirs descendant jusqu'à mi-dos. Elle me regarda un moment. Je ne pouvais pas deviner ses pensées, tellement ses yeux étaient vides.

Puis elle fit quelque chose d'étonnant.

Elle s'agenouilla devant l'un des héros.

Il se balançait d'avant en arrière, d'arrière en avant. Il portait une armure cabossée et son visage était trop jeune pour une peine si profonde.

"C'est toi." dit-elle simplement.

Il ne l'avait pas remarquée avant qu'elle ne lui parle. Il cligna des yeux, comme s'il se réveillait et regarda son visage.

"Non..." Sa voix était aiguë, faible comme celle d'un enfant. Il recula, ses talons mordant dans la poussière, mais elle prit son poignet, murmura : "C'est toi."

Et l'homme commença à pleurer.

"S'il te plaît, pardonne-moi... je ne voulais pas... je ne savais pas... je suis tellement désolé." Il rampa jusqu'à elle, pressa son visage contre la terre. "Pardonne-moi, s'il te plaît, s'il te plaît, pardonne-moi..."

Je regardai leur échange, abasourdie. Les villageois étaient silencieux alors qu'ils regardaient, eux aussi.

Pendant un long moment, ni la fille ni le héros ne bougèrent. Les émotions se succédaient sur le visage de l'adolescente, avec lenteur. De la surprise, de la colère, de la douleur, de la mélancolie. Puis, finalement, son expression s'adoucit, devint neutre. Elle se leva et regarda la silhouette prostrée de l'homme.

"Je te pardonne." dit-elle en prononçant avec soin chaque mot.

L'homme se releva, s'assit, la regarda, clignant des yeux pour évacuer ses larmes.

"Je ne sais pas comment tu peux." dit-il.

"J'ai eu beaucoup de temps pour y penser." Hésitante, maladroitement, elle se pencha et tapota son épaule. "Je n'ai plus peur de toi. Je suis passée par-dessus ce qui s'est passé." Elle sourit presque. "C'est fini."

Je secouai la tête, émerveillée. Ils s'étaient connus dans une autre vie et ils s'étaient retrouvés ici. Et peut-être même avaient-ils résolu leur douleur.

Ils restèrent assis, se dévisageant. La fille avait le regard clair et résolu, l'homme était stupéfait.

Un cri s'éleva de la masse de villageois et un vieillard, maigre et chancelant se détacha du groupe pour se jeter aux pieds d'un autre des héros, et le prit dans ses bras. Celui-ci n'avait pas cessé de gémir, de pleurer. Le vieil homme le serra contre lui, murmurant doucement jusqu'à ce que le héros se calme, pleurant sur son épaule.

Peu à peu, comme des oiseaux qui quittent leur nid, les morts se dispersèrent à la recherche des âmes de ceux qu'ils avaient perdus, ou à la recherche de ceux qui les avaient blessés, peut-être même qui les avaient tués.

Les joues mouillées, je fus témoin d'une grande bonté. Une petite fille prit dans ses bras un grand soldat. Une volute en larmes embrassait le visage d'un homme qui avait perdu ses jambes mais à qui il restait des bras pour l'enlacer, la serrer contre lui.

Du pardon, de la compassion, de l'empathie, de l'amour. La vague d'émotion ôta la force à mes jambes. Je m'étais préparée à une guerre et au lieu de cela, j'avais trouvé l'inverse : de la paix, donnée et reçue. Je me laissai tomber à côté de Pallas, par terre et nous restâmes l'une contre l'autre. Nos têtes basses, nous nous contentions de respirer.

"Perséphone ? Pallas ?"

Je levai la tête vivement, cachant de ma main la clarté du soleil imaginaire.

"Hadès." Tout ce que je sentais pour elle, tout l'amour de mon cœur se concentra dans ma bouche dans pour former ce simple et précieux mot.

Elle se tenait debout devant nous. Je me délectai de son ombre.

"Perséphone, que s'est-il passé ?" Elle s'agenouilla, me prit dans ses bras, pressant sa bouche contre mon oreille. Je secouai la tête contre elle. Je ne pouvais pas parler. Si je lui racontais l'histoire maintenant, je m'effondrerais et il fallait que je garde mon sang-froid un peu plus longtemps, jusqu'à ce que je ramène les villageois, jusqu'à ce que je sois sûre que nous soyons toutes en sécurité.

"C'est arrivé." dit Pallas. Quand Hadès la regarda, la tête penchée, les sourcils haussés, elle ajouta simplement : "Et c'est fini. Tout va bien. Grâce à Perséphone."

Les yeux d'Hadès parcoururent mon visage. "Mais... comment..."

"Shh," fis-je en souriant, "tout va bien." Je tirai ses lèvres contre les miennes, l'embrassant légèrement, chérissant sa chaleur, son odeur, pendant quelque secondes. Puis je me relevai, les mains sur les hanches, pour surveiller le paysage altéré des Champs Élysées.

Les cris, les gémissement... ils avaient été remplacés pour la plupart par des murmures. Les gens étaient assis en petit groupes, parlant à voix basse, partageant, soignant ou du moins entrapercevant les premières étincelles de leur soin. Je me sentais faible de soulagement, incertaine de ce que je devais faire. Mais Hadès se leva, posa sa main dans la mienne et c'était tout ce dont j'avais besoin.

"Pallas ?"

Je tournai la tête, regardant la femme qui avait parlé. C'était Hageus. Elle nous regarda toutes les trois alors que Pallas se relevait en grimaçant.

"Je voulais..." Hageus regarda le ciel, plissant les yeux devant la clarté. "Je voulais m'excuser. J'avais tort. Tu avais raison. Je suis désolée de ne pas t'avoir écoutée. Je suis désolée..." Elle soupira bruyamment.

Pallas fixa Hageus pendant un très long moment.

Le soulèvement des morts aurait pu très mal se finir, pour Hadès, pour Pallas, pour les Enfers eux-même. Nous le savions toutes les deux, sentant l'abîme incommensurable d'une réalité alternative qui aurait pu arriver, qui avait failli arriver.

Je serrai la main d'Hadès, ravalant la boule que je sentais à la gorge.

Enfin, Pallas leva son menton et déclara simplement : "Je ne mens pas."

Hageus hocha la tête, son expression pleine de regret. "Mais je connais quelqu'un qui ment."

Les yeux de Pallas brillèrent. "Dis-moi."

"Charon... c'est lui. Il nous a dit qu'Hadès complotait contre nous, qu'elle mettait ses amis dans les Champs Élysées et qu'elle se débarrassait du reste en nous envoyant dans le village des morts." Elle jeta un rapide coup d'œil à Hadès. "Il nous a dit qu'elle était responsable de tout ce

qui n'allait pas dans les Enfers et que si nous nous unissions, nous pourrions la détrôner... en finir avec elle... et nous aurions les richesses des Enfers pour nous."

Ses yeux allèrent vers le visage d'Hadès une nouvelle fois. "Nous allions vous tuer. Nous pensions que c'était la seule façon."

L'expression d'Hadès ne changea pas, mais sa main serra davantage la mienne. "Charon vous a dit ça ? De faire ça ?"

"Oui." Hageus porta tout son poids sur un pied, puis sur l'autre, mal à l'aise. "Il nous a dit que vous étiez cruelle et que Zeus était bon, qu'il voulait améliorer les choses pour nous ici, qu'il voulait prendre le contrôle du royaume des morts... pour nous aider." Elle déglutit. "Charon nous a dit comment faire pour tuer un dieu. Il nous a dit de vous jeter dans le Styx."

"Attends." dit Hadès en levant la main, "Reviens en arrière... quoi ?"

"Je vous ai dit tout ce que je savais." dit Hageus dans un soupir en regardant par terre. "Nous pensions que les Enfers étaient un endroit sombre et terrible à cause de vous, que vous le faisiez pour nous torturer. Mais maintenant..." Elle tendit ses bras vers les champs, vers les âmes qui nous entouraient. "Maintenant je sais que nous avons cru à un mensonge."

Hageus nous laissa Hadès, Pallas et moi. Nous nous dévisageâmes, interdites.

"Zeus est derrière tout ça." murmurai-je. "Il a utilisé Charon comme une marionnette. Il essaye de te voler ton royaume. Hadès..." Je la fixai, la bouche ouverte. "Zeus a essayé de te tuer."

Hadès se prit la tête entre les mains et elle la secoua. "C'est... non. Il a fait des choses terribles, mais... la mort ?" Elle déglutit, murmurant d'une voix qui me brisa le cœur : "Où vont les dieux quand ils meurent ? Ça n'est jamais encore arrivé. Il ne peut pas désirer cela pour moi. Il ne pourrait pas..."

"Vraiment ?" murmura Pallas.

Je lui ouvris les bras. Hadès se pencha contre moi et je l'enlaçai, la serrai contre moi alors qu'elle regardait les Champs par dessus mon épaule, silencieuse.

J'étais silencieuse aussi, mais à l'intérieur de moi, je bouillais. Zeus allait répondre de ceci. Un jour, d'une façon ou d'une autre, je le ferais trembler devant moi, au nom de mon amour. Je le jurai.

Quand nous quittâmes les Champs Élysées, Hadès ne referma pas les portes, promit de les laisser toujours ouvertes. L'entrée tremblotait et brillait, une terre dorée au milieu d'une plaine noire. Maintenant, les morts, les villageois et les héros, pouvaient aller où ils voulaient, comme ils voulaient.

Hadès m'avait dit, une fois, qu'il y avait des règles, qu'elle était liée par le décret de Zeus à garder les héros dans les Champs Élysées et à garder les villageois dehors. Mais les choses avaient changé, maintenant. Hadès avait changé. Des cernes noires étaient visibles sous ses yeux.

Elle marchait d'un pas décidé et Pallas et moi suivions, côte à côte, sans dire un mot. Nos pas nous amenèrent vers le long chemin droit qui menait à la rivière.

Ensemble, nous nous approchâmes des rives rocheuses du Styx et, ensemble, nous attendîmes l'arrivée de Charon.

Et il arriva.

Son bateau rebondissait sur les eaux turbulentes, se dirigeait vers nous.

Charon savait. Il savait et il se tenait comme d'habitude, la perche à la main. Sa silhouette était sombre, plus noire encore que les eaux sous lui. Le seul soupçon de couleur et de mouvement était son pitoyable œil bleu.

Il nous fixa.

"Qu'as-tu fait, Charon ?" demanda Hadès. Il y avait de la douleur dans sa voix, mais aussi du pouvoir, de la colère. Je frissonnai.

"J'ai fait ce que je devais faire pour réclamer ce qui m'appartenait par droit." Charon répondit par une douzaine de voix différentes. Des voix qu'il avait volées aux pauvres âmes désespérées qui n'avaient pas de pièces.

Hadès n'hésita pas. Elle monta sur la barque, lentement, de façon délibérée. "Je t'ai créé." murmura-t-elle, "Tu étais ma création, né de mes propres mains, avec mon souffle pour vie. Et tu m'as trahie."

"Que vouliez-vous que je fasse, déesse ? M'incliner devant vous ?" Il laissa entendre son horrible rire. "Vous ne m'offrez rien et Zeus aurait fait de moi le maître de ces lieux. J'aurais été un dirigeant comme il faut. Je leur aurais montré la vraie peur..."

Hadès le fixa, ses épaules carrées, ses doigts relâchés à ses côtés. "Que veux-tu, Charon ?"

"Du pouvoir." siffla-t-il. Mais elle leva la main et secoua la tête.

"Non." murmura-t-elle. "Vraiment. Que veux-tu ? Dis-le moi et je te le donnerai."

Pallas ouvrit la bouche et se tourna vers moi, ses yeux grands ouverts. Je couvris mon cœur d'une main.

Le silence retomba, sinueux et en attente, comme un monde qui retiendrait son souffle.

Charon le brisa avec deux simples mots : "La liberté."

Hadès ouvrit ses bras. "Tu l'avais, tu l'as toujours eue. Tu aurais pu aller n'importe où, n'importe quand. Tu pourrais partir, maintenant."

Charon remua dans un maelstrom d'émotions. "J'ai été créé pour ceci, pour faire passeur d'âmes. C'est tout ce que je suis."

"Charon," dit Hadès, "je t'ai fait complet, avec un cœur et une âme. Tu n'es pas rattaché à moi. Tu peux quitter ce bateau à n'importe quel moment et partir, si c'est vraiment ce que tu désires."

Sa voix était triste, surprise, quand il murmura : "Je le veux."

Sans un mot, Hadès leva les mains, les paumes vers le haut. De la lumière apparut entre ses doigts, formant une sphère qui brilla avec tellement de force que je dus écarter mon regard.

Quand je rajustai ma vision, Charon, sa masse changeante et brumeuse avait disparu, remplacé par une âme, tremblante et faible, comme toutes celles du village des morts.

C'était arrivé tellement vite et tellement silencieusement. Charon regarda ses mains, ses pieds et son corps, sa bouche ouverte, mais sans dire un mot. Il tituba hors de la barque, plaçant un pied incertain sur la rive et passa à côté de Pallas et moi, sans se tourner vers nous. Nous le regardions avancer d'une façon incertaine sur les plaines sombres.

"De la liberté," soupira Hadès en revenant vers nous, "en tant que telle."

Elle regarda ses doigts brillants encore de poussière dorée, puis me tendit la main.

Elle était animée, débordant de pouvoir et de potentiel. Nos yeux se croisèrent et je vis et sentis de l'amour.

Elle avait répondu à la trahison par de la gentillesse. Tel était le règne de la reine des morts.

"Il faudra que je construise un pont." dit-elle.

Loin de nous, le palais brillait, changeait, grandissait.

Onze : Transformations

Nous étions allongées dans le noir. Je pouvais entendre sa respiration, le martèlement de mon propre cœur, le mouvement du tissu contre notre peau, le mouvement de sa main retirant ses cheveux.

Je fermai les yeux, inspirai son odeur, la senteur de terre, d'eau profonde, de vert souterrain. Ça faisait longtemps que j'avais été avec Charis (pas vraiment, mais ça me semblait une éternité et, en même temps, juste un instant). Je me sentais tellement jeune, si inexpérimentée. Et si je la décevais ? Et si, malgré tout, je n'étais pas celle qu'elle voulait, celle qu'elle attendait ? Elle existait depuis le début des temps.

Je secouai la tête, me rappelant qu'il fallait que j'aie confiance (confiance en moi) et doucement, doucement je l'attrapai, la tirai contre moi.

"Merci." murmura-t-elle contre mon cou, contre mes cheveux, pressant ses lèvres sur cinq, dix, cent endroits. "Tu m'as sauvé la vie, Perséphone."

"Je n'ai pas..."

"Tu l'as fait, tu le fais."

Il y avait du feu, du feu partout. Je me cambrai sous elle, ma peau en feu alors qu'elle traçait des motifs sur moi, des motifs anciens. J'eus un goût de gloire quand elle m'embrassa. Nous brillions comme des colonnes de lumière dans l'obscurité. Nous brillions.

Hadès me vénéra dans sa propre chambre, me serra contre elle, me toucha, me connut. Je fermai les yeux et pressai ma tête contre le lit, criai, une fois, deux fois, encore et encore alors qu'elle trouvait des secrets sur moi, en moi, que je gardais pour elle.

"Oh..." murmurai-je dans ses cheveux noirs quand l'étoile éclata, explosa en un millier de particules lumineuses. J'enfonçai mes doigts dans ses bras et gémis son nom. Elle arrêta mon cri avec un baiser vaste comme un océan et à ce moment je sus qu'il n'y avait rien d'autre que de l'amour sur la terre, ou sous celle-ci.

Nous nous pelotonnâmes, son ventre contre mon dos, près de mes battements de cœur, nos cheveux entremêlés. Nous étions dans les bras l'une de l'autre, chacune renvoyant l'image de l'autre, deux âmes brillantes, unies, complètes.

*

Ce fut le froid qui me réveilla. Je frissonnai et m'assis, seule, la crainte me clouant sur place. Hadès était partie. Avais-je fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? La peur dura le temps d'un battement de cœur, car Hadès, ma belle Hadès revint dans la chambre, son visage illuminé, brillant comme jamais avant. Elle m'embrassa sur la bouche, le cou, murmurant mon nom dans mes cheveux.

À ce moment, je sentis le changement en moi, comme une ouverture, un mûrissement. C'était une sensation agréable et pleine. Je devenais quelqu'un de différent de la fille qui s'était enfuie de la forêt des Immortels, la fille de Déméter. J'étais en train de devenir moi-même.

"Je t'aime." souffla Hadès contre mon oreille. Il y eut un toussotement à la porte. Pallas se tenait debout dans l'encadrement. Je laissa échapper un cri aigu et réunis rapidement mes vêtements, rougissante. Mais elle rit, Hadès rit aussi, m'aidant à me rhabiller et je ne pus m'empêcher de sourire.

"Incorrigible." soupira Pallas en levant les yeux au ciel. Elle avait regagné sa solidité pendant la nuit, il n'y avait plus rien de transparent en elle. Elle eut un sourire radieux, secoua la tête et nous laissa. Nous entendions son rire faire écho dans le hall de la salle du trône.

Hadès se tourna vers moi, ses paupières baissées, les coins de sa bouche courbés. "Ceci, je le promets, n'a rien à voir avec la nuit dernière." Elle prit mes mains, les embrassa et m'aida à me relever. "Quoi que je dois admettre que ça tombe juste au bon moment." Son sourire fit fondre quelque chose en moi. "Viens. J'ai un cadeau pour toi."

"Un autre enfant monstrueux ?" Je ris alors qu'encore à moitié déshabillée, elle me traîna hors de la chambre, à travers un couloir, puis un autre. Cerbère, toujours loyal, nous suivit. Soudain, bien que cela semble impossible, nous étions hors du palais. Non, il n'y avait pas de palais derrière nous, juste les plaines des Enfers. Et devant nous, nous dominant, se trouvaient des portes doubles dans un mur de terre. Elles étaient magnifiquement sculptées dans de la pierre brillante. Alors que nous nous en approchions, leur couleur changea de noir à vert brillant et bleu de cobalt.

Je fixai Hadès, sans pouvoir dire un mot.

"Regarde." me dit-elle en ouvrant les portes.

Mon cœur gonfla, et je rentraï, émerveillée.

C'était le soleil... mais ça ne l'était pas. Au-dessus de nous était suspendu un globe, retenu par une lourde chaîne, incrusté de milliers de petites gemmes dorées et brillantes. Hadès devait avoir caché une de ses sphères lumineuses dedans, parce que ça brillait, éclairant d'une lumière fractionnée par les cristaux.

Et dessous, dans la chambre, tout était couvert de petites gemmes et je ris, parce qu'il y avait là un arbre aussi grand que moi, fait de métal et recouvert de pierres précieuses. Il y avait des fleurs, brillantes et parfaitement formées. Elles n'étaient pas vivantes, mais elles étaient tellement vibrantes que j'imaginai que je pouvais sentir leur douce odeur.

C'était un jardin de métal et de pierre. Les arbres, les fleurs, le soleil. Et le ciel. Le plafond et les murs étaient recouverts de pierres précieuses d'un bleu brillant.

Si je rendais ma vision floue, je pouvais imaginer que j'étais de nouveau dans la forêt.

"Tu l'aimes, Perséphone ?" me demanda Hadès.

Je me tournai vers elle, les larmes aux yeux, mon cœur tellement plein que j'avais peur qu'il explose.

"Oui, oui, oui !" criai-je. Je la tirai contre moi, l'embrassant avec la passion d'une plante pour son soleil.

"Comment as-tu fait ça ? Pourquoi..."

"Je l'ai appelée la salle du soleil." dit-elle avec un sourire et un rire. "Pallas m'a aidée. Ça te rappelle ta terre ? Est-ce similaire ? Proche ? Assez proche ? Ça te fait sentir plus chez toi ?"

"Oh, Hadès, tu... tu as créé ça pour moi, pour me rendre heureuse ? Hadès, j'étais déjà heureuse. Si heureuse. Tu es trop bonne avec moi."

"Jamais." murmura-t-elle en prenant mes deux mains, déposant un baiser sur mes paumes, avec tellement de tendresse que c'était presque comme un murmure. Je frissonnai et elle s'approcha davantage.

"Tu as rendue ma vie tellement belle." dit-elle. "Je suis bénie au-delà du possible par ta présence et ton amour... Et je passerai le reste de mon toujours à te rendre heureuse. Je te le promets."

C'était une déclaration ouverte et directe. Je la pris entre mes bras, tirai sa bouche contre la mienne, l'embrassai jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer, que mon cœur batte trop vite.

Je ne voulais rien d'autre que ce moment. Je désirais que nous puissions vivre une éternité ainsi, séquestrées, loin de tout, loin des autres destins, vivant uniquement celui qu'on se créerait ensemble. Je ne voulais pas me poser de questions, je ne voulais pas penser à la possibilité que nos vies puissent changer. Je voulais vivre dans ce moment, ce moment doré et parfait, à tout jamais. Je voulais Hadès et rien d'autre dans ma vie. Avec elle, je pourrais être satisfaite à jamais, jusqu'à ce que les étoiles tombent et que la terre cesse d'exister.

Je serrai ma déesse sur mon cœur, désirant que le temps nous épargne, qu'il oublie nos deux âmes dans sa marche implacable.

"Hadès, Perséphone." dit Pallas. Nous nous tournâmes, surprises de la trouver debout derrière nous. Le sourire quitta mon visage dès le moment où je vis son expression triste.

"Qu'y a-t-il ?" lui demanda Hadès.

"Hermès est ici. Il doit te parler, Perséphone."

Mon ventre se serra, mon cœur se gela.

Le moment était perdu.

Je savais pourquoi il était venu.

Le chemin qui nous avait menées à la salle du soleil et le parcours à travers les couloirs du palais nous avaient semblé tellement longs et fatigants à l'aller. Mais nous les traversions rapidement à présent. Hermès nous attendait dans la salle du trône... Hermès qui ne s'aventurait jamais au-delà des rives du Styx. Il était assis par terre, ses jambes croisées, son expression sombre, repliée.

"C'est Zeus." dit-il sans un salut.

Le nom provoqua une violente secousse en moi. Je me pressai contre Hadès qui était derrière moi. Elle m'enveloppa de ses bras, les croisant sur ma poitrine.

"Il a réussi à atteindre Déméter. Elle a lancé un ultimatum, Perséphone. Il sait où tu es, ça fait longtemps qu'il le sait. Quand il le lui a dit, il a dû lui déverser d'autres mensonges." Hermès s'arrêta, se mordit la lèvre.

"Elle a gelé la terre et a juré de la garder dans un hiver éternel si tu ne reviens pas. Elle ne permet à rien de pousser. Si ça continue, la terre elle-même va mourir. Tu dois y retourner sous trois jours."

Oh, mère. Oh, mère, mère, mère. Zeus n'a pas dit de mensonges, il n'avait pas à le faire. Il te fait du mal, je sais qu'il te fait du mal. Il me veut de retour et ça m'épouvante, parce que je ne sais pas pourquoi. Et tu ne peux pas t'élever contre lui, mère, parce que c'est le roi des dieux et qu'il obtient tout ce qu'il veut. Je me suis enfuie, je suis partie parce qu'il m'a forcée à le faire et maintenant il veut que je revienne. Mais, mère, je ne peux pas le faire, pas maintenant. Jamais. J'aime Hadès, mère. Je l'aime tellement.

Je m'effondrai, tombai à genoux par terre. J'oubliai comment respirer et je m'en fichais. Je couvris mon visage de mes mains. C'était trop, trop, tout, tout ceci. C'était trop brillant, trop sombre et trop douloureux. J'étais tombée amoureuse et je ne pouvais pas supporter l'idée de partir maintenant. Si jamais je partais, je mourrais. Pendant un moment, je souhaitai mourir, parce que de cette façon, je pourrais rester à jamais ici, avec Hadès, et Zeus n'aurait aucun droit sur moi.

"Je vais y aller." dit Hadès en se penchant vers moi, touchant mon épaule de ses mains douces. "Perséphone, je t'en prie... ça ira. Je vais y aller... je vais raisonner Déméter, je lui dirai la vérité, tout ce qui s'est passé. Je suis sûre que Zeus ne lui a pas tout dit ou qu'il a déformé la vérité." Sa bouche était une ligne dure. "Je vais y aller et tu verras... elle changera d'avis. Je vais arranger les choses."

Je ris alors ; c'était un son triste et désespéré. Je secouai la tête, mais les mots refusaient de venir, les mots pour lui dire qu'elle avait tort, que mon père forçait ma mère, que ce n'étaient pas les faits de Déméter.

"Ça fait six mois que tu es ici, Perséphone." me dit Hermès.

Je pâlis, couvrant ma bouche avec ma main. J'aurais dit des jours ou des semaines, pas des mois. Mais le temps s'écoulait différemment dans les Enfers.

"Si tu ne remontes pas, Déméter va geler la terre à un point où elle ne pourra plus jamais être fertile. Les gens, toutes les choses vont mourir."

"C'est Zeus, ce n'est pas ma mère." répliquai-je. Je me relevai en me séchant les yeux, bien que je n'aie pas le souvenir d'avoir pleuré. Je me tournai vers Hadès et faillis m'effondrer de nouveau. Elle avait l'air tellement perdue.

"Hadès..." Je fermai les yeux avec force, m'obligeant à parler. "Je vais monter et je vais expliquer... je vais tout expliquer." Je me demandais d'où me venait cette détermination. Mais je déglutis et continuai. "Je n'ai pas peur de Zeus. Il n'a aucun pouvoir sur moi. Plus maintenant."

"Dès le moment où tu quitteras les Enfers, dès le moment où tes pieds toucheront la terre," murmura Hadès en attrapant mon bras, "Déméter va sentir ta présence. Elle te trouvera. Et si Zeus est avec elle, rien ne pourra le convaincre. Il... il peut te garder contre ton gré. Ou pire. Non, Perséphone." Elle me regarda et je tombai dans ses yeux, je voulais me perdre dans leur noirceur. "Il est plus sensé que je retourne avec Hermès, que je trouve Zeus et ta mère. Je peux arranger les choses. Je le ferai."

J'enfonçai ma tête dans la poitrine d'Hadès et mon cœur se brisa. "Et si tu ne reviens pas ? Et si c'est ce qu'il voulait dès le départ ? Après tout, Zeus a essayé de te tuer."

"Quoi ?" Demanda Hermès, alarmé. Mais Hadès secoua la tête, s'éloigna de moi.

"Fais-moi confiance." murmura-t-elle. "Je serai de retour dans trois jours."

Ses mouvements étaient lents, prolongés, alors qu'elle embrassait mon front, mes lèvres, qu'elle prenait mes mains et les laissait retomber.

Elle se tourna vers Hermès, hocha la tête et dans un scintillement, était partie.

Ce fut tellement soudain. Je ne pouvais pas le croire. Ma poitrine était vide, comme si mon cœur était parti avec elle. Je me laissai tomber à nouveau, pressant mon front contre mes genoux, m'ordonnai de ne pas pleurer. Mais comment pouvais-je exister sans elle ? Je ne pouvais même pas le concevoir. Et ce n'étaient que trois jours.

"Ne désespérez pas, Perséphone." me murmura Pallas en s'agenouillant à mes côtés. Elle était secouée, tremblante, mais elle fit de son mieux pour me réconforter. Elle m'offrit ses bras et je m'y laissai tomber.

D'une joie parfaite à une angoisse totale... je tremblai, glacée jusqu'aux os, sans doute à cause du choc.

Pallas m'aida à me relever et laissa sa main reposer sur mon épaule. "S'il vous plaît, ne pleurez pas. Ça briserait le cœur d'Hadès de vous voir comme ça. Elle va raisonner Zeus et tout ira bien, comme c'était avant. Vous verrez."

Ses intentions étaient nobles, mais elle n'avait pas l'air convaincu.

Je secouai la tête, frottai mes yeux avec mes poings.

Chaque possibilité retenait son souffle à présent. Tout pouvait changer, n'importe quoi pouvait arriver.

Avais-je vraiment cru que si je m'enterrais assez profondément, je pourrais échapper à mon destin ?

Les torches sur le mur commencèrent à crachoter et à s'éteindre. Nous nous retrouvâmes dans un crépuscule gris.

"Quand Hadès part," murmura Pallas, "la lumière s'en va avec elle."

La lumière, ma lumière, mon Hadès... était partie.

Cerbère déboula dans la chambre, s'assit au milieu de celle-ci, leva ses trois têtes et hurla.

Et alors... les ténèbres furent complètes. Hadès avait quitté son royaume.

Il y avait un trou dans mon cœur, et rien ne pourrait le remplir.

*

"Les morts... comment vont-ils maintenant ?"

Pallas passa une main entre ses cheveux. "Ils vont bien. Ils rentrent et sortent des Champs Élysées. Ils ont formé des petits groupes, des familles."

"Tout est paisible ?"

"Curieusement, oui, tout est calme." Pallas tenait un cristal aux multiples facettes devant son visage, l'examinant. "La mort ouvre les esprits, arrange certaines choses. Une fois qu'ils ont confronté leurs peines, qu'ils ont pardonné, la douleur est partie d'elle-même. Mais il reste encore ceux qui sont en deuil, ceux qui pleurent. Charon s'est caché dans les Champs. Je l'ai vu, il à l'air..." Elle frissonna. "Mais rien n'est parfait, je suppose."

Nous étions dans la salle du soleil, assises sur deux fauteuils incrustés de pierres précieuses qui brillaient sous la lumière de nos lampes à huile.

"Tu sais..." dis-je en regardant mon petit jardin brillant, "je pense que ce serait magnifique si les morts pouvaient venir, passer un peu de temps dans cet endroit."

Pallas secoua la tête, fronçant les sourcils, mais l'idée avait pris racine en moi. "Oh, Pallas, pourquoi pas ? Nous pourrions aller les chercher maintenant, leur montrer le chemin, leur dire

qu'ils peuvent venir quand ils veulent, leur demander s'il y a quoi que ce soit d'autre dont ils ont besoin."

"Ils sont morts." me dit Pallas avec douceur, "Ils ont besoin de tout ce que vous ne pouvez pas leur donner."

Mais je me levai, déterminée. Il fallait que je fasse quelque chose, que je m'occupe, que je sois utile. Quoi que ce soit pour étouffer la douleur. "Allez, s'il te plaît, essayons."

Elle me suivit en soupirant jusqu'au village des morts. Le souvenir du soulèvement, juste quelques jours avant, me collait à la peau comme un cauchemar. Je n'avais pas oublié, n'oublierai jamais qu'ils avaient eu l'intention de tuer Hadès. Mais je me tins debout au centre du village, droite et fière et les présents, la plupart d'entre eux portant des lampes à huile, se rapprochèrent pour m'entendre. Hageus, comme à son habitude, était au centre.

"Hadès a construit un bel endroit." leur dis-je d'une voix égale, en montrant la direction vers la salle du soleil d'un geste. "Dedans, il y a un jardin, un ciel, faits de pierres précieuses... comme un bout de terre brillant. J'aimerais le partager avec vous tous. Après tout, les Enfers est votre royaume aussi."

Un long silence posé et réfléchi suivit mes mots. Pallas, à côté de moi, se tenait debout, rigide, regardant les âmes d'un œil méfiant.

Hageus s'avança, tendit la main, la paume vers le haut. Je la regardai, surprise. Puis, une autre personne, un homme, s'avança, répétant le même geste. Puis un autre, et une autre, et un autre... ils s'avançaient tous vers moi, me présentant leurs mains tendues.

Pallas ouvrit la bouche. "Il vous offrent leur loyauté, Perséphone." murmura-t-elle à mon oreille. "Ils vous reconnaissent officiellement comme leur reine."

"Ils ne sont pas obligés de le faire... vous n'avez pas à le faire..." leur dis-je. Mais ils restèrent sans bouger, leurs yeux fixés sur moi.

"Acceptez-le gracieusement." me murmura Pallas en secouant la tête. "Remerciez-les."

"Merci." dis-je enfin, cédant. D'une seule voix, les morts crièrent mon nom.

Ils se dispersèrent, allant dans des directions différentes, certains déambulant vers le mur lointain des Enfers et la salle du soleil, d'autres s'approchant de la porte distante et brillante des Champs Élysées. Elle brillait comme une étoile, une étoile à l'intérieur du monde. Elle me donna de l'espoir. Pas de la paix, mais de l'espoir.

*

"Pallas." lui dis-je le lendemain matin. Nous étions couchées sur mon lit, regardant le plafond marbré.

Cerbère était lové entre nous, dormant à poings fermés, une tête reposant sur la jambe de Pallas, une autre sur la mienne et la troisième posée inconfortablement entre nous, suffocant presque. Je m'assis et l'accommodai mieux, m'assurant qu'il puisse respirer correctement.

"Te souviens-tu quand tu m'as parlé du mariage et comment tu aurais voulu épouser Athéna ?"

"Oui." dit Pallas avec vivacité en s'asseyant, "Pourquoi cette question ?"

"Eh bien, je pense... je pense que je veux me marier, Pallas."

"Ah, je pensais que vous n'alliez jamais me le demander." rit-elle en me chatouillant les côtes. Cerbère se réveilla et nous jouâmes avec lui, caressant ses têtes haletantes.

"Non, vraiment... je veux le faire. Tu crois qu'Hadès voudrait m'épouser ? Si je le lui demande, tu crois qu'elle dirait oui ?"

Elle me tapa le bras avec bonne humeur. "Elle voyagerait jusqu'aux étoiles si jamais vous lui demandiez de vous en apporter une."

Je souris.

"Elle dira oui, Perséphone. Vous comptez vraiment le faire ?"

"Oui." répondis-je, le cœur battant la chamade. "Quand elle reviendra, je lui demanderai de m'épouser."

"Mais vous ne savez pas comment..."

"Non, mais toi tu le sais." dis-je en prenant ses mains. "Pallas, tu pourrais m'aider ? Nous aideras-tu avec les rituels ?"

Elle hocha la tête, lentement. "Je vais vous aider." dit-elle. Mais bientôt son visage s'assombrit légèrement. "La plupart des rites grecs incluent le partage de nourriture et nous n'avons pas de nourriture dans les Enfers. Il y a de l'eau, mais je doute qu'aucune de vous deux ne veuille vraiment boire l'eau du Styx." dit-elle en fronçant le nez. "Que pourrions-nous utiliser ?"

J'ouvris la bouche et la refermai, un fourmillement sous la peau. "Une grenade." murmurai-je, "J'ai une grenade. C'est la seule chose que j'ai amenée avec moi du monde d'en haut. Oh, Pallas, j'ai une grenade !"

Je me laissai tomber du lit et fouillai dessous. La grenade était plus dure que quand je l'avais cueillie, mais alors que nous la regardions, je sus qu'il y avait de la magie dans les Enfers, parce que le fruit rouge était beaucoup moins abîmé que ce à quoi je m'attendais. Il était juste un peu trop mur.

"Ça sera parfait." me dit Pallas, "Mais Perséphone, le mariage... c'est pour toute la vie et si vous ne pouvez pas..." Elle s'arrêta, baissa la tête et m'adressa un regard d'excuse.

Je savais ce qu'elle allait dire. Et si je ne pouvais pas rester ici avec Hadès, si nous étions séparées à tout jamais ?

"Ce n'est pas important. Mon cœur n'appartiendra qu'à elle, pour toujours."

J'étais encore effrayée, mais je m'étais rendue compte de beaucoup de vérités pendant l'absence d'Hadès. Même si nous étions séparées, nous serions toujours liées par l'amour. Tout le reste pouvait changer, sur la terre, sous celle-ci, mais mon amour pour elle serait fixe comme une étoile.

"Nous devrions le faire dans la salle du soleil." me dit Pallas en me tirant de ma rêverie. "Je vous guiderai tout le long du rituel."

"Merci, Pallas. J'ai besoin de ça. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en ai vraiment besoin."

"Je comprends, Perséphone." me dit-elle en souriant doucement. "Et ne vous inquiétez pas ! Elle dira oui."

*

Elle me manquait tellement que je ne pouvais pas mesurer la profondeur ni la noirceur de cette absence, qui me poussait à hanter les couloirs du palais toutes les nuits. Au début, j'allais vers sa chambre, là où j'avais regardé la tapisserie de l'arbre avec elle, où nous avions passé des heures à parler ensemble, où j'écoutais sa voix basse et feutrée. Je chérissais les mots et les moments que j'avais gardé précieusement dans mon cœur.

Mais maintenant... il y avait un grand vide en moi. Quelquefois je me pliais en deux, me sentant malade de douleur. Pallas m'accompagnait, Cerbère était toujours entre mes jambes, un compagnon constant et je les aimais tous les deux énormément. Mais ils n'étaient pas Hadès.

Le troisième jour, j'étais dans la salle du trône, faisant les cent pas. Je ne savais pas quand elle reviendrait, je savais juste qu'elle le ferait, donc, j'attendais obstinément, impatiente, parcourant la salle, souffrant, jusqu'à son arrivée. La pensée qu'elle puisse ne pas revenir ne m'effleurait même pas, pas plus que celle qu'elle puisse être retenue par quelque imprévu. Je croyais en elle. Elle m'avait dit qu'elle reviendrait après trois jours et ma certitude était inébranlable. Je lui faisais confiance de tout mon cœur.

Elle revint.

Elle était fatiguée, absolument épuisée, mais quand elle me vit, elle parcourut la distance qui nous séparait, me prit dans ses bras, m'embrassant tendrement, si tendrement. La lumière apparut dans la chambre, les torches revenant à la vie. Mais je m'écartai, regardant dans ses yeux et avant même qu'elle n'ouvre la bouche, avant qu'elle ne dise quoi que ce soit, je sus.

"Ta mère," commença-t-elle lentement, faiblement, chaque mot résonnant comme une sentence, "n'a rien à voir avec tout ça. Zeus... Zeus demande ton retour et il utilise Déméter pour te contrôler. Tu dois monter demain. La menace d'un hiver éternel tient toujours. Tu dois y aller, sinon l'hiver ne finira jamais et tous les animaux, tous les hommes mourront."

Je sentais comme si j'étais de bois ou de pierre. Une partie de moi avait cru, vraiment cru, qu'Hadès réussirait, que Zeus ferait marche arrière, qu'il abandonnerait et irait se trouver une autre distraction.

Mais une autre partie de moi s'attendait à ceci.

Je ne pouvais pas comprendre l'énormité de tout ça, de ce futur. Il s'ouvrait devant moi, telle une gueule géante prête à m'avalier, un trou noir et si profond que je n'en voyais pas le fond, que je ne pouvais pas voir les horreurs qui s'y cachaient. Hadès me serrait contre elle, elle ne pleurait pas, elle se tenait juste debout, impassible. Une déesse de pierre.

Zeus me voulait de retour. Pourquoi ?

"Perséphone." me dit Hadès pressant sa bouche contre mes cheveux, enfonçant son visage entre mes boucles. "Perséphone..."

Entendre mon nom dans sa bouche fut comme une épine qu'on aurait plantée dans mon cœur, l'enfonçant de plus en plus profond, jusqu'à ce que je crie de douleur, jusqu'à ce que je m'effondre, encore, encore et encore, jusqu'à ce que je me retrouve assise sur le sol de marbre froid. Je me fis petite, aussi petite que possible et je souhaitai de tout mon cœur que dans ma petitesse, tous les problèmes du monde puissent me manquer, passer par-dessus moi. J'étais venue ici de mon propre chef. J'avais affronté Charon, j'avais réussi à trouver ma façon de faire les choses, j'avais rencontré Gaïa elle-même et j'avais aidé à calmer le soulèvement des morts. Tout ceci, tout ceci, je l'avais fait, j'avais eu le courage de le faire, j'étais allée de l'avant, je n'avais pas abandonné.

J'étais tombée amoureuse. J'avais ouvert mon cœur et j'étais tombée amoureuse, plus profondément et plus véritablement que ce que j'aurais cru possible. J'étais tombée amoureuse de la déesse des morts et maintenant on allait nous arracher l'une à l'autre, à jamais. Hadès était reine des Enfers, sa place était ici, elle devait rester ici. Elle était en sécurité dans les Enfers. Elle montait tellement rarement... là où je serai. Nous allions être séparées, loin l'une de l'autre...

Je ne pouvais pas le supporter. Je laissa entendre un gémissement, tapant le marbre de mes mains. Hadès attrapa mes poignets, me tira contre elle et je sentis mon cœur se briser en mille morceaux, déchirant l'intérieur de ma poitrine.

Je connaissais Zeus, je savais ce dont il était capable. Si je refusais, il viendrait ici pour nous punir toutes les deux.

Il tuerait Hadès.

Il fallait que je parte.

"Perséphone." murmura-t-elle, "Ma belle Perséphone. Pardonne-moi... j'ai essayé... je ne sais pas quoi faire."

Nous restâmes assises par terre, front contre front, nous touchant sans cesse, il fallait qu'on se touche, il fallait qu'on soit près. C'était tout ce qu'il nous restait, ce moment, cette journée, cette nuit. C'était tout ce que nous avions et bientôt nous ne l'aurions plus. Je serais partie.

"Hadès," murmurai-je, "il y a quelque chose que je dois te dire... te demander."

Elle s'assit, ses yeux sombres et brillants. Il était déjà brisé, mais je sentis mon cœur se briser à nouveau, encore, encore, encore et encore jusqu'à ce que j'en sois malade, jusqu'à ce que je veuille hurler de douleur. Je déglutis, pressai mes mains sur mes yeux et les rouvris. Elle était toujours là, me regardant.

"Hadès." murmurai-je. Je pris ses mains entre les miennes. Elles étaient tellement chaudes, tellement douces, tellement réelles. "Ma chère Hadès, déesse des Enfers, reine du royaume des morts..." J'essayai de sourire, mais ma bouche n'avait plus de muscles. "Hadès, veux-tu m'épouser ?"

Ses lèvres s'ouvrirent et elle resta assise pendant un long moment, sans dire quoi que ce soit, alors que mon cœur s'emballait, martelant ; j'attendais. Puis elle me prit dans ses bras, m'embrassa une fois, deux fois, trois fois et me dit avec ferveur : "Oui, Perséphone, je t'épouserai."

À ce moment, à cet instant précieux, il n'y avait que de la joie. Je pris ce sentiment comme une pierre précieuse, le serrai contre mon cœur, le gardant en sécurité.

Elle allait m'épouser.

"Cette nuit... marions-nous cette nuit." murmurai-je en l'embrassant.

"Oui." dit-elle.

J'allai dans ma chambre pour chercher la grenade. Le lit long et bas où j'avais dormi, les murs de marbre... tout ceci avait été chez moi. Mais ce soir, je n'allais pas dormir là. Je ne verrais plus cette chambre. Je posai ma main là où Hadès s'était couchée, à côté de moi, et dis mon premier au-revoir, puis je partis sans un regard en arrière, la grenade pressée contre mon cœur.

Je cherchai Hadès.

Elle n'était pas dans la salle du trône et elle n'était pas dans sa chambre. Je déambulai dans les couloirs jusqu'à tomber sur les escaliers de l'entrée du palais. Hadès était assise sur les marches, regardant le vaste et immense plafond des Enfers, toute cette masse sombre qui nous recouvrait.

"Je suis restée sur le Mont Olympe, pendant que j'étais là-haut." dit-elle quand que je m'assis à ses côtés. Ses yeux fixaient les ténèbres. "Les étoiles sont une des choses qui me manquent le plus de la terre. Elles sont tellement constantes, brillantes. J'ai toujours aimé les étoiles. Tu me fais penser à elles, Perséphone." ajouta-t-elle dans un murmure.

"Vraiment ?" Je posai ma tête sur son épaule. Elle me tira contre elle, m'enlaça, me serra, me caressa.

"Oui." murmura-t-elle. Elle déglutit, joua nerveusement avec le col de ma tunique. "Tu vois, je me suis toujours contentée des ténèbres, mais quand tu es venue, avec ton feu... tu m'as rappelé les étoiles, brillant sans faiblir dans le noir."

"Oh, j'ai faibli." dis-je. Mais elle secoua la tête.

"Tu as été courageuse. Tu as fait de ton mieux. Dans tout ce que tu as fait, tu as fait de ton mieux. Combien pourraient en dire autant ? Tu as changé les choses ici." Elle sourit. "J'ai rencontré Pallas au bord du Styx, nous sommes revenues ensemble et elle m'a raconté comment tu as ouvert la salle du soleil aux morts. Je ne sais pas pourquoi je ne pense pas à ce genre de choses. Pendant que tu as été ici, tu as changé... tout. On a moins besoin de moi dans les Champs Élysées parce que tu as ouvert les portes et les morts eux-mêmes ont commencé à s'aider les uns les autres." Elle déglutit à nouveau et me regarda avec tout son être. "J'étais aveugle. Tu m'as ouvert les yeux."

Je la regardai, luttant contre les larmes. "Hadès... comment peut-on faire ça ? Comment pourrions-nous jamais faire ça ? Je ne peux pas... pas sans toi... je ne peux pas perdre..." Les larmes étaient si proches de couler, ruinant ces moments qui étaient nos derniers, que j'étais déterminée à passer joyeusement. Elle secoua la tête, sécha les traces humides de mes joues avec son toucher de plume.

"Tu as été tellement courageuse, Perséphone. Tu as fait ce que personne n'a pu faire. Tu seras courageuse, encore. Tu as assez de courage pour survivre à ça... pour nous deux."

"Je ne peux pas, je ne peux pas le faire, Hadès. Je ne peux pas aller là-haut. Comment le pourrais-je ? Pourquoi devrais-je le faire ?" Le feu de mes mots me secoua au plus profond de moi-même. Je n'étais pas obligée de monter, pourquoi aurais-je à le faire ? Pourquoi le destin des mortels, du monde, devait-il reposer sur mes épaules ? Je ne voulais pas de cette responsabilité. Je ne voulais pas que ça soit important pour moi. Pourquoi ne pouvais-je pas rester ? Tout le monde finirait par mourir de toute façon et les Enfers étaient un lieu sombre mais sûr, loin des dieux, de leurs tours et de leurs jeux.

Et peut-être Zeus allait-il oublier. Peut-être ne viendrait-il pas après nous.

À ce moment, l'égoïsme me consuma et je m'enfonçai avec résolution dans le ventre de la bête. Non, je ne retournerais pas sur terre. Je resterais ici et je continuerais à faire des choix qui guideraient mon propre destin. Le mien et celui de personne d'autre. Je ne devais rien à personne et j'allais faire ce qui me plaisait.

Mais alors même que je me disais ça, alors même que j'essayais de me forcer à le croire, je savais que je ne le pourrais pas. Zeus avait menacé la vie de chaque être vivant sur la planète. Le ferait-il vraiment ? Pouvait-il faire plier ma mère à sa guise pour qu'elle les gèle tous jusqu'à leur mort ?

Oui, il le ferait.

Je me laissai reposer contre l'épaule d'Hadès. Elle me regarda silencieusement.

"J'aimais les étoiles aussi." dis-je enfin comme dans une prière. "L'étoile polaire devrait être par là, dis-je en pointant vers le ciel. Elle est là, elle brille encore... mais... loin."

"Oui." murmura Hadès. Elle soupira. "Je pourrai te rendre visite, Perséphone. Et peut-être tu pourras me rendre visite aussi. Et ce ne sera pas pour toujours, sûrement. Sûrement, tu pourras convaincre Zeus, lui faire entendre raison, avec le temps..." Sa voix se perdit et elle ajouta faiblement. "Sûrement."

"Oui." acquiesçai-je. sans grande conviction.

"Perséphone... Hadès ?" Pallas apparut derrière nous. Je me levai, séchant mes larmes et offris une main à Hadès qui la prit, se levant aussi. Pallas sourit d'un sourire qui n'atteignait pas vraiment ses yeux et ouvrit grand ses bras. "C'est l'heure," dit-elle, "si vous êtes prêtes."

Tout arrivait vite, trop vite. Je ne m'étais jamais projetée dans ce moment. Je n'aurais jamais imaginé me retrouver là, au début des au-revoir. Mais, non, non, Perséphone, pensai-je furieuse alors que nous suivions Pallas à travers les couloirs. Si je me concentrais sur ce moment, s'il n'existait qu'ici et maintenant, alors rien d'autre n'aurait de l'importance, rien d'autre ne pourrait me toucher. Ni le lendemain, ni toutes les douleurs et les souffrances qui viendraient avec. Non,

rien que ce moment serait réel. J'inspirai, expirai et quand Hadès entrelaça nos doigts, je pris sa main, la serrai une fois, deux fois, et fis le serment de tout mon cœur que je vivrais l'instant présent et que je laisserais chaque instant venir et passer comme il le voudrait. C'était tout ce que je pouvais faire. Ces moments étaient tout ce que j'avais, tout ce que nous avions et il fallait que je commence à les chérir avec l'honneur qu'ils méritaient. Ici. Maintenant.

Pallas avait préparé la salle du soleil pour la cérémonie, pour notre rituel. Alors que nous rentrions, je vis qu'il y avait deux bassines profondes de marbre par terre, de chaque côté de l'entrée, chacune emplies d'une eau claire et brillante, sans doute provenant de la grotte de Gaïa.

Pallas nous fit solennellement signe de nous approcher des bassines. Hadès lâcha ma main et je sentis avec un choc le froid glisser sur mes doigts là où elle avait été, mais je me repris, fermai les yeux, inspirai puis expirai profondément. J'étais stressée, debout devant ma bassine et je me tournai, regardant Hadès par dessus mon épaule.

Elle rassembla ses cheveux, les faisant passer sur son épaule droite. Ils cascadaient sur le côté, recouvrant sa poitrine. Lentement, les yeux fermés, elle quitta ses vêtements, les laissa tomber dans une petite pile et rentra nue dans l'eau. Elle était tellement belle, elle, ses courbes, tous les gonflements et crêtes de son corps sacré. Pallas se tourna vers moi et hochla la tête.

Mes mains tremblèrent alors que moi aussi je me dévêtais, faisant attention à garder la grenade à la main. Je rentra dans la bassine et frissonnai à cause du froid.

Hadès s'agenouilla, s'aspergea le visage, la tête, la peau et je tentai de mon mieux d'imiter ses mouvements. Je me rendis compte de l'intensité de ce rituel, c'était un nettoyage, une purification d'où nous sortirions neuves et dignes l'une de l'autre, de nos promesses et de nos vœux. Je tremblai et je me sentis différente quand je sortis sur le marbre froid du palais, nue, née à nouveau.

Pallas me tendit une robe rouge. À Hadès, elle donna une noire. Nous revêtîmes ces vêtements, nous regardant l'une l'autre. Noire et rouge, Hadès et Perséphone.

"Nous allons commencer." dit Pallas dans un murmure. Hadès et moi unîmes nos mains, debout devant elle.

Nous restâmes un long moment en silence, nous regardant et mon cœur se tranquillisa. Mes yeux la buvaient, son nez long et droit, ses lèvres douces, ses yeux noirs et liquides. Je mémorisai chaque centimètre d'elle. La courbe de son cou, l'endroit où se rejoignaient ses deux clavicules aussi fragiles que des oiseaux, dans le creux où j'avais posé mes lèvres, que j'avais goûté. Je mémorisai ce regard doux qu'elle réservait juste pour moi et je mémorisai la façon dont elle me regardait, maintenant, ses yeux brillants de désir, alors qu'elle me voulait de tout son cœur.

"Nous sommes dans cette salle construite avec amour." dit Pallas. Je m'accrochai à ses mots, ils étaient réels, ils étaient le présent et ils gardaient le futur à distance. "Nous sommes," continua-t-elle en tendant ses mains vers nous, "au seuil d'une transformation. Hadès, Perséphone, vous êtes venues ici pour vous marier. Jurez-vous l'une devant l'autre et devant le monde lui-même, que vous vous aimez d'un amour véritable, d'un amour pur ?"

"Oui." dit Hadès d'une voix si douce et si basse qu'elle me fit frissonner.

"Oui." murmurai-je. Je toussotai et redis plus fermement : "Oui."

"Tout ce dont vous avez besoin pour commencer quelque chose, c'est le courage de faire le premier pas." dit simplement Pallas. "Perséphone, promettez-vous, devant vous-même, devant votre déesse que vous l'aimerez toujours ?"

"Je le promets." Ma voix se brisa et mes yeux s'emplirent de larmes, mais je secouai la tête. Je ne pouvais pas commencer à pleurer, pas maintenant. Je forçai les larmes à redescendre et me concentrai sur les yeux d'Hadès. Ils étaient tellement sombres, tellement pleins, tellement emplis de désir.

"Hadès, promettez-vous, devant vous-même, devant votre déesse, que vous l'aimerez toujours ?"

"Je le promets." dit Hadès, son murmure rafraîchissant comme une pluie.

"Comme symbole de votre amour et pour sceller votre promesse, Perséphone, qu'avez-vous apporté ?"

Je tendis les mains vers Hadès, passant des doigts rapides sur mon visage humide et je pris la grenade.

"Partagez-la, elle représente l'incarnation de votre lien." dit Pallas. Puis, avec un sourire doux sur les lèvres, elle s'inclina profondément devant nous, fit demi-tour et quitta la salle, fermant les deux grandes portes derrière elle.

Nous étions seules dans la salle du soleil, les étoiles artificielles brillant au-dessus de nous. Et dans un coin, il y avait un lit, long, large et bas. Le lit d'Hadès.

Pallas était emplie de mystères. Elle avait pensé à tout.

Hadès s'assit sur le lit me faisant signe de faire de même. Je me sentais soudain timide, la lumière du soleil éclairant toutes les imperfections que je voyais en moi, toutes les faiblesses. Je regardai Hadès, je vis la force, la beauté et son caractère irréprochable, la femme de qui j'étais tombée si profondément amoureuse et je me demandai silencieusement si j'étais assez pour elle.

"Viens." murmura-t-elle, me tirant contre elle, ses lèvres trouvant les miennes. Elle m'embrassa, ses mains pressées contre mon dos, me maintenant contre elle, me consolant, me permettant d'oublier. Elle embrassa ma joue, mon cou, alors que je tremblais, murmurant son nom entre deux frissons.

Nous étions assises côte à côte et je pris la grenade. Sur une table incrustée de gemmes à côté du lit se trouvait un couteau. Hadès me l'offrit et je coupai le fruit en deux. Le jus rouge coula le long de mes doigts, sur ma main et sur mon bras alors que je l'ouvris et, sans jamais quitter Hadès des yeux, je lui offris sa moitié. Elle la prit, puis, souriant, espiègle, elle me la tendit.

Je penchai la tête et pris une bouchée de graines. Les grenades sont des fruits sucrés et acides à la fois, elles font trembler alors qu'on les mange. Elles sont collantes et rouges comme du sang de mortel et il faut les mâcher avec soin, comme une méditation de ce qu'est une graine, ce qu'est le courage qu'il faut pour grandir dans un fruit sombre, attendant, attendant, attendant.

J'avalai les graines et léchai la paume d'Hadès alors qu'elle dévorait sa propre portion. Je laissai le couteau tomber par terre, salissant le sol du jus du fruit et je me couchai à côté d'elle. Du rouge m'envahissait, du rouge en moi et du rouge dehors. Le rouge de la grenade et le rouge de mon amour mélangés en quelque chose de profond, palpitant, une musique que nous seules pouvions

entendre. J'avais besoin d'elle alors qu'elle dévorait ma bouche comme elle avait dévoré la grenade, un goût sucré et acide entre nous alors qu'elle tirait sur ma robe, montait sur moi, entre mes jambes, son cœur contre le mien, son souffle chaud sur mon oreille. Je crus que le crescendo monterait en moi jusqu'à ce que j'explose, chacun de mes fragments trop chaud pour être touché, fiévreux, brûlant, brillant.

"Je t'aime." murmura Hadès. Les mots caressèrent ma peau alors qu'elle me les soufflait ici, là, ses mains vibrantes retirant les vêtements gênants entre nous, trouvant ma peau, caressant délicatement, embrassant. Je me cambrai sous elle, chaque partie de moi criant sans mots, criant son nom. J'avais besoin qu'elle me touche, qu'elle murmure mon nom, qu'elle trace sur mon corps avec sa langue des spirales qui brillaient sous le soleil artificiel. Elle se pencha, m'embrassa, sa langue entre mes lèvres, son bras sous ma tête de façon à ce que je puisse l'atteindre, nichée, pelotonnée alors qu'elle me dévorait, douce et acide, le plus sombre des fruits.

Elle pressa ses hanches entre mes jambes, se serrant contre moi, tirant de ma poitrine un soupir, un gémissement. Je lui suppliai muettement de me toucher là, de m'atteindre, de trouver cette grande et terrible douleur et de la faire exploser en mille morceaux. J'étais consciente de chaque centimètre de sa peau, de son corps. Je sentait les boucles de ses cheveux caresser mon visage, mon cou. L'odeur de grenade et d'Hadès m'emplissaient complètement. Je fermai les yeux alors qu'elle embrassait mon ventre, plus bas encore.

Je serrai les draps, mon cœur bondit dans ma poitrine quand ses doigts pressèrent vers le bas, courbés, m'explorant, me perçant de part en part. Je ressentis une vague de plaisir m'envahir, puis une autre. Et il s'était écoulé une vie ou un battement de cœur entre ces deux instants, parce que maintenant, maintenant je voyais du rouge partout et en tout. J'étais ouverte comme une grenade, dévorée et elle pressa sa bouche contre la mienne quand je criai, quand les vagues de délire me frappèrent. Son poids sur moi rendit tout plus réel, serrée contre moi, nous n'étions plus deux, mais la même créature, nous étions connectées, liées. Je passai mes bras sur ses épaules et la tirai contre moi, sa bouche contre la mienne alors que je tremblais du crescendo, alors que je frissonnais. Quand tout fut fini, quand j'étais là, faible, tellement faible, elle me tira contre elle, nous couvrit les deux avec la couverture et mis ma tête sur son épaule, un sourire doux sur ses lèvres.

Il y avait une ligne de jus rouge sur son menton et je la traçai d'un doigt tremblant, touchai ses lèvres, chérissant la chaleur et la réalité de tout son être. Maintenant que c'était fini (bien que ce ne soit pas encore fini, les secousses encore présentes me faisaient connaître le sentiment le plus léger et liquide que je n'aie jamais senti), c'était fini et tout ce qui me restait était ce moment où nous étions ensemble, et combien de temps durerait la nuit, et il ne fallait surtout pas que je pleure, il ne fallait pas. Mais alors que je pensais ça, alors que je faisais de mon mieux pour m'accrocher à ce moment, au présent, quelque chose se brisa. Je perdis le fil qui me connectait à l'instant présent, il fut coupé, se perdant dans la noirceur et je commençai à pleurer.

Hadès ne dit rien, elle me tira contre elle, pressa ses lèvres sur mes cheveux, me serra contre elle, tellement près que je pouvais sentir son cœur battre sous sa belle peau, contre la mienne. Nous étions tellement proches que je ne savais pas vraiment où je me terminais et où elle commençait. Cette nuit, nous étions une seule et nous n'allions jamais... non, je ne pouvais pas utiliser ce mot. Jamais.

Mais je ne pouvais pas me mentir. Pensais-je vraiment que Zeus me laisserait partir ? Pensions-nous vraiment qu'il nous serait possible de construire une vie ensemble, sous l'ombre d'un dieu qui voulait nous séparer ?

C'était trop pour moi et j'étais tellement fatiguée. J'aurais voulu que la noirceur des Enfers m'avale, pouvoir dormir à jamais dans les bras d'Hadès, mes obligations oubliées. Une longue vie immortelle de malheur s'étendait devant moi, alors que ma sombre épouse vivrait dans un autre monde, seule.

"Perséphone." me murmura Hadès. Je me tournai vers elle, mon nez touchant le sien, mes yeux fermés. Je ne pouvais pas la regarder. Si je le faisais, j'allais pleurer sans jamais pouvoir m'arrêter. Je voulais faire de mon mieux, je voulais lui montrer que j'étais courageuse comme elle pensait que je l'étais. Si je pouvais être courageuse maintenant, peut-être croirait-elle que je pouvais l'être aussi au dessus, et elle n'aurait pas à s'inquiéter pour moi...

"Perséphone." dit-elle avec douceur touchant mon menton. J'ouvris les yeux, vis les siens. Ils étaient emplis de tellement d'amour, tellement de gentillesse, que tout ce à quoi je m'accrochais se brisa en moi et je pleurai encore une fois. Comment pourrions-nous supporter tout ça ?

"Je sais que tu penses que c'est fini." murmura-t-elle contre mon oreille. J'enterrai mon visage contre son cou, l'enlaçai. "Tu penses que c'est fini, mais ce n'est pas le cas. Je te le promets, Perséphone."

"Comment peux-tu le savoir ?"

"Je le sais." murmura-t-elle. "Et je te promets ceci, nous serons ensemble de nouveau. Je le jure. Me fais-tu confiance ?"

C'était une question surprenante et je la regardai, perplexe, les larmes coulant de mes yeux. Je les repoussai. "Bien sûr que je te fais confiance. Je t'aime."

"Alors crois-tu que je trouverai un moyen pour que nous puissions être ensemble ?"

"Hadès..."

"Perséphone, fais-moi confiance. Aie foi en moi."

"Je te fais confiance." murmurai-je, le cœur brisé et engourdi.

"S'il te plaît, continue à avoir confiance en moi. Je te le jure, j'arrangerai les choses."

Elle fit un signe de la main vers le soleil brillant sur nos têtes et la lumière diminua, se tamisa. Il ne resta que l'obscurité. J'avais l'impression d'être allée dans un autre espace et un autre temps. Hadès était tout autour de moi, en moi, me retenant ; elle était devenue une partie de moi. Elle m'embrassa, tendrement, me promit qu'elle trouverait un moyen.

Et je ne savais pas comment elle pourrait arrêter tout ça, ce qu'elle pouvait bien faire. Il n'y avait rien qu'elle puisse faire. Mais j'avais foi en ma déesse, foi en la possibilité que quelque chose de beau arrive dans ma vie et que ça puisse durer.

Nous nous retrouvâmes dans le noir, nous reconnaissant dans l'autre, un mariage du plus vrai des amours, construit autour d'un simple fruit sombre partagé.

Douze : Reine des Enfers

Ce fut le matin, le soleil brillant éclairait la salle. Hadès me réveilla avec un baiser et pendant un moment, un court instant, j'oubliai ma douleur. Nous étions ensemble et nous étions mariées, nous étions dans la salle du soleil qu'elle avait construite pour moi et tout était tellement beau. J'entourai son cou de mes bras et la tirai vers moi. Puis je me rappelai.

La réalité de ce qui allait arriver, de tout ce qui allait changer me frappa avec tellement de force que je m'assis, inspirant bruyamment. Hadès me regarda avec des yeux lourds et tombants. "Ça ira..." commença-t-elle. Mais je pressai un doigt sur ses lèvres, secouai la tête. Si nous restions silencieuses, si nous n'en parlions pas, ce moment allait s'étirer, s'étirer à jamais et nous pourrions rester ici, nous pourrions...

Les portes s'ouvrirent. Pallas était debout devant nous, l'air minuscule, répandant une longue ombre dans la pièce.

"Hermès est ici..."

Hermès. Hermès était venu me chercher pour me faire voler par-dessus le Styx, pour me porter au dessus des milliers de marches, pour m'amener ailleurs, loin... tellement loin.

C'était fini.

Nous nous levâmes, je pris la robe rouge qui était par terre, Hadès remit la sienne. J'envoyai mes cheveux en arrière, aussi mal coiffés qu'ils étaient et, main dans la main, comme des enfants, nous sommes sorties et nous avons rejoint le palais, nous avons marché dans les couloirs, nous avons trouvé la salle du trône.

Je m'arrêtai et regardai. À présent il y avait deux trônes. Le nouveau siège était de la même taille que le trône noir d'Hadès, mais il était blanc et on pouvait y voir des sculptures de vignes, de fleurs et d'étoiles.

C'était censé être mon trône en tant que deuxième reine des Enfers. Un sanglot se logea dans ma gorge alors que je me précipitai vers lui, tombai dessus. Quand je rencontrai les yeux d'Hadès, je vis sa peine et toute cette souffrance m'avalait.

"Perséphone." dit Hermès en s'inclinant profondément. Il se tenait au centre de la pièce, les coins de sa bouche dirigés vers le bas dans une expression sévère. Il tendit sa main, hésitant. "Es-tu prête ?"

Je ris, mais on aurait dit que je m'étouffais. Je couvris ma bouche et croisai les bras devant moi, comme si ainsi je pourrais maintenir le futur à distance. J'aurais donné mes cheveux, mes yeux, mes mains à Charon s'il pouvait me promettre du temps... du temps que je n'avais jamais eu, du temps qui semblait me narguer, s'enfuyant trop vite, m'enfonçant dans les grottes des pires détresses et désespoirs.

La grenade était un fruit sucré et acide et le goût acide remonta fortement en moi.

Hadès me prit par les épaules, me secoua doucement. "Perséphone." murmura-t-elle. Je regardai ses yeux. Il y avait des larmes, noires, brillantes. "Crois en moi, Perséphone. Promets-moi que tu ne perdras pas espoir." Sur ce dernier mot, sa voix se brisa, mais elle persista. "S'il te plaît, promets-moi."

"Je te promets." dis-je en mettant ma main sur ma bouche. J'étais en colère, furieuse. On me forçait à partir, à la quitter et à lui faire une promesse que je ne pourrais pas tenir. Comment pourrais-je garder espoir dans un monde sans espoir ?

"Tiens." murmura-t-elle en prenant ma main. Elle posa quelque chose de lisse et de plat contre ma paume. Je le retournai, vis la pierre brillante. Au premier abord elle semblait noire, mais c'était trompeur, car quand je la tournai, elle brilla bleue et verte, comme les portes de la salle du soleil. Une longue chaîne de métal pendait d'un des bouts, incrustée de gemmes rouges comme des graines de grenades. Je me rendis compte que c'était un collier. Hadès m'avait fait un collier, quelque chose que je pourrais porter sur mon cœur.

Elle le prit de mes mains, le mit autour de mon cou. C'était tellement froid contre ma peau que je frissonnai.

"Mon lien avec toi. Je serai toujours là." Elle pressa une main tremblante sur mon cœur et elle me serra dans ses bras, écrasant sa bouche contre la mienne. Je passai mes bras autour d'elle, nous nous enlaçâmes, nous nous embrassâmes et quand nous nous séparâmes, je pleurais. Ceci, ceci était tout ce que j'avais jamais eu et ça se terminait. Oh, s'il vous plaît, s'il vous plaît, faites en sorte que ça ne se termine jamais.

Hermès me tendit la main. Je la pris.

"Je viendrai te chercher. Je le ferai. Ne perds pas espoir en moi. S'il te plaît."

Je me retournai. Hadès était debout entre nos deux trônes, elle était effondrée, battue, mais ses yeux brillaient. "Je t'aime."

Je hochai la tête, les larmes floutant ma vision d'elle. "Je t'aime, Hadès."

Pallas était là, elle m'enlaça avec force, mettant une note dans ma main. "Pour Athéna." murmura-t-elle. Quand elle me relâcha, je posai un baiser sur sa joue.

Je m'agenouillai et pris Cerbère dans mes bras. Il me gratta la jambe, gémissant, gémissant.

Puis, je volai à nouveau vers Hadès. Un dernier baiser. Un dernier tout. Tout se brisait.

Hermès me fit signe d'approcher, passa un bras autour de ma taille et je ne pesais rien alors qu'il se surélevait, qu'il vibrait et que je vibrais aussi. Hadès était debout en bas, ses lèvres s'ouvrirent comme pour dire une dernière chose, mais soudain elle n'était plus là et nous survolions le Styx, nous étions déjà loin de lui et nous nous engouffrâmes dans l'entrée du couloir vers le début, ou la fin, du monde.

De la lumière, de la lumière partout. Je criai, pressai mes mains sur mon visage. J'étais immobile, étalée par terre et c'était humide et tellement froid. Je découvris mes yeux, me relevai les clignant féroce­ment. Des larmes trempaient mon visage.

Du soleil.

Hermès et moi étions devant l'entrée des Enfers, l'ouverture que j'avais trouvée et où j'étais entrée quand j'étais quel­qu'un d'autre. Il y avait une vie de cela.

Je regardai sans comprendre la forêt autour de nous. Les arbres s'affaissaient, ployant sous le poids d'une couche blanche. Le sol, sans plantes, était blanc aussi, et dur comme de la pierre. Un petit troupeau de cerfs se tenait debout, terrifiés, à la lisière de la clairière, nous observant.

Tout avait une odeur blanche, tout était blanc, froid et désolé et le ciel était tellement bleu que je retins mon souffle. Mais rien de tout cela ne m'intéressait.

Je regardai vers les Enfers... et les arbres ici, la terre, le beau ciel, pâ­lissaient, pâ­lissaient. Ceci n'était plus chez moi.

"C'est l'hiver." me dit Hermès avec douceur en me tournant et en m'accompagnant à travers le champ vers la ligne d'arbres. "Viens."

Je marchais et tout était tellement brillant, aveuglant. Je trébuchai une fois, deux fois sur des troncs d'arbre. Hermès me retint la première fois, mais pas la deuxième et mes mains tombèrent sur le tas d'eau gelée. De la neige, me dit Hermès.

Je ne me relevai pas.

Je restai là un long moment, tremblante, mes mains à plat sur le sol gelé. J'avais froid et l'eau imprégnait ma tunique. Hermès me tendit la main, mais je ne la pris pas.

Et puis, quelque chose arriva. La glace se craquela, dans la neige, sous mes doigts. Et se tortillant entre les craquelures apparurent des tiges jeunes et vertes couronnées de fleurs. Elles étaient blanches avec des jolies têtes tombantes et des pétales doux.

Je les regardai, sans comprendre.

La terre m'aimait encore, elle me reconnaissait alors même que je l'avais abandonnée et que j'étais partie si longtemps. C'était réconfortant. Ça m'aida à me calmer et me recentrer, même si j'avais toujours cette sensation de mort dans le ventre, même si j'avais laissé Hadès et mon cœur avec elle.

Et maintenant, maintenant je devais voir ma mère... et mon père, le menteur, serait peut-être là aussi.

Nous traversâmes la forêt des Immortels en quelques instants, quelques battements de cœur, quelques battements d'aile, Hermès me portant encore. Nous arrivâmes à la charmille de ma mère bien trop rapidement et je sentis la terre s'élever vers mes pieds alors qu'il me saluait de la tête, sans expression. Il scintilla et disparut Il m'avait dit de me rebeller et voici où ma rébellion m'avait amenée, de retour où j'avais commencé, plus brisée que je ne l'avais jamais été, seule, au seuil d'un futur bien sombre.

Je pressai la pierre d'Hadès contre mon cœur. Elle s'était réchauffée maintenant, par la chaleur de ma peau et je pensai à elle, loin, loin sous la terre. J'inspirai profondément et entrai.

"Perséphone..." Ma mère me prit dans ses bras et, si doucement que je ne l'entendis presque pas, elle commença à pleurer contre mon épaule.

"Je suis désolée." dîmes-nous les deux, encore et encore. Je la serrais, mes bras autour de ses épaules. Mais elle se dégagea, s'éloigna, pliée en deux par ses pleurs et je sentis l'immensité de sa douleur... plus lourde encore que le monde qu'elle portait sur son dos.

Zeus obtient ce qu'il veut.

L'ombre de ce qui était arrivé, au-dessus dans le monde, pendant que je passais mon temps sous la terre commença à prendre forme dans mon esprit, me blessant comme des épines acérées. Je regardai ma mère. Ma mère... que lui avait fait Zeus ? La douleur que je ressentais laissa place à une malveillance brûlante. Je m'assis faiblement sur une surface qui prit aussitôt la forme de mon corps, grandissant vers le haut et autour de moi, mélange de vignes et de fleurs. Cette charmille était la seule chose verte dans un monde hivernal.

"Mère." dis-je essayant de retrouver ma voix. "Mère... que s'est-il passé ?"

Elle s'essuya le visage, secoua la tête, s'agenouilla devant moi et passa une main sur mon front. "Peu importe, maintenant. Mais, Perséphone, que t'est-il arrivé ?"

"Je suis partie." lui dis-je, "Je t'ai abandonnée."

Ses yeux étaient brillants. "Tu as bien fait. Tu as fait ce que tu avais à faire. Je suis contente que tu l'aies fait, Perséphone. Ça t'a sauvée, je pense. Au moins pendant un moment." Elle se pencha en avant, pressa ses lèvres contre mon oreille. Son murmure était moins fort qu'une respiration : "Tu n'aurais pas dû revenir."

Elle sentait les fleurs écrasées, la terre craquelée. Je la fixai les yeux grands ouverts, mais elle secoua la tête et pointa vers le haut.

La peur me gagna, descendant comme une ombre noire qui se logea dans le creux de ma poitrine. Ma mère prit mes mains et pencha la tête. Elle répandit ses larmes sur mes doigts.

*

Je rêvai que j'étais au fond d'un trou rond, des murs de terre me dominant de tous les côtés. Je pouvais voir la lune argentée au dessus, mais les murs se resserraient, de la terre pleuvait sur moi et je ne pouvais pas crier parce que de la poussière emplissait ma bouche. J'étais enterrée, enterrée, perdue.

Je me réveillai, la sensation de suffocation trop réelle et je toussai pendant un long moment dans ma main, dans le noir. Ma mère était partie de la charmille, faisant fondre la neige et la glace, ensemençant de nouveau la planète, comme il lui avait ordonné de le faire.

Zeus.

Je restai un moment allongée dans le noir, le noir familier et sécurisant et je m'imaginai ailleurs. Que faisait Hadès en ce moment ? J'essayai de me rendormir, essayai de l'appeler dans mes rêves, mais je n'arrivais pas à me détendre. Je fis les cent pas dans l'espace réduit de la charmille et, la peau fourmillant dans l'air froid, je marchai dans la nuit. Tout était silencieux, mis à part par le doux murmure des branches des arbres lorsque la neige fondait et tombait. Il y avait une odeur vive dans l'air, une odeur de sang et je pouvais à peine voir ma main devant moi.

"Perséphone ?"

Un rêve. Je rêvais. J'étais encore couchée dans mon lit, endormie et je rêvais qu'Hadès... qu'Hadès était ici.

Je me raidis en l'entendant redire mon nom.

Non, c'était réel. J'étais réveillée.

Je me tournai vers elle, mon cœur martelant contre mes os. Et une troisième fois, elle dit mon nom, les syllabes se détachant comme du miel de sa langue. Je courus dans le noir, trébuchant sur la glace, trébuchant sur les cadavres des vignes emmêlées, trébuchant dans ses bras.

"Tu es ici." murmurai-je. Je levai la main, sentant les formes de son visage sous ma main. Je ne savais pas quoi dire ou faire d'autre. Je pressai ma tête contre sa poitrine, entendis le battement régulier.

"Bien sûr que je suis ici." Elle rit facilement, me tenant à bout de bras. C'était un mouvement soudain et il faisait trop sombre pour que je puisse la voir vraiment, mon souffle se coupa. Je la fixai, subjuguée.

Ses yeux noirs brillaient, même dans l'obscurité.

"Hadès." murmurai-je en touchant à nouveau son visage, traçant ses lèvres de mes doigts. "Je rêve ?"

"Bien sûr que non." Elle rit de nouveau, son rire s'élevant dans l'air comme des clochettes, puis elle pencha la tête et m'embrassa.

Sa bouche était affamée et dure et pressa violemment contre mes lèvres. Je m'écartai, cherchant désespérément de l'air, mais elle me rapprocha de nouveau, me serra trop fort, me faisant mal. Je poussai sur ses épaules, l'écartant. Elle fit un pas en arrière, nettoyant sa bouche d'un revers de la main.

"Ma Perséphone, précieuse Perséphone." Elle me tendit une main conciliante. Mon pouls martelait mes tempes. "Tu es belle, tellement belle. Et quel beau collier autour de ton joli cou."

J'entendis un rugissement dans mes oreilles, tout autour de moi alors que mon esprit était empli de cygnes et de taureaux et de dieux qui changeaient d'apparence. "Tu l'aimes, Hadès ?" murmurai-je, ma voix aiguisée comme des griffes.

"Il est très joli." dit-elle en tendant la main.

"N'ose même pas le toucher."

Je ne savais pas ce qui se passait. La terre bougeait, s'effondrait et le rugissement avait quitté ma tête pour se répandre tout autour de nous. Les arbres tremblaient, la neige tombant dans des tas compacts et je pointai mon doigt et appelai le menteur par son nom.

"Zeus." murmurai-je. Tout se tut.

"Ne sois pas bête." dit Zeus d'une voix égale sans quitter la forme d'Hadès. C'était malsain. Il ouvrit ses bras dans une mimique grotesque de ma femme. "Ne me reconnais-tu pas ?"

"Tu es un monstre."

"Eh bien..." Le visage d'Hadès fondit, se métamorphosa et alors que la peau changeait, tombait autour de lui, Zeus commença à briller. Il m'éblouissait mais je me refusai à me couvrir les yeux. Je le fixai avec du mépris pur. J'étais tellement emplie de mépris que je sentais son goût amer dans la bouche.

Nous nous regardions, Zeus et moi, comme deux animaux qui se préparent au combat. Il brillait assez pour enflammer la forêt autour de nous, mais je gardai mes yeux sur lui, sur son visage méprisant.

"Tu vois, je suis roi," dit-il, "et les rois font ce qu'ils veulent. Si tu essayes de m'arrêter, si tu ne me laisses pas faire ce que je veux, ma chère fille, je devrai faire... des choses. Alors, ne bouge pas et sois gentille." Il s'avança vers moi.

Ça commença comme une petite spirale dans mon cœur, une peur qui grandit et grandit, me pourchassant en cercles. "Quelles choses ?" Demandai-je en essayant de faire preuve de la confiance qui vient avec la rage, mais qui semblait me fuir. Je reculai, me tassant.

"Ça a dû te faire peur, quand les morts se sont soulevés, n'est-ce pas, Perséphone ? Tu crois vraiment que c'était difficile pour moi de mettre en place ces événements ? Il serait tellement facile pour moi d'agiter la main, de détruire Hadès..." dit-il en crachant le nom, "et de détruire tout son royaume infect. Je permets son existence uniquement parce qu'il faut bien que je mette les morts quelque part. Mais je pourrais trouver un autre endroit, un autre seigneur, ce serait si facile."

"Elle fait partie des dieux anciens, elle est plus vieille et beaucoup plus sage que toi." Je le foudroyai du regard, bien que mon corps tremblât encore. "Tu ne pourrais pas la détruire. Tu n'oserais pas."

"J'ai détruit bien plus puissant qu'elle." ricana-t-il. "Une déesse à laquelle personne ne pense, et les rares fois où on le fait c'est avec mépris. Une déesse que personne ne vénère parce que tous ont peur d'elle. Ils sont ignorants..." Il rit, ses yeux brillants. "Maintenant, je vais prendre ce que je suis venu chercher."

Il m'attrapa avec ses énormes mains, déchira ma tunique et posa sa bouche sur ma peau. Le sang martelait mes oreilles dans un crescendo tellement chaud et blanc, qu'il se déversa dans mes mains, par mes yeux, par chaque pore de ma peau, une lumière blanche et brûlante qui devint verte à la dernière seconde.

Zeus avait torturé mon premier amour, il m'avait arraché du côté d'Hadès, avait conspiré pour la tuer. Il avait maltraité ma mère, et combien d'autres mères ? Combien de personnes avait-il blessées ? Y avait-il quelqu'un qui n'ait pas souffert par sa faute, par ses caprices égoïstes ?

Hadès m'avait comparée aux étoiles et je me sentais comme l'une d'elles à présent, brûlant, brûlant, tellement chaude que j'allais exploser.

Zeus me maintenait immobile, mais sa bouche était grande ouverte dans un geste de surprise. Quand il se rendit compte de ce qui se passait, de ce qui allait arriver, c'était déjà trop tard. Il y avait des vignes et des bruyères qui apparaissaient, fouettant et tournant autour de lui, dégoulinantes de poison argenté, l'entourant, serrant, pressant, le tirant loin de moi, assez loin pour que les battements fous de mon cœur se calment.

Il se débattait avec rage, se tordant hors de l'atteinte des plantes alors qu'elles sortaient de plus en plus nombreuses du trou par terre, que j'avais créé avec ma colère. Les lianes se resserraient, grandissaient, s'épaississaient autour de lui. Il les déchirait et elles poussaient à nouveau, encore et encore, encore et encore.

Je me laissai reposer contre un arbre et le vis se débattre.

Finalement, profondément enterré sous la masse vivante et verte, il cria : "Je me rends, je me rends !"

Je ne lui faisais pas confiance. Comment pourrais-je jamais lui faire confiance ? Mais ma colère s'était calmée, dissipée. Je fendis l'air de ma main et les plantes cessèrent de batailler, elles devinrent inertes, s'arrachèrent au niveau des racines de façon à ce que Zeus doive se libérer lui-même.

Il se débattit et jura, me lança des mots trop terribles pour m'en souvenir.

Quand il finit par sortir de sa cage végétale, son corps saignait, lacéré. Du poison argenté avait pénétré sous sa peau, la rendant translucide et bleue.

Son corps mettrait du temps à récupérer de ce poison, le poison de ma haine pour lui. Il lui faudrait boiter jusqu'à chez lui à présent, ou risquer une faiblesse plus grande que tout ce qu'il avait connu jusque-là. Peut-être même au-delà du point de guérison.

"Tu vas souffrir." murmura-t-il en me fixant, ses yeux brillant dangereusement. C'était le regard vicieux d'un animal blessé. Je levai un bras, le pointai vers lui et le grand dieu Zeus se recroquevilla et recula, bougeant rapidement, trébuchant alors qu'il s'éloignait de moi dans la noirceur. Je tombai sur le sol froid et recouvert de vignes, je tremblais.

Ma mère arriva. Je l'entendis courir derrière moi, criant mon nom, mais je fermai les yeux, pressai mes mains sur mon visage. "Oh, Perséphone, qu'as-tu fait ?" murmura-t-elle en me tirant contre elle, "qu'as-tu fait ?"

"Ce que je devais faire." dis-je lourdement, avec lassitude. Elle n'avait pas vu, elle ne savait pas ce que Zeus voulait me faire. Je déglutis et mordis ma lèvre meurtrie, la peau déchirée, alors qu'elle me regardait, abasourdie, son visage pâle et fatigué.

Zeus obtient toujours ce qu'il veut, m'avait-elle dit.

Pas cette fois.

Je fixai le sol, les vignes qui étaient à mes pieds, les fleurs qui écloraient à vue d'œil. Un sentiment grisant me saisit quand je cueillis une fleur et la tendis à ma mère.

Elle la prit silencieusement.

"Et maintenant ?" demanda-t-elle comme si je le savais, comme si j'avais les réponses.

"Je ne sais pas." répondis-je honnêtement. La fleur fleurit à nouveau, deux têtes dans la main de ma mère.

Je sentais de la tristesse, un sentiment vide, de la douleur et un millier de choses alors que nous étions assises ensemble dans la nuit sans étoiles.

Mais je ne ressentais pas de peur.

*

Les secousses urgentes de ma mère me réveillèrent. Ses mains étaient sur mes épaules, ses doigts serrant avec force ma peau.

"Perséphone, lève-toi." dit-elle en tirant mes bras alors que je descendais de ma couche végétale. "Il faut que tu te lèves. Il faut que tu voies ça..."

Je la suivis tant bien que mal hors de la charmille, dans le matin froid. Elle se tenait debout comme un vigile, son dos droit, elle n'était plus recroquevillée alors qu'elle pointait vers le ciel.

C'était là, au-dessus de nous. L'Olympe tombait.

Les tours s'étaient effondrées. Le palais s'écroulait. Seuls les dieux pouvaient voir le Mont Olympe, mais il ne m'avait jamais semblé si proche ni si fragile. Il tombait, il s'écroulait. L'Olympe était le royaume de Zeus et je sus à ce moment que les changements du bâtiment étaient un reflet de ses propres changements.

Je tremblais, je ne pouvais pas m'arrêter de trembler alors que je prenais ma mère dans mes bras. Ses yeux étaient fixés au loin et quand elle parla, sa voix était royale, douce et calme. "Nous nous y attendions. Le pouvoir commençait à lui échapper." Elle me regarda, me regarda vraiment, me tenant à bout de bras par les épaules. "Nous avons décidé d'un point de rencontre, tous les dieux vont s'y réunir. Nous devons discuter ce que nous allons faire à présent..." Il y avait des larmes dans ses yeux, mais elles ne coulaient pas et ma mère souriait. Elle était belle.

"Je dois partir." Je posai un baiser sur sa joue, luttant pour me dégager de ses bras, souriant naïvement. C'était fini. Le règne de pouvoir de Zeus était fini. Peut-être l'avais-je assez affaibli, peut-être les autres dieux l'avaient trouvé après. Quelle importance ? Après tout, ça n'avait aucune importance.

Je courus dans la forêt, vers l'entrée qui menait aux Enfers et je ne pouvais pas respirer assez profondément, l'euphorie pompant dans tout mon être. Mes jambes bougeaient plus vite que le vent, je flottai à travers la forêt des Immortels, comme dans un rêve jusqu'à atteindre le centre dans la terre. Je passai la porte des Enfers et je fus sur le chemin, aussi rapide que l'éclair. Je ne pouvais pas courir assez vite.

J'arrivai au couloir des siècles plus tard, un battement de cœur plus tard. Je ne me souviens plus si la barque était là ou si je l'ai appelée. Ce qui importait était que j'étais de retour aux Enfers, de l'autre côté de la rivière Styx et que je fis une pause pour reprendre mon souffle, pour respirer. Mon cœur tonnait dans ma poitrine alors qu'un vent froid et épais caressait ma joue. Je me relevai haute et droite. J'étais reine ici à présent et je connaissais les secrets de cet endroit. Seuls des vents mauvais soufflaient dans les Enfers.

"Perséphone !" Pallas courait vers moi, les yeux grands ouverts. Elle m'enlaça rapidement, me tirant vers le mur au loin. "Perséphone, il est venu après elle... il est venu à cause de ce que tu lui as fait."

Ce ne fut pas de la peur, mais la fille de la peur qui s'empara de mon cœur : c'était la colère.

"Zeus." murmurai-je en commençant à me diriger vers le mur. Pallas secoua la tête, me tira en arrière. J'enlevai sa main de mes vêtements et je courus. Nous courûmes ensemble.

Je les entendis avant de les voir, j'entendis les lamentations provenant de milliers, de centaines de milliers de bouches. Les morts criaient et quand je vis la scène je m'arrêtai, il fallait que je m'arrête. Les morts étaient réunis et Zeus était au centre. Hadès était debout, dépassant tout le monde et je l'entendis avant de la voir car le sol même des Enfers trembla par son murmure, immense et terrible.

"Tu ne blesseras plus jamais ce que j'aime." dit-elle.

Les morts crièrent d'une seule voix et ils commencèrent à bouger. Zeus cria lui aussi et c'était un cri de peur. Je courus vers eux, Pallas me suivant de près et je ne savais pas quoi faire jusqu'à ce que tout et tous s'arrêtent.

"Perséphone !" crièrent en même temps Zeus et Hadès, l'un avec peur, l'autre avec triomphe. Hadès descendit de son monticule de pierres et en un instant elle fut dans mes bras. Mais Zeus cria une nouvelle fois mon nom et mes yeux trouvèrent les siens.

"Perséphone !" Cria-t-il luttant contre les morts qui le poussaient, le noyant sous le poids de leurs corps. Il me tendit les mains. "Perséphone, dis-leur que je ne suis pas tout mauvais."

J'ouvris la bouche pour parler mais Hadès secoua la tête, me serra davantage contre elle. "Tu n'es pas tout mauvais, rien ne l'est." dit-elle et encore une fois la terre elle-même résonna avec ses mots, les faisant vibrer jusqu'à l'intérieur même de nos os. "Mais l'histoire se répète et ton temps est fini. Il reviendra, mais maintenant, Zeus, il est fini."

"Je ne peux pas supporter d'être enfermé là-dedans !" cria-t-il. Et je sus ce que les morts allaient faire, je vis l'ouverture béante du Tartare dans le mur des Enfers, je vis leur progression, je vis la prison ultime de Zeus : la cellule qu'il avait fabriquée avec tant d'astuce allait à présent être sa propre prison.

La terre s'éleva et sembla l'avaloir. À un moment, le roi des dieux était debout sur la plaine des Enfers, l'instant d'après, il avait disparu. La terre reprit à nouveau la forme de l'entrée du Tartare. Gaïa l'avait réclamé.

D'une seule voix, les morts crièrent. Hadès me souleva, me serra contre elle, ne me lâchant plus jamais. Le bruit s'éleva autour de nous, un bruit jubilatoire croissant.

"Bienvenue, ma reine." dit-elle. Ses yeux sombres brillants, Hadès me sauva.

APRÈS

Je marche le long du trottoir, la pluie battant sur mon blouson et mon jean. Je relève le col de mon blouson touchant légèrement la rambarde alors que je descends les marches qui s'enfoncent dans le métro, traçant d'une main les mosaïques sur le mur du tunnel.

En bas, ça sent la pisse, les corps sales, les poubelles des fast-foods, les parfums de haute couture, et la pluie chaude rend l'odeur plus insoutenable encore. L'eau coule en petits ruisseaux sur les marches pour se mélanger à la crasse des couloirs où se mélangent les rêves et les déprimés de toute la ville de New York.

Ils me suivent comme la queue d'un cerf-volant, une ligne de morts qui bougent à travers la multitude de vivants.

C'est le pacte, ce qui a été décidé après la chute de Zeus et la guerre des Immortels. C'était il y a plus de mille ans, mais nous le tenons toujours. Hermès guide les morts pendant six mois et pendant les autres six mois, c'est moi qui les réunis, qui les guide. C'est mon travail, mon but et s'il n'y avait pas de règles, tout le monde s'écroulerait. Je crois aux promesses.

Comme des enfants perdus, ils me suivent. Je les encourage en souriant par dessus mon épaule.

Mon cœur flotte, s'élevant avec moi alors que je passe le tourniquet, le bruit métallique sonnait comme de la musique pour mes oreilles.

La reine de tous les morts, ma belle femme, m'attend.

Je rentre chez moi.

C'est une bonne distance, du bord de la plate-forme jusqu'aux rails, et un signe me dit de prendre garde à l'intervalle entre le marchepied et le quai, mais c'est ici que la magie commence. Les gens autour ne me voient pas, pas comme je suis vraiment. Les fantômes me suivent, comme une tribu qui a trouvé des points communs dans ses joies et ses peines et maintenant ils sont un, un seul être qui me suit volontairement vers le royaume des morts. Là ils pourront se créer une nouvelle forme d'existence emplie de possibilités.

Je l'entends aboyer avant de le voir. Si n'importe qui sur la plate-forme regarde vers moi, ils verront juste un énorme chien qui saute désespérément me tirant par la main. Mais moi je vois ses trois adorables têtes, ses yeux monstrueux roulant de plaisir de retrouver sa mère. Il est venu me chercher. Il est tellement fou de joie. Je le caresse et je ris alors qu'il passe en premier, courant vers les Enfers pour annoncer mon arrivée, criant fort de ses trois bouches que j'arrive, j'arrive...

Je plonge mes mains dans mes poches et je m'enfonce davantage dans le tunnel du métro qui se transforme, d'une manière parfaitement naturelle, en l'entrée vers les Enfers. Mes vêtements se transforment en une robe rouge comme une grenade et mes cheveux flottent derrière moi et je ris tout haut, l'anticipation me donnant des ailes. Je ne peux plus attendre... je cours à côté des rails,

je cours parce que tout ce dont j'ai besoin, tout ce que je désire, tout ce je veux est devant moi, sous moi, dessous, dessous, dessous.

C'est l'équinoxe d'automne, la fête de Perséphone et, liée par la loi la plus ancienne que le monde connaisse, je garde ma promesse. Je rentre chez moi. Je lui reviens.

FIN

<http://www.MuseRising.com>

<http://www.Oceanid.org>